

Carlsbad, ses eaux minérales, et ses nouveaux bains à vapeur / [Joannes de Carro].

Contributors

Carro, Joannes de, 1770-1857.

Publication/Creation

Carlsbad : Franiek, 1827.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/asxm3w9s>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

CARLSBAD,

SES

EAUX MINÉRALES

ET SES

NOUVEAUX BAINS

À VAPEURS.

LXIII 18

4/6

no 15

CARLSBAD,

SES

EAUX MINÉRALES

ET SES NOUVEAUX

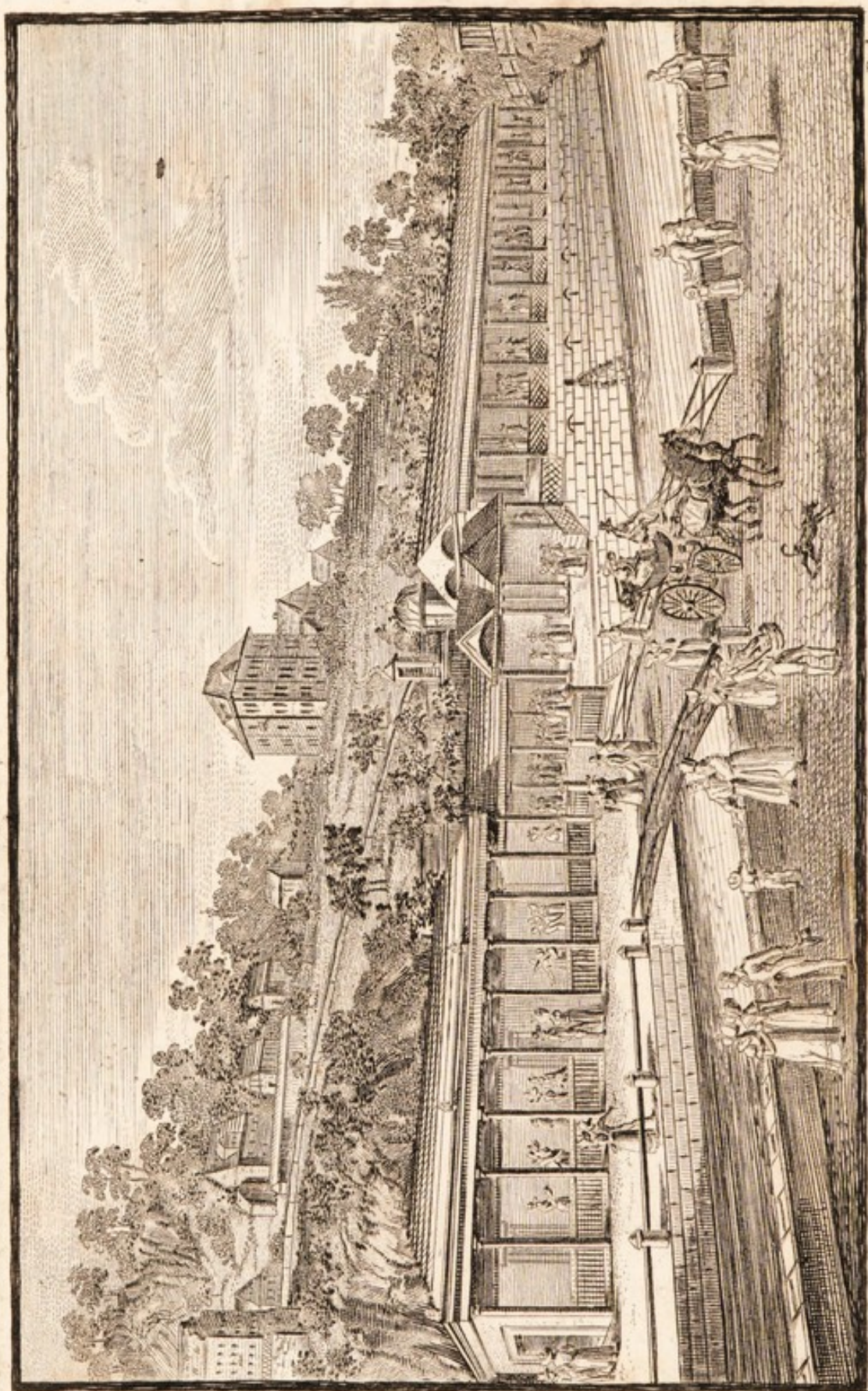
BAINS À VAPEURS.

Henderson

August 20th 28

Perthshire

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library



August 30. 1827

CARLSBAD,
S E S
EAUX MINÉRALES
ET SES
NOUVEAUX BAINS
À VAPEURS,

PAR
LE CHEVALIER JEAN DE CARRO,
DOCTEUR EN MÉDECINE, MEMBRE DES FACULTÉS
D'EDIMBOURG, DE VIENNE ET DE PRAGUE, ET
PRATICIEN À CARLSBAD, PENDANT LA
SAISON DES EAUX.

. *leges aeternae foedera certis*
Imposuit natura locis.

VIRG. GEORG. LIB. I, v. 60. —

CARLSBAD,
C H E Z F R A N I E K.
EN COMMISSION, { à Vienne, chez Schaumburg & Comp.
 { à Leipzig, chez C. H. F. Hartmann.

1827.

CARLISBARD

THE HISTORY OF THE

ROYAL HOSPITAL

A. V. 1714

IN THE

REMARKS ON THE HISTORY OF THE
HOSPITAL, AND THE
HISTORY OF THE



À Son Excellence

Monsieur le docteur

Joseph Rehmann,

médecin de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, chef du département médical civil de l'empire, conseiller d'état actuel, membre de diverses académies, et chevalier de plusieurs ordres.

Monsieur et très-honoré confrère,

Les relations amicales et scientifiques qui nous lient depuis tant d'années, me font éprouver un vrai plaisir à vous offrir l'hommage du livre que je viens d'écrire sur l'un des endroits de guérison les plus célèbres du monde connu, où j'ai résolu d'achever ma carrière de pratique médicale. En choisissant la langue universelle, nulle part mieux cultivée que dans le pays que vous habitez, je m'estimerai heureux si mon ouvrage peut servir de guide aux innombrables malades du Nord, qui viennent chercher à Carlsbad un remède à leurs maux.

Recevez, à cette occasion, Monsieur et très-honoré confrère, la nouvelle assurance de mon ancienne estime et amitié,

*Le chev. JEAN de CARRO,
M. D.*

*PRAGUE,
ce 20 février 1827.*

CARLSBAD,

ses eaux minérales
et ses nouveaux bains à vapeurs.

PREMIERE PARTIE, NON-MEDICALE.

I.

But de cet ouvrage.

Malgré l'antique célébrité de Carlsbad, tout ce qu'on a publié sur la nature et les effets de ses eaux, est en allemand, excepté quelques opuscules latins, très-anciens et difficiles à trouver, qui parurent dans des temps où nos connoissances chimiques, sans parler des idées médicales, différoient autant de celles de nos jours, que les localités mêmes de Carlsbad, que chaque année voit changer et embellir. Les ouvrages allemands plus modernes, quoique très-nombreux, et faits par des médecins du premier rang, parmi lesquels il suffit de nommer Hufeland et Kreysig, n'ont jamais été traduits, de sorte qu'un étranger, qui veut étudier ces eaux, n'en

a aucun moyen, s'il ne sait pas l'allemand. Ce besoin étant très-vivement senti depuis longtemps, je me crus, en prenant la résolution de pratiquer tous les étés la médecine à Carlsbad, appelé, pour ainsi dire, à ce travail, et je compris bientôt, au milieu de cette foule d'étrangers, si désireux de s'instruire, l'utilité d'un ouvrage à leur portée, qui leur apprendroit à connoître la nature et les effets de nos eaux, l'histoire, les usages, les particularités, d'un endroit aussi intéressant, ses charmans environs, en un mot, tout ce qui est digne de leur attention. J'écris aussi pour les médecins hors de l'Allemagne, qui ne peuvent connoître Carlsbad que de nom, s'ils ne savent pas l'allemand. Si les étrangers s'en étoient occupés, leurs écrits nous seroient connus et cités dans les divers catalogues d'ouvrages relatifs à nos sources. De plus, l'*Essai sur les eaux minérales, naturelles et artificielles*, par Bouillon-Lagrange, Paris, 1811, n'en indique pas un seul. Ce chimiste, souvent très-détaillé dans les descriptions qu'il donne des eaux qu'il connoît mieux, expédie l'article de *Carlsbad* en quelques lignes, et se borne à transcrire le résultat de l'analyse que fit Klaproth, en 1789, du *Sprudel*, du *Neubrunn* et du *Schlossbrunn*. C'est beaucoup assurément de connoître les parties constituantes d'une eau

thermale, mais c'est bien peu pour en diriger l'emploi, et pour se former une idée de ses effets, surtout en n'indiquant pas même sa température, qui est ici notre principale boussole, pour faire prendre à chaque malade la source qui lui convient. La connoissance de la température de chacune des nôtres est d'autant plus importante, qu'entre la moins chaude et la plus chaude, il y a vingt degrés de Reaumur de différence, c'est-à-dire, 40° l'une, et 60° l'autre.

II.

Éloge de Becher.

Il existe cependant un excellent ouvrage, mais si rare maintenant, et encore si recherché, qu'on ne le trouve plus que par hasard, sous le titre de *Nouveaux Traités des Eaux minérales de Carlsbad*, par David Becher, docteur en médecine, traduits de l'allemand en français, avec des notes, par feu Joseph Gruber, docteur en médecine et praticien à Carlsbad. Prague, 1797. Le traducteur a omis, et il a eu grand tort, la seconde partie de cet ouvrage, contenant diverses opinions sur l'origine des eaux et de la ville. La première partie traite de

leur analyse, et la troisième, de leurs effets dans un grand nombre de maladies.

David Becher, né en 1725 à Carlsbad, où il pratiqua avec distinction, pendant trente-six années, et où il mourut en 1792, est considéré à juste titre, quoique d'autres aient écrit avant lui, comme le père de notre médecine et de notre chimie thermale, et sa mémoire, encore chère à ses concitoyens, dont il fut le bienfaiteur, en plusieurs grandes occasions, doit l'être également aux médecins ses successeurs. Sa dépouille mortelle repose au Cimetière de St. André, où une épitaphe allemande exprime, d'une manière digne de lui, ses mérites et ses vertus. Je tâcherai d'imiter sa simplicité et sa clarté, quelque différence qu'il y ait dans la forme et le but des deux ouvrages, le sien n'étant écrit que pour les médecins, et le mien étant destiné aux gens du monde et aux gens de l'art. Quoi qu'il en soit, rendons honneur aux mânes de Becher, et à tous ceux qui, comme lui, traitent la médecine pratique, aux eaux et ailleurs, d'après l'observation et l'expérience, sans l'encombrer de vaines et futiles théories.

III.

Antique célébrité de Carlsbad, indépendante des systèmes de médecine.

Avant de parler médicalement de la nature et des effets de ces eaux, dont une succession de systèmes, dont l'anti-purgatif brownianisme, dont l'inerte et illusoire homœopathie, n'ont jamais ébranlé un instant la célébrité, et ont passé, avec les temps et les modes, comme les ombres d'une lanterne magique, devant l'antique et vénérable *Sprudel*, j'entrerai dans quelques détails sur Carlsbad, qui ne seront pas sans intérêt pour les médecins étrangers, qui auront des malades à y envoyer, et pour ces malades eux-mêmes. Je transcrirai ensuite les analyses les plus récentes, faites par des médecins et des chimistes du premier rang, et dirai tout ce qu'il est essentiel de savoir concernant ces eaux et leur usage. Carlsbad étant un endroit uniquement destiné au rétablissement de la santé, où l'on ne vient guère sans de sérieuses raisons, tout ce qui concerne ce séjour et la manière d'y vivre, est si intéressant à connoître, que je ne craindrai pas de paroître par fois minutieux.

IV.

Faculté médicale à Carlsbad.

Après trente-trois années de pratique, je quittai Vienne au mois d'avril 1826, pour exercer la médecine à Prague, et à Carlsbad pendant l'été. Les gens de l'art n'y manquent pas, il est vrai, mais l'affluence des étrangers et des nationaux y est si grande pendant la saison des eaux, c. à d., depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, qu'il y a assez d'occupation pour d'autres que pour les médecins de l'endroit; d'ailleurs, aucun n'y est placé, ni salarié, ni titré par le gouvernement, et tout membre d'une faculté autrichienne peut y exercer son art. S'agit-il d'un objet quelconque d'un grand intérêt médical, les autorités civiles ont l'ordre de convoquer les praticiens qui s'y trouvent, en présence du médecin-physicien (*Physicus*) du cercle d'Elbogen, dans lequel est compris Carlsbad. Pendant la saison des eaux, M. le capitaine du cercle (emploi à peu près équivalent à celui de préfet en France), qui réside habituellement à Elbogen, s'établit à Carlsbad, pour y surveiller plus commodément les affaires de sa charge.

V.

Route de Prague à Carlsbad. Vélodifères.

Je partis de Prague, le 15 mai 1826, par un froid qui m'obligea à tenir les glaces de la voiture fermées, et qui fut cause que je trouvais moins de monde à Carlsbad, qu'il n'y en a ordinairement à cette époque, quoiqu'en général ce ne soit qu'au premier juin que les malades commencent à y arriver en plus grand nombre. Je me portois très-mal, et raconterai plus tard les maux graves dont ces eaux m'ont délivré.

La distance de Prague à Carlsbad est de seize milles d'Allemagne, la route est excellente, le pays beau et bien cultivé, mais les auberges laissent beaucoup à désirer. Les Vélodifères (*Eilwägen*) établis, depuis 1825, sur les principales routes de la monarchie autrichienne, et par conséquent entre Vienne, Prague et Carlsbad, pendant la saison des eaux, facilitent et abrègent ce petit voyage. La route de Vienne à Prague se fait toute l'année en trente-six heures, et de Prague à Carlsbad en quatorze heures, c'est-à-dire, qu'en partant le matin à cinq heures, on arrive à sept du soir, en évitant par là une couchée d'auberge, dans des lits de plumes, courts et étroits, mais très-propres,

tandis qu'avec les voitures ordinaires (*Landkutschen*), traînées par les mêmes chevaux, il faut deux bonnes journées. La différence de frais dans ces deux manières de voyager n'est pas considérable, si l'on calcule que toute la dépense d'auberge se borne à un seul dîner. Les vélocifères entre Prague et Carlsbad, combinés avec ceux de Vienne, n'ont leur cours régulier que du 1^{er} juillet jusqu'au 15 septembre. Celui de Prague arrive à Carlsbad tous les jeudis au soir, et part pour Prague tous les samedis à cinq heures du matin. Avant le 1 juillet, c. à d., dès le 15 mai jusqu'au 15 septembre, on peut louer des vélocifères séparés, qui sont de la même construction, mais plus légers que les vélocifères réguliers. Il y en a à huit et à quatre places. Leur forme élégante ne le cède guère à celle d'un *mail-coach* anglais, et ils vont aussi vite, là où la route est aussi plate que la plupart de celles de l'Angleterre.

VI.

Arrivée à Carlsbad par la nouvelle chaussée.

Carlsbad, ville royale, ouverte, peuplée d'allemands catholiques, sans aucun mélange de

bohêmes, située au fond d'une vallée étroite et profonde, ne se découvre guère, en arrivant de Prague, que lorsqu'on l'a sous ses pieds. Le chemin, par lequel on y descendait jadis, et qu'on voit encore, étoit escarpé, dangereux pour les voyageurs et pour leurs voitures, et fait pour donner d'avance l'idée la plus défavorable de ce séjour. Marie-Thérèse avoit déjà conçu le plan d'une belle et large chaussée, mais il étoit réservé à l'empereur François, son petit-fils, d'exécuter ce projet, au milieu même des guerres les plus ruineuses, qui signalèrent les deux tiers d'un règne actuellement si glorieux et à jamais mémorable. Cette magnifique et large chaussée, dont la pente est fort douce, commencée en 1804, achevée en 1806, au prix de fl. 160,000 argent, sous le grand-bourgraviat de feu le comte Rodolphe de Chotek, père de S.E. Mr. le comte Charles de Chotek, qui occupe maintenant la même place, auroit fait honneur aux romains, et les voyageurs malades, sujets ou étrangers, qui voient le soin avec lequel on a facilité leur descente dans un creux aussi profond, où, de tous les pays de l'Europe et autres parties du monde, on vient chercher la guérison ou le soulagement de ses maux, ces malades, dis-je, ne peuvent qu'être pénétrés de la plus vive

reconnoissance pour l'auguste souverain, qui leur a donné cette marque de sollicitude paternelle et hospitalière. Plusieurs voyageurs cependant, pour épargner un quart des frais de la dernière poste, et surtout ceux qui ont des voitures légères, n'achèvent pas le contour de la chaussée, et descendent à Carlsbad par la *Rue de Prague*, dont la pente est très-roide. Cette différence est de deux mille toises. Du côté d'Egra, le chemin par lequel on y arrive, est tout plat.

VII.

*Impression que fait Carlsbad sur les arrivans,
reçus au son des trompettes.*

La situation de Carlsbad, la charmante vallée, si inégalement et si pittoresquement entremêlée de bois et de rochers de granit, au pied et sur le penchant de laquelle cette ville si intéressante est bâtie, sur les bords de la Teple, qui la traverse dans sa longueur, la propreté parfaite des maisons, les promenades délicieuses le long de la rivière et sur les collines; tel est le ravissant coup d'oeil, qui, joint à l'espoir de la guérison, ou du soulagement de ses maux,

inspire au nouveau-venu les sentimens les plus agréables.

La maison de ville (*Rathhaus*) et le bâtiment qui en dépend, nommé la Tour de la ville (*Stadthurm*), étant situés sur le penchant de la colline, et dominant les deux avenues de Carlsbad, les gardiens de cette tour, surmontée par un clocher, découvrent au loin les arrivans, et, suivant un usage immémorial, les annoncent au son des trompettes ; et quoique cette *Joyeuse Entrée* se paye le lendemain par une rétribution volontaire, proportionnée aux moyens et à la générosité de chacun, il y a quelque chose de gai et d'hospitalier dans cet usage, qui rappelle celui des anciens châteaux, où l'on saluoit les arrivans, du haut du beffroi, au son d'un cornet de chasse ou autre instrument. On comprend que dans un endroit où toute occupation sérieuse d'esprit est prohibée, ou, pour mieux dire, se prohibe d'elle-même, par l'effet des eaux, et où l'on ne doit avoir d'autre soin que celui de sa santé ; on comprend, dis-je, que ces fanfares excitent naturellement la curiosité des buveurs désœuvrés, et toujours plus ou moins désireux d'apprendre qui est arrivé, dans le même but, peut-être aussi, avec les mêmes maux qu'eux. Ces trompettes ne sont pas moins agréables aux bourgeois de Carlsbad,

et aux étrangers que quelque spéculation y amène. Les propriétaires de maison, les ouvriers, les gens de toutes professions, chacun s'anime de l'espoir que celui qu'on annonce sera son locataire, ou son chaland. Le lendemain, d'excellens musiciens, dignes de la réputation philharmonique des bohêmes et des allemands, ne manquent jamais de donner une sérénade, sous les fenêtres du nouvel-arrivé, qui leur en témoigne aussi sa reconnoissance, suivant son bon plaisir.

VIII.

Liste des buveurs d'eau et des baigneurs; taxe de séjour; inspection publique; dentiste; pharmacies.

À mesure que le nombre des arrivans (*Kur-Gäste*) suffit pour faire imprimer une demi-feuille in 4^{to}, on la distribue dans toutes les maisons, et ces listes, soigneusement rédigées par les autorités du lieu, indiquant les noms de baptême et de famille des nouveaux-venus, leur rang et état, le pays d'où ils viennent, le jour de leur arrivée et leur demeure, forment, au bout de la saison, un volume plus ou moins fort, suivant que Carlsbad a été plus ou moins

fréquenté. La publication de chacune de ces feuilles est toujours un sujet fertile de conversation, pour s'expliquer les nouvelles figures, qu'on a vu paroître le matin aux diverses fontaines où l'on boit les eaux. L'abonnement à cette liste, pour toute la saison, est de fl. 3. 30 k. papier, ou fl. 1. 24 k. argent, et un pour-boire, à celui qui la porte.

Pour subvenir à une partie des frais qu'exige l'entretien des promenades, des sources, des bâtimens qui en dépendent, et pour faire face au diverses innovations et embellissemens que les circonstances rendent désirables, tout arrivant, inscrit dans la liste des buveurs d'eau, paye une taxe de fl. 4 bon argent (10 francs de France.)

Chaque chef de famille paye ces quatre florins; si le mari et la femme viennent ensemble, chacun paye la taxe entière, et les autres individus, c'est-à-dire, enfans ou parens, vivant avec eux, payent deux florins, à moins qu'ils n'entrent dans la classe des exceptions suivantes :

Les médecins, les militaires subalternes, jusqu'au rang de capitaine inclusivement, les enfans au-dessous de treize ans, les domestiques, ainsi que tous ceux qui peuvent faire la triste preuve de leur pauvreté, sont exempts de la

taxe, sans parler des malades indigens de toute nation ou religion, qui sont reçus à l'hôpital St. Bernard, dont je parlerai plus tard en détail. Les employés civils, d'un grade subalterne, les bourgeois de classe inférieure, ne payent que deux florins.

Autrefois chaque buveur d'eau étoit invité à une souscription volontaire, qu'on inscrivait dans le *Livre du Sprudel*, mais, ce moyen précaire de perception devenant toujours moins productif, on en fit, en 1805, une taxe régulière, qui subit divers changements, jusqu'au règlement que je viens d'indiquer.

Chacun paye de plus trente kreutzers papier pour l'insertion de son nom, qualité et demeure, dans la susdite liste, à la tête de laquelle se trouvent les noms des deux Inspecteurs, préposés par le gouvernement, pour la saison des eaux, et ceux des docteurs en médecine qui pratiquent à Carlsbad. Cette liste contient aussi les noms des chirurgiens de l'endroit, ainsi que ceux des pharmaciens et autres marchands, autorisés à vendre en gros ou en détail le *sel de Carlsbad*. L'un de ces inspecteurs, chargé de la police, est un employé civil du gouvernement de Prague; l'autre est ordinairement un officier pensionné, nommé par le commandement-général de la Bohême. Ses fonctions

sont de rendre aux militaires autrichiens, qui viennent pour la cure, tous les services en son pouvoir, de faire valoir leurs droits et d'être leur médiateur dans toute difficulté qui pourroit s'élever entre eux et les autorités civiles. Les militaires étrangers ne sont pas sous son inspection. La délicatesse et l'urbanité de ces fonctionnaires ne laissent rien à désirer.

Mr. S. L. Lux, dentiste établi à Prague, approuvé par la faculté de Vienne, élève de M. le docteur Carabelli, professeur de la médecine des dents à l'université de Vienne, passe à Carlsbad la saison des eaux.

On y a deux excellentes pharmacies.

IX.

Privilège pour l'entrée des vins étrangers, à l'usage des malades; tabac, sucre, café; porte-faix; passe-ports, gazettes, poste aux lettres; librairie; piano-fortes à louer.

Les étrangers, qui tiennent à boire le vin auquel ils sont habitués, ont le privilège d'en apporter, ou d'en faire venir après leur arrivée, un *Eimer*, c. à d., quatre-vingt bouteilles, pour le temps de la cure, qui est en général de quatre

à six semaines, sans payer le droit d'accise. Ils peuvent aussi importer leur sucre, café et tabac, pour leur propre usage ; mais leur provision doit être ouverte en présence des douaniers impériaux, après avoir eu soin d'en faire la déclaration à la frontière. Les frais de douane se payent à Carlsbad. La quantité de tabac permise, c'est-à-dire, une livre pesant d'Autriche, est fixée par un règlement depuis 1808. Quiconque se croit trompé par les porte-faix jurés, employés à charger, décharger et remiser les voitures, fourgons &c. et à transporter les effets, en cas de délogement, peut se faire exhiber un autre règlement très-détaillé, de 1817.

Chaque étranger, en arrivant à Carlsbad, remet son passe-port à son maître de maison, lequel le porte au commissaire de police, qui lui en délivre un reçu et le garde jusqu'au départ de la personne à qui il appartient.

On peut s'abonner pour les gazettes au Bureau de la poste impériale.

Une grande affiche, sous le nom de *Karlsbader Postbericht*, que chacun peut lire, en passant près du Bureau, sur la *Place du marché*, indique les jours et les heures du départ et de l'arrivée des lettres.

On trouve à Carlsbad une librairie.

Ceux qui cultivent la musique peuvent y louer d'excellens *piano-forte* de Vienne et autres instrumens.

X.

Maisons à louer ; mesures contre le feu, pompes, guets.

Il y a fort peu de maisons que les propriétaires ne louent pendant la saison des eaux. Ces maisons, au nombre d'environ cinq cents, numérotées, et presque toutes munies d'une enseigne, dont le nom est indiqué en allemand, et souvent en français, jadis toutes en bois et en terre, et couvertes de bardeaux, ont, surtout les plus anciennes, des murs extrêmement minces, et, quoique pourvues de poêles, les bourgeois de Carlsbad habitent, hiver et été, leurs rez de chaussée, mieux garantis contre le froid. Depuis plusieurs années il est défendu de bâtir autrement qu'en pierre ou en briques, genre de bâtiment autrefois si rare, qu'une des plus belles maisons de la rue, ou promenade, nommée le *Wiese*, (le Palais-Royal de Carlsbad, aux mauvaises mœurs près,) s'appelle encore

la *maison de pierre*, parce qu'elle fut long-temps la seule ainsi bâtie. Il n'est plus permis de couvrir les toits de bois, mais de tuiles ou d'ardoises.

La structure légère des maisons de Carlsbad, dont presque tous les escaliers et vestibules sont en bois, les exposant facilement à l'incendie, ses habitans paroissent avoir très-bien senti l'importance du *Bureau d'assurance*, établi à Vienne depuis 1824, car on voit, sur la plupart de leurs maisons, la marque de cet établissement, qui a même ici deux agens, Mr. Bernard Gottl et Mr. David Knoll. On ne sauroit néanmoins recommander trop particulièrement aux étrangers, de prendre, en maniant leurs pipes et leurs lumières, les précautions nécessaires pour ne pas exposer des maisons si inflammables au danger du feu.

Les autorités de Carlsbad, de leur côté, portent la vigilance au plus haut degré. Six guets (*soldats de police*) parcourent la ville dans toutes ses directions, de neuf heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, et leur nombre total est de dix-huit. C'est à eux de donner l'alarme, s'ils apperçoivent le moindre feu, et d'arrêter les voleurs, s'ils en rencontrent. Ils sont armés d'une halebarde, et munis d'un sifflet très-perçant, avec lequel ils sifflent les

heures, à des endroits fixes, non pour les annoncer, puisque l'horloge les sonne la nuit comme le jour, mais pour prouver qu'ils ne sont pas endormis et qu'ils font leur devoir. Autrefois ils crioient les heures, mais les hypocondriaques, dont Carlsbad abonde tous les étés, se plaignirent des sons lugubres des guets, et l'on y suppléa par ces sifflets, que plus d'un étranger prend, au commencement de son séjour, pour des cris d'oiseaux de nuit. Chaque fois que le gardien de la tour, qui domine la ville, frappe l'heure, d'abord après que la cloche de l'église l'a sonnée, il doit faire le tour de la galerie, pour voir, de quatre cotés, s'il n'apperçoit nulle part ni feu ni étincelle.

J'ai été moi-même témoin cet été d'un feu dans une des principales maisons du *Wiese*, qui fut éteint presque aussitôt qu'on l'apperçût, et où les bourgeois de Carlsbad montrèrent beaucoup d'intelligence et d'activité. Cette alarme me donna l'occasion d'admirer une pompe à feu, munie d'un tuyau latéral, dont l'extrémité, formant une boule percée de trous, étoit plongée dans la *Teple*. Le même travail des pompiers, qui lance l'eau sur la maison incendiée, l'élève de la rivière ou d'un réservoir quelconque, en assez grande quantité pour en remplir trois autres pompes à feu, au moyen de tuyaux

flexibles, outre celle à laquelle tient le tuyau plongé dans la rivière. J'ignore si ce mécanisme est généralement connu, mais il étoit nouveau pour moi. Cette machine a été construite à Greitz, dans la principauté de Reuss. Carlsbad a sept pompes à feu.

Les maisons à louer sont de la plus parfaite propreté, extérieure et intérieure, non-seulement les chambres, mais les antichambres, les vestibules, les escaliers et les cabinets d'aisance. Les meubles en sont simples et modernes. Elles n'ont pas de parquets, mais des planchers bien lavés et bien balayés. Les propriétaires sont en général assez bien fournis de linge de table et de lit, de porcelaine, de verreries et autres ustensiles, objets toujours compris dans le loyer. Chaque fenêtre, avec vue sur la rue, est munie de deux petits coussins, toujours très-propres et cloués intérieurement au mur, d'une manière très-commode pour ceux qui aiment à voir les passans et contempler les charmans paysages de notre vallée. Dans les principales maisons à louer, les lits sont bons, et c'est à quoi les étrangers, en prenant un logement, mettent le plus d'importance, suivant qu'ils sont plus ou moins longs et larges, et que les matelas et les couvertures sont ce qu'ils doivent être dans ce

qu'on entend, dans toute l'Europe, par un bon lit. Cette importance s'explique très-naturellement, si l'on considère que c'est au lit que l'homme bien portant passe le tiers de sa vie; qu'il s'y repose des fatigues de la journée; qu'il y est cloué dans les maladies; qu'il s'y agite dans les temps de malheur, de soucis, de projets; et qu'il est impossible de jouir d'un sommeil doux et réparateur, dans un mauvais lit, quand on est habitué à en avoir un bon. Plusieurs de ces maisons, dont les plus considérables, et par conséquent les plus coûteuses, se trouvent sur la *Place du marché* et sur le *Wiese*, sont assez spacieuses pour y loger de grandes familles; souvent même deux maisons contigues ont des portes de communication, de manière à pouvoir au besoin les réunir.

Avant l'incendie de 1759, les propriétaires plaçoient devant leurs maisons une demi-douzaine d'écussons des principales familles qu'ils y avoient logées, ostentation qui de nos jours auroit fort peu de succès.

XI.

On peut se passer d'un domestique.

Un étranger peut fort bien arriver à Carlsbad sans domestique, car, outre les valets de place,

il trouve dans chaque maison des gens empressés à le servir. Nétoyer les habits, les bottes et les souliers, est, pour quelques habitants de cette ville, une affaire considérable ; il y en a même de tellement en vogue, qu'ils font journellement et soigneusement cette besogne pour quatre-vingt ou cent personnes. Leurs prix sont très-modérés et ils se servent de beau noir.

XII.

*Boutiques et objets d'industrie ; incrustations ;
femmes qui remplissent les gobelets.*

Les boutiques de Carlsbad sont en général bien fournies, et pendant la saison des eaux, outre les marchands du pays, il en arrive toujours de Vienne et de Prague, surtout pour les objets de parure et de modes. C'est sur le *Wiese* qu'on trouve les plus élégantes.

Les habitants de cette ville, au nombre de 2700, sont industriels, et quelques produits de leur industrie sont même renommés, tels que leurs ouvrages en étain et en acier, leur coutellerie, leurs armes à feu, et leurs

épingles. Ils travaillent aussi fort bien en menuiserie. Les tailleurs, les cordonniers, les gantiers, ne le cèdent en rien à ceux de Vienne et de Prague, et en général on y trouve de bons ouvriers en tout genre.

Les incrustations du *Sprudel* sont encore un article qui exerce à l'infini l'industrie de Carlsbad. On dépose dans cette source une variété de petits objets sculptés en bois, en terre glaise, des végétaux, des écrevisses &c. La terre glaise est incrustée dans quatre ou cinq jours, mais les végétaux frais en demandent au moins quinze pour cette pétrification, qui leur donne de la dureté et une couleur jaune foncé, semblable à celle du pain d'épice. Les étrangers en achètent volontiers, comme *Souvenirs* de Carlsbad, ce qui est un bénéfice pour les vieilles et pauvres veuves de bourgeois, qui remplissent les cruches et les gobelets des buveurs, lesquels, à la fin de la cure, leur font un petit présent, qu'elles versent dans la même caisse et partagent entr'elles. En plaçant aux sources de la santé des matrones aussi vénérables, l'administration des eaux paroît avoir eu le double but de faire une bonne œuvre, et d'éviter aux buveurs les distractions que des objets plus attrayans pourroient causer.

C'est en effet à la sucir de leur front, que ces pauvres femmes gagnent cette rémunération. Celles dont le poste est au *Sprudel*, sont exposées à une vapeur d'eau bouillante continue, toujours debout, tenant un long bâton à l'extrémité duquel est le gobelet, qui reçoit l'eau retombant à chaque jet de cette belle gerbe liquide; celles du *Mühlbrunn*, presque suffoquées auparavant par la foule de buveurs, qui, principalement en juillet et août, assiégeoient cette source, ont maintenant le meilleur poste; celles du *Neubrunn*, du *Theresienbrunn* et du *Schlossbrunn* y sont exposées au soleil, quelquefois ardent en été, pendant plusieurs heures. De plus, par la liaison naturelle des causes et des effets, ces pauvres vieilles, après avoir distribué l'eau salulaire, et après que les buveurs, charmés d'avoir avalé le dernier gobelet, se sont acheminés vers leur déjeuner, repas délicieux à Carlsbad, ces pauvres vieilles, dis-je, sont encore obligées de rendre la propriété à certaines cellules, où les malades ont éprouvé l'effet des eaux.

Le droit d'entrée dans une de ces cellules se paye à quinze kreutzers argent par semaine, en déposant en sus vingt kreutzers, qu'on rend à celui qui en rapporte la clef dans la boutique *aux trois lis*, dans la *Kreutzgasse*.

Le sédiment lui-même, qui constitue l'enveloppe, ou le bassin (*die Schale*) de ces sources, connu sous le nom de *Pierre du Sprudel*, formant des masses de diverses dimensions et couleurs, que les ouvriers se procurent lorsqu'on fore les sources pour en entretenir le jet libre, quand on creuse pour bâtir au-dessus du bassin du *Sprudel*, et quand en hiver la débacle de la glace en détache des fragmens, ces pierres, dis-je, offrent un champ plus vaste encore à l'industrie et au goût. On en fait de très-jolis cadres de pendules, manches de coutelets, crucifix, tabatières, chandeliers, colliers, bracelets, et une variété presque infinie d'articles pareils. On voit souvent des étrangers emporter des collections complètes de ces pierres, qu'on peut acheter chez Mr. David Knoll, marchand sur le *Neue Wiese*, rue qui, avant 1810, se nommoit la *Bräuhaus-Gasse*, ou *rue de la brasserie*. Elles attirèrent jadis l'attention du célèbre poète Goethe, qui les décrit dans son Mémoire sur les montagnes de la Bohême : *Zur Kenntniss der böhmischen Gebirge*.

Le docteur Becher, en 1776, fit faire un service de table avec les pierres du *Sprudel*, qu'il présenta au Musée impérial de minéralogie de Vienne, et pour lequel il reçut de Marie-

Thérèse une bague en diamans, et plus tard une tabatière en or.

XIII.

Usage de la sauge pour les dents ; cadrans ; gobelets.

Aucune branche d'industrie, relative à l'usage des eaux, n'est négligée par les habitans de Carlsbad. De jeunes bouquetières offrent aux buveurs des feuilles de sauge pour s'en frotter les dents, parce qu'on croit, de temps immémorial, que l'acide carbonique des eaux leur est nuisible. Je pense en effet qu'il les agace momentanément, surtout si l'on en a de gâtées et de sensibles ; qu'à la longue une certaine quantité de sédiment peut s'y déposer, et rendre les gencives spongieuses ; mais, sans prohiber l'usage de la sauge, ni celui des tranches de mie de pain, que quelques personnes préfèrent, je pense que la brosse à dents remédie plus efficacement à ces inconveniens, et qu'il est en général beaucoup plus aisé d'obvier à cette incrustation, pendant une cure de quatre à six semaines, qu'à celle que forme continuellement la fumée du tabac sur les dents de ceux qui, toute l'année, pour me servir de l'expression favorite d'un célèbre et défunt dentiste français

de Vienne, „font de leur bouche un tuyau de cheminée.” Je raconterai plus tard, dans la partie médicale de cet ouvrage, des expériences conclusives que j'ai faites sur des dents humaines, avec l'eau du *Sprudel*.

Comme il est très-facile, au milieu de la foule, et dans une conversation animée, d'oublier le nombre des gobelets qu'on a déjà pris, on a imaginé de petits cadrans en laiton, avec une aiguille mobile, au moyen de laquelle on peut assister sa mémoire. Les uns ont une division de dix, d'autres de douze, et quelques-uns de vingt chiffres. Pour observer l'intervalle nécessaire entre chaque gobelet, une horloge, en vue des preneurs d'eau, leur indique la fin du quart d'heure prescrit à cet effet.

Les fabriques de porcelaine, de fayence, de poteries, les verreries de toute espèce, dont la Bohême, et surtout les environs de Carlsbad abondent, s'évertuent à l'envi à fabriquer des gobelets et à les orner des plus jolis dessins, paysages, devises &c. tous relatifs à Carlsbad. Le pauvre s'en procure de simple terre cuite, comme le riche en achète de la plus belle porcelaine, du plus beau verre, de *hyalite*, d'argent, d'or, suivant son goût et ses moyens; et celui, qui doit son rétablissement à ces bien-faisantes eaux, pénétré d'une douce gratitude,

emporte soigneusement le gobelet, avec lequel il a puisé à la fontaine de la santé, J'ai lu quelque part qu'un homme, convaincu que l'usage de nos eaux lui avoit prolongé la vie, ordonna que son gobelet fût enfermé avec lui dans son cercueil. On ne sauroit assurément pousser plus loin la reconnoissance qu'au-delà du tombeau.

XIV.

Comestibles et cuisine de Carlsbad.

Quant aux comestibles, le bœuf et le mouton y sont de bonne qualité; le veau l'est rarement, parce qu'on n'observe pas la sage ordonnance, qui fixe à quarante livres le *minimum* du poids qu'un veau doit avoir avant d'être tué. Le gibier et la venaison y sont bons et plus ou moins abondans, à mesure que la saison avance.

Le canard est permis aux buveurs d'eau, mais le porc et l'oie, ces deux viandes grasses et de difficile digestion, leur sont interdites à très-juste titre. On trouve de la carpe, du brochet et des truites en abondance; le beurre y est excellent, le pain blanc et le pain bis

(*Hausbrod*) très-bien faits. Les légumes y sont moins variés qu'à Prague, et surtout qu'à Vienne, et tous ceux qui occasionnent des flatuosités y sont défendus. On y trouve une assez grande variété de bons *plats de farine* (*Mehlspeisen*), qui remplacent, pour ainsi dire, cette classe de plats fins, connus sous le nom d'*entrées*, qu'on ne rencontre guère chez nos restaurateurs, à moins qu'ils n'y soient particulièrement commandés. Les confiseurs y sont excellens. En général, la cuisine étant, de temps immémorial, sous une espèce de surveillance médicale, les aubergistes savent ce qu'il leur est permis de servir aux buveurs d'eau. Les *rôtis* de Carlsbad, cuits au four, ne sont pas estimés des étrangers, comme ceux à la broche, et à feu ouvert. Si les habitans s'en contentent, reste à savoir à qui les restaurateurs doivent préférer de plaire; il en est de même quant au choix du gril ou de la casserole, pour griller les viandes.

Quant à la cherté, on auroit tort de s'en plaindre. L'on peut dîner à prix fixe, dans les meilleures restaurations, à 48 kreutzers, à un florin bon argent, et au-delà, d'après ce qu'on veut avoir. Si l'on mange *à la carte*, le prix des portions, qui sont copieuses, est de dix à quinze kreutzers pour les plats de viande de

boucherie, bouillies, étuvées, ou soi-disant rôties; le poisson, le gibier et la venaison sont ordinairement de seize à vingt kreutzers; les légumes sont en général plus chers qu'ailleurs.

XV.

Caractère des habitans; leur air de santé; vaccination bien exécutée, et renouvelée avec le vaccin du pis d'une vache de Lombardie.

La bonhomie, la politesse et l'empressement avec lesquels les Carlsbadois vont au-devant des étrangers dans tout ce qui peut leur être agréable, sont des traits distinctifs et reconnus de leur caractère. L'intérêt, il est vrai, leur en fait un devoir, mais en général ils sont honnêtes, et tiennent à l'honneur et à la renommée de l'endroit. Leurs mœurs sont pures, leurs manières décentes, et l'on ne voit rien ici qui ressemble à la corruption des grandes villes, malgré l'affluence d'étrangers de tout pays.

L'air de santé des habitans contraste d'une manière frappante avec les visages jaunes et plombés de la plupart des buveurs d'eau. Les plus anciens médecins de Carlsbad parlent tous de la salubrité de cette vallée, où l'on voit en

effet un grand nombre de vieillards très-avancés et encore très-frais.

Ce n'est pas sans une vive satisfaction que j'y ai observé l'effet complet de la vaccination, ne me rapelant pas avoir rencontré une seule figure gravée de petite vérole, du moins parmi les personnes nées depuis l'introduction de ce préservatif, d'où je conclus que les sages ordonnances du gouvernement, relatives à cette pratique, y sont régulièrement observées. Qu'il me soit permis à cette occasion de raconter comment, en Autriche et en Bohême, et de là probablement dans le reste de la monarchie autrichienne, a été accompli le souhait, si souvent énoncé, du renouvellement du vaccin.

Quiconque est versé dans l'histoire de la vaccination, sait qu'outre l'Angleterre, il est peu de pays en Europe, excepté la Lombardie, où l'on trouve, ou du moins, où l'on ait su trouver, le vaccin naturel (*cowpox*) sur le pis des vaches, et cette matière du talon du cheval, qui, sans passer par la vache, donne une pustule à tous égards semblable à celle de la vaccine, et qu'on pourroit tout aussi bien nommer *équine*.

Pendant le séjour que fit le printemps dernier à Vienne, M. le docteur Louis Sacco, de Milan, celui, de tous les médecins du monde, qui, après l'immortel Jenner, a le plus avancé nos connoissances vétérinaires sur cette maladie de la vache et du cheval, d'où provient la pustule préservatrice; le docteur Sacco, dis-je, apporta de Milan de la lymphe prise tout récemment du pis d'une vache, et en vaccina à Vienne deux enfans, dont l'un étoit la fille de mon célèbre confrère et ami, M. le docteur Malfatti. Le vaccin de chacun de ces enfans me fut envoyé de Vienne à Prague, dans une lettre, sur deux tuyaux de plume. J'en vaccinai deux jumeaux de Mr. de Hoch, conseiller du gouvernement et capitaine de la ville (*Stadthauptmann*), sur lesquels l'insertion réussit à souhait. Quelques enfans-trouvés de l'Institut de Prague, jouissant de la plus belle santé, en furent vaccinés avec un égal succès, en présence de M. le docteur Holy, alors médecin de l'Institut de vaccination. Telle est la source qui a servi au renouvellement de l'ancien vaccin, propagé par d'innombrables générations, depuis que je l'introduisis sur le continent de l'Europe, et dans les établissemens britanniques de l'Inde, en en faisant, comme on sait, les premières expériences sur

mes deux fils aînés, à Vienne, le 10 mai 1799. On a cru, très-faussement, et les terroristes, mal instruits ou mal intentionnés, ont répandu l'opinion que le vaccin primitif avoit dégénéré. Quoique un seul coup d'oeil sur la pustule vaccine de 1826 eût suffi pour se convaincre qu'elle n'avoit perdu aucun de ses caractères spécifiques, et quoique rien ne fût plus rare qu'un accident de petite vérole après une vaccination régulière, ainsi que l'avoient prouvé deux enquêtes légales faites à Vienne, il regnoit cependant, dans une partie du public, quelques inquiétudes à cet égard. Le don qu'a fait à l'Autriche mon illustre confrère, Louis Sacco, a mis fin à cette anxiété, nouveau mérite à ajouter à tous ceux qu'il s'est acquis dans l'histoire de la plus grande et de la plus utile découverte dont la médecine puisse se glorifier. J'ai vu à Carlsbad des enfans vaccinés par M. Ferdinand Stieff, chirurgien de cette ville, qui tenoit son vaccin de l'Institut de Prague, uniquement fourni du produit de la vaccine lombarde. Voilà, ce me semble, une généalogie prouvée rigoureusement et sans réplique.

Ces faits me frappent d'autant plus à Carlsbad, que le fléau variolique, qui a cessé de l'être pour ceux qui veulent s'en préserver,

fit jadis le tourment du célèbre Becher, que je me plais si souvent à citer, et qui, n'ayant jamais eu la petite vérole, refusa constamment de voir les enfans qui en étoient atteints. S'il eût connu la vaccine, le plus beau don que Dieu, dans sa bonté, ait jamais fait à l'homme, cet excellent médecin n'auroit pas eu ces craintes, et ses contemporains ne les lui auroient pas reprochées.

XVI.

Vins, bière; blanchissage; auberges; restaurateurs; prohibition des jeux de hasard.

On trouve ici les principales qualités de vins de la monarchie autrichienne, et une grande brasserie fournit de la bonne bière. C'est à y conduire l'eau de la Teple, en cas que tarisse la source qui l'en alimente, que servent les tuyaux cachés par cet élégant petit temple gothique, qu'on voit vis-à-vis de la brasserie, dont la ville de Carlsbad retire un revenu, par l'impôt d'un kreutzer sur chaque mesure de bière qu'on y vend.

On blanchit fort bien le linge, et chaque propriétaire de maison a sa blanchisseuse affidée.

La principale auberge de Carlsbad est celle dont M. le comte Joseph de Bolza est propriétaire, à l'Écu d'or (*zum goldenen Schilde*). Elle est composée de deux grandes et belles maisons, au milieu d'un joli jardin. Ceux mêmes qui n'y logent pas peuvent y dîner et y souper, *à la carte*, et y faire chercher à manger.

Les autres auberges sont le Lion d'or, le Paradis, le Boeuf d'or, le Cygne d'or. On y trouve des valets de place, dont quelques-uns parlent français, tous bourgeois de Carlsbad. C'est d'eux qu'on se sert pour porter les cartes de visite aux personnes qu'on désire fréquenter.

Outre les auberges proprement dites, il y a encore à Carlsbad de grandes Restaurations, telles que la *Sale de Saxe*, ainsi nommée parce que, bâtie en 1708, d'après le désir et le plan d'Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, et entièrement renouvelée en 1814, les garçons de service vinrent tous de Leipsic; la *Sale de Bohême*, qui, depuis sa création, en 1728, fut toujours servie par des bohêmes venus de Prague; hors de la ville, et sur les bords de la Teple, le *Posthof* et ~~current~~ la *Sale de l'amitié* (*Freundschafts-Saal*), où l'on est traité

à prix fixe, mais en ordonnant d'avance ses repas. Le local de ces restaurations ne sauroit être plus agréable, et l'on y est élégamment servi. Il existe encore diverses maisons, où l'on ne mange pas, mais d'où l'on fait chercher son dîner et son souper. Le *Brochet bleu* (*blaue Hecht*) sur le *Wiese*, le quartier de la ville le plus recherché par les étrangers de distinction, parce que c'est là, ainsi que sur la *Place du marché*, qu'on trouve les plus belles maisons à louer, est la cuisine qui fournit le plus aux habitans du *Wiese*, surtout avant l'ouverture des grandes restaurations de Saxe et de Bohême, qui n'a guère lieu avant le mois de juin, suivant qu'il y a plus ou moins d'étrangers à Carlsbad.

L'énumération de toutes les maisons où l'on peut aller manger, ou se faire porter à manger chez soi, seroit longue et inutile, d'autant que cela change plus ou moins chaque année, et que, Carlsbad n'étant pas bien difficile à connoître, chacun peut y choisir ce qui lui convient le mieux, tant pour la compagnie qui s'y rassemble, que pour la chère qu'on y fait, et le prix auquel on est servi. Ces restaurateurs envoient tous les matins aux Eaux un de leurs garçons, avec les *menus*, et cha-

cun peut y commander son diner d'avance, à prix fixe ou à la carte.

Les talens séducteurs et perfides des Verry, des Beauvilliers, des Frères Provençaux, seroient déplacés ici, au milieu de tant de valétudinaires, et l'on auroit grand tort, à moins que ce ne fût pour en admirer les heureuses idées et les charmans vers, de faire sa lecture favorite de l'*Almanac des Gourmands* ou de la *Gastronomie*, sur les bords de la Teple, où la sobriété est si nécessaire et si strictement recommandée, et où l'on paye souvent bien cher les suites d'une indigestion, quoique notre Faculté y verroit avec plaisir un peu plus de variété, et l'amélioration de quelques denrées indispensables à une table bonne et saine, surtout celle de la volaille, que l'eau alcaline du *Sprudel*, dans laquelle on la plume, ne bonifie pas. Cet usage, que l'économie, plutôt que le bon goût, a imaginé, est bien ancien, car Summer en parle dans l'ouvrage qu'il publia en 1571. Les sources admirables de cette vallée, le repos de l'esprit, l'éloignement des affaires et du tumulte des grandes villes, un bon air, de charmantes promenades, voilà ce dont un malade doit s'occuper et jouir; et grâces soient rendues à la vigilance du gou-

vernement autrichien, qui ne permet pas plus à Carlsbad, que dans les autres villes de la monarchie, les jeux de hasard, cette source de tant de maux, de tant de crimes, de tant d'agitations, de tant de rassemblemens de mauvaise compagnie. Des offres, bien séduisantes pour une ville dont les revenus sont si petits, et les dépenses si fortes, ont été faites fréquemment, mais toujours en vain, par des entrepreneurs de banque de jeu.

XVII.

Prix des logemens suivant la saison ; règles à observer.

Le prix des logemens varie beaucoup, suivant la saison, et se fixe toujours par semaine. Au mois de mai, ils coûtent peu ; en juin davantage ; mais juillet et août sont, sous ce rapport les deux mois les plus coûteux du séjour de Carlsbad, à cause du grand nombre de riches étrangers qui y affluent. Le mois de septembre est à peu près comme celui de mai, et même à plus bas prix, parce que les partans sont nombreux et les arrivans très-rares.

Quiconque se propose de faire un séjour à Carlsbad, doit se pourvoir d'avance d'un lo-

gement, surtout si c'est pour le milieu de l'été, et s'il s'agit d'une famille, en indiquant précisément l'époque de l'arrivée, la durée du séjour, le nombre de chambres et de lits, et les écuries, dont on a besoin, puisque tous ces objets influent essentiellement sur le loyer. Ceux qui se contentent de chambres de derrière, ou d'un troisième étage, ou qui ne craignent pas de se loger dans les rues les plus hautes, peuvent les avoir à moitié prix. On comprend que la plupart des habitans de Carlsbad, comme tous ceux des endroits renommés par leurs eaux minérales, devant vivre toute l'année du produit de la saison de la cure, les logemens ne peuvent pas y être à bas prix, ce qui au reste dépend en grande partie du choix de la rue. En prenant un logement, il est très-important de fixer au juste le temps, pour lequel on le loue, si l'on ne veut pas s'exposer à des difficultés avec le propriétaire; mais, si c'est pour un temps indéfini, huit jours suffisent pour le dénoncer; sinon, l'on prend pour base du marché, le temps que l'étranger a déclaré que durerait son séjour à Carlsbad, dans la feuille imprimée qu'on lui a donné à remplir à son arrivée. En un mot, il faut être très-précis en louant un appartement. Ceux qui ont déjà séjourné à

Carlsbad, et qui y ont laissé des connoissances, savent à qui s'adresser pour les pourvoir d'un logement; mais ceux qui y vont pour la première fois, et qui ne veulent pas arriver au hasard, peuvent s'adresser au médecin auquel ils sont recommandés.

XVIII.

Théâtre ; amusemens publics.

Carlsbad attire tous les étés une troupe de comédiens, et son théâtre est assez joli pour un aussi petit endroit; cependant les charmantes promenades le long de la Teple, et sur les collines au pied desquelles elle coule, sont en général préférées, dans la belle saison, à l'air renfermé d'une petite sale de spectacle; mais pour allier, autant que possible, le plaisir du théâtre à celui de la promenade, la représentation commence à quatre heures et finit entre six et sept.

Ce théâtre, ainsi que l'indique l'inscription latine, qu'on lit sur sa façade, fut bâti du produit de la vente du sel de Carlsbad (*e fructibus salis*); mais, ce que l'inscription ne dit pas,

c'est que feu le docteur Becher, qui eut toujours à coeur la prospérité et l'agrément de sa ville natale, prêta, en 1787, sans intérêt, fl. 4000, nécessaires à la construction de ce théâtre, tandis qu'auparavant Melpomène et Thalie étoient réduites aux tréteaux d'une baraque en bois, derrière la *Puppische Allée*, semblable à celles des ménageries ambulantes et des joueurs de gobelets.

Vu la nécessité de suppléer à la petitesse des recettes, l'entrepreneur du théâtre envoie à tout nouveau-venu de marque, l'affiche de la représentation, qui suit l'insertion de son nom dans la liste des buveurs d'eaux, imprimée sur du satin blanc ou rose, hommage qui, comme tant d'autres de ce genre, se paye à volonté.

Outre le spectacle, on a chaque année à Carlsbad des concerts donnés par les artistes les plus célèbres; les chanteurs tiroliens, les ventriloques, les danseurs de cordes et autres gens dévoués aux plaisirs du public, y accourent aussi pendant la saison des eaux, surtout lorsqu'il s'y trouve beaucoup de grands personnages. Ces concerts, ainsi que les bals et les *Réunions*, se donnent à la sale de Saxe

ou à celle de Bohême, dont le local est très-propre à de pareils rassemblemens. Les sales du *Posthof* et de *l'Amitié* sont également vastes et belles, et admirablement situées.

XIX.

Promenades à pied, et en voiture; inscriptions, poésies sur Carlsbad; environs; voitures à louer; chevaux de selle; chaises à porteurs.

On a pratiqué, dans toutes les directions de notre vallée, de jolis sentiers ombragés, où l'on trouve, presque à chaque pas, c. à d., partout où un rocher présente une surface plane convenable, non-seulement des noms et des dates, mais toutes sortes d'inscriptions, qui sont en général de vives actions de grâces, rendues à Carlsbad, à Dieu qui l'a créé, aux hommes qui l'ont embelli, par ceux dont ses eaux ont rétabli la santé; d'autres, adressées en style erotique, amical ou patriotique, à des objets chers et éloignés, auroient eu quelquefois besoin, surtout celles en français, d'être revues par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On en trouve dans presque toutes les langues de l'Europe, en allemand, en

bohème, en français, en anglais, en hongrais, en polonais, en russe, en latin, en grec, ancien et moderne, et en hébreu; et si la renommée, toujours croissante, de nos eaux s'étend encore dans les autres parties du monde, on en verra bientôt en autant de langues, de dialectes et d'idiomes, que ceux dans lesquels la Société Biblique a fait imprimer la Parole de Dieu. Les unes, faites au pinceau, sur un fond blanc, ressemblent de loin à de grandes affiches de théâtre; d'autres, sur des plaques de fer blanc ou de tôle, sont fixées au roc. On a remarqué que ces innombrables certificats de guérison et ces sentimens de gratitude, produisoient souvent un heureux effet sur l'esprit méticuleux des hypocondriaques, dont ils soutiennent le courage.

Ce n'est pas seulement sur les rochers de la vallée, que la reconnoissance a chanté les vertus de nos eaux; on feroit un volume des poésies que la Naiade de Carlsbad a inspirées, en diverses langues, à ceux dont elle a exaucé les vœux. M. le commandeur Stöhr, l'historiographe de nos thermes, et M. François Sartori, dans son Almanac (*Taschenbuch*) à l'usage des buveurs d'eaux, publié en 1817, les ont recueillies. Plusieurs sont des produc-

tions de poètes très-distingués, parmi lesquels je citerai Bohuslas Hassenstein de Lobkowitz (de la maison bohème des princes de ce nom), et Mathæus Collinus, dans le seizième siècle ; Gurowsky et Tralles, dans le dix-huitième ; le suédois Dunker, le danois Büchner, Göthe, Maltitz, Théodore Körner, depuis le commencement du dix-neuvième. Les savans, par la vie sédentaire que mènent la plupart, sont très-sujets aux maladies, qui attirent tant de gens souffrans à Carlsbad. Aussi, en parcourant les plus anciennes listes, ai-je trouvé, outre ceux que je viens de citer, les noms des plus célèbres poètes et hommes de lettres de l'Allemagne, tels que Gellert, Rabener, Weisse, Tiedge, Campe, Stollberg, Herder, Schelling &c.

Les promenades les plus agréables qu'on puisse faire en voiture, dans nos environs, sont à Ellbogen, chef-lieu du cercle de ce nom, à deux lieues de Carlsbad. La situation de cette petite ville, d'ailleurs fort laide, est très-pittoresque. La rivière d'Egra forme autour de ses murs un *Coude*, dont elle porte le nom (*Ellbogen*), et en latin *Cubitus*. L'ancien château, qui sert maintenant de prison aux malfaiteurs arrêtés dans le département ou

cercle, tombe en ruines, et fut jadis célèbre dans l'histoire de Bohême. Ellbogen possède une fabrique de très-belle porcelaine, et l'on montre, de temps immémorial, à la maison de ville (*Rathhaus*), un fragment pesant 41 livres, d'une masse de fer météorique, dont la date de la chute est inconnue, vu que plusieurs incendies ont détruit les archives d'Ellbogen, où l'on auroit probablement trouvé les documens propres à constater un phénomène aussi remarquable. La masse entière pesoit 191 livres, dont 150 furent envoyées à Vienne, en 1812, pour y enrichir la belle et riche collection de masses météoriques, qui se trouve au Musée Impérial de minéralogie; mais, avant de l'y transporter, on fit faire un modèle exact de toute la masse, qu'on voit à côté du fragment. Elle fait le sujet de diverses traditions populaires, dont M. Henri Cuno, de Carlsbad, a tiré parti dans un drame en cinq actes (encore manuscrit), intitulé: *Le bourgrave de pierre à Ellbogen*, (*der steinerne Burggraf zu Ellbogen*.)

Dallwitz, château à une lieue de distance, appartenant à M. le baron de Schönau, avec une fabrique de faïence très-considérable.

Engelhaus, à une lieue et demi, sur la route de Prague, avec de belles ruines d'un

ancien château, fort et élevé, scène du drame en cinq actes de Henri Cuno, intitulé : *le Diamant*, ou *les Ruines d'Engelhaus*, d'une ballade du baron de Maltitz, et d'une charade de Théodore Körner. La vue de ces ruines est très-pittoresque, et on y montre encore, avec une confiance fort innocente, la fenêtre d'où l'on prétend que cette princesse d'Angleterre, qu'un des propriétaires de ce château avoit enlevée, se précipita avec son ravisseur, à la nouvelle qu'ils étoient découverts et poursuivis par les parens de l'héroïne. Cette tradition, qui se perd dans la nuit des temps, ne repose sur aucun document. Ceux qui, en faisant une excursion à Engelhaus, veulent y dîner, doivent y apporter de quoi manger, ou commander leur repas d'avance, l'auberge n'étant pas montée de manière à y servir les étrangers, sans en être prévenue.

Le Hammer (*Marteau*), long village, dans la vallée de Carlsbad, avec une bonne auberge, très-fréquentée pendant la saison des eaux, et une fabrique de porcelaine, qui travaille beaucoup pour l'Italie, et qu'on rebâtit maintenant sur une échelle beaucoup plus considérable. On fabrique à la forge du Hammer, d'où lui vient son nom, divers ouvrages en fer et acier,

en coutellerie, et c'est là que se fait une partie de ceux en menuiserie, qui se vendent à Carlsbad.

Le village d'Aich, avec un petit château sur l'Egra, à une lieue de Carlsbad.

Alt-Rohlau, petit village au-dessus de Fischern, avec une grande fabrique de faïence.

Schlakkenwerth, petite ville à deux lieues de Carlsbad, avec un couvent de Piaristes (*Patres scholarum piarum*), un gymnase et le très-beau jardin du château, où se trouve un restaurateur.

Parmi les promenades plus éloignées, on compte Schlaggenwald, qui a une très-belle fabrique de porcelaine, et des mines d'étain très-fin, comparable à ce que celles d'Angleterre produisent de plus beau, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en voyant les divers ustensiles de cuisine, chandeliers, tabatières &c. qu'on vend à Carlsbad.

Joachimsthal (vallée de Joachim, du nom du saint, son patron), jadis célèbre par ses mines d'argent, ainsi que par les écus qu'on y frappoit, et qu'on nommoit *Joachim's Thaler*, d'où vient le nom générique de *Thaler*, donné dans

toute l'Allemagne aux écus des autres souverains. Joachims-Thal est aussi connu par sa fabrique de dentelles.

Les personnes, qui n'ont pas à Carlsbad leur équipage, peuvent louer à la Poste impériale, de bonnes calèches, attelées d'excellens chevaux, pour toutes ces courses de campagne. Les prix en sont fixés à six florins papier pour une demi-journée, et à douze florins pour toute la journée, y compris le *pour-boire* du postillon. Pendant les mois de mai, juin et septembre, le prix en est encore moindre, c'est-à-dire, cinq et dix florins papier.

On trouve aussi des voitures à louer sur le *Nouveau Wiese*, pour des courses quelconques.

Les promenades à pied sont, le long de la Tepale et sur les collines, le *Posthof*, la *Sale de l'amitié*, le *Temple de Dorothee*, ainsi nommé d'après S. A. Mme. la duchesse de Courlande, née comtesse de Medem; le *Säuerling*, ou source aigrette, qui ne ressemble en rien aux autres eaux de Carlsbad, et de laquelle je parlerai plus tard; le *Rocher de Frédérique*, princesse royale de Prusse, l'un des endroits les plus solitaires et les plus re-

tirés de notre vallée, au bord d'un petit ruisseau; la *Montagne des trois croix*, le *Pavillon*, le *Parapluie*, le *Saut du cerf*, le *Temple* et la *Pyramide de Findlater*, la *Place de Frédéric-Guillaume*, endroits très-remarquables par les divers beaux points de vue dont on jouit sur ces hauteurs; la *Promenade à quatre heures*, à laquelle on donna ce nom, parce que c'est de ce moment de la journée qu'on peut s'y promener à l'ombre; le *Repos de Marie-Anne*, princesse de Saxe; le *Ciel sur la terre* (der Himmel auf Erden), endroit presque digne de ce nom, où l'on trouve un des plus beaux points de vue de Carlsbad, deux reposoirs, d'où l'on peut le contempler, et une inscription allemande du meilleur goût; la *Place du maréchal de Schwarzenberg*, près du *Posthof*, où le vainqueur de Leipsic aimoit à se reposer, pendant les dernières saisons qu'il passa à Carlsbad, avant d'aller terminer sa glorieuse carrière sur le théâtre même du plus grand de ses exploits.

Je ne décrirai pas tous ces endroits, ni plusieurs autres, très-voisins les uns des autres, que quelques jours à Carlsbad suffisent pour parcourir, sans jamais s'en rassasier.

J'entends quelquefois s'étonner qu'à l'usage des personnes foibles, à qui l'ascension des

collines est trop-pénible, quelque douce et large qu'en soit la pente, on n'ait pas imaginé, comme dans divers autres endroits de bains et eaux minérales en Allemagne, en France, en Italie, en Suisse, d'avoir un certain nombre d'ânes, commodément bâtés, pour transporter sans peine, sur ces collines, les valétudinaires qui désirent respirer l'air pur des hauteurs, et jouir de leurs belles vues. L'essai, ce me semble, en seroit aisé, la dépense peu considérable, et l'amusement certain.

Le nombre des chevaux de selle à louer étant petit ici, on ne peut guère compter sur cet exercice, dont beaucoup de personnes seroient charmées de profiter.

On trouve aussi à Carlsbad des chaises à porteurs.

XX.

Embellissemens dûs au comte de Findlater.

C'est principalement à feu *Jaques Ogilvie*, comte de Findlater, pair d'Ecosse, (et non *Charles-Gustave*, comme on le trouve désigné dans les divers ouvrages sur Carlsbad), que sont dûs les premiers embellissemens et les

charmans sentiers des bords de la Teple et des collines. Pendant dix-neuf années il fréquenta Carlsbad, son séjour favori, y dépensa des sommes considérables, y anima l'industrie, en fut le bienfaiteur, et, lorsque ses propres moyens ne lui permettoient pas de faire à ses frais les embellissemens qu'il projetoit, personne ne savoit mieux que lui, exciter les autres à suivre son noble exemple, et mettre en train de productives souscriptions. Lord Findlater, septième comte de son nom et famille, mourut près de Dresde, sans enfans, le 5 octobre 1811, et avec lui s'éteignit cette ancienne pairie écossaise. L'inscription française, qu'il fit placer sur le temple qui porte son nom, exprime trop bien les sentimens qui la dictèrent, pour ne pas la transcrire :

„ Ce chemin a été fait, et ce temple a été
 „ construit par le comte de Findlater, en reconnaissance du bien que les eaux lui ont
 „ fait, et en commémoration des jours heureux qu'il y a passé sous les lois douces et
 „ paternelles du gouvernement autrichien. “

Les bourgeois de Carlsbad, en témoignage de gratitude envers leur bienfaiteur, lui érigèrent un obélisque de granit, la pierre de notre vallée, dans les environs de son Temple, avec

une inscription allemande, qui exprime ce sentiment. La date en est du 24 août 1804. Théodore Körner fit, à l'occasion de ce monument, de beaux vers, qu'on peut lire dans l'*Almanac* de Carlsbad, par François Sartori. On découvre cet obélisque, en se plaçant au milieu de la *Puppische Allée*.

XXI.

Fondation de Carlsbad.

Si j'ai omis la description minutieuse des charmantes promenades et des beaux sites de notre vallée, que je me suis contenté d'indiquer, j'entrerais dans d'autant plus de détails sur le rocher, nommé le Saut du cerf (*Hirschenstein* ou *Hirschensprung*), qui fait la base de l'ancienne tradition de l'événement auquel on doit la découverte et la fondation de Carlsbad. C'est sur ce rocher, qui donne son nom à un des côtés de la colline, au pied et sur le penchant de laquelle est bâti notre ville, que feu François Mayer, natif de Carlsbad, bijoutier à Vienne, et sa femme, firent ériger en 1804 le joli pavillon qui domine la vallée, et d'où l'on a une charmante vue de

la ville dans sa longueur. C'est à cette colline fort escarpée que la partie inférieure de l'*Alte Wiese* est adossée. Derrière le pavillon, on voit un crucifix fort élevé, qui donne à ce rocher une apparence très-pittoresque, et qu'on éclaire tous les vendredis, pendant la nuit, aux frais de quelques bourgeois de Carlsbad, réunis pour pourvoir à son entretien. En général, on a choisi, avec beaucoup de goût et de discernement, divers endroits de cette vallée, pour y placer le symbole du salut des chrétiens, dont l'effet est singulièrement imposant. Tel est celui qu'on voit au bout du *Wiese*, sur ce beau rocher à pic, qui sépare la maison à l'enseigne du *Canon* de celle aux *Trois hirondelles*, l'endroit le plus étroit de toute la vallée; et celui qu'on voit près du beau et nouveau pont de pierre sur la *Teple*, près de son embouchure dans l'*Egra*, sans parler des *Trois croix*, l'un des points de vue les plus remarquables des hauteurs qui dominent nos thermes.

Carlsbad, comme on peut le deviner, sans même savoir l'allemand, signifie *Bain de Charles*. De quel Charles s'agit-il? C'est ce que je vais expliquer.

Charles IV, de la maison de Luxembourg, empereur d'Allemagne, l'un des plus grands

rois qu'ait jamais eu la Bohême, et sous le regne duquel Prague fut nommée *la huitième merveille du monde*, étant à la chasse, dans les environs de l'endroit où se trouve la ville dont nous nous occupons, un de ses chiens, poursuivant vivement un cerf, tomba du haut de la colline dans une source chaude, se brûla et hurla tellement, que les chasseurs accoururent et le tirèrent de cette eau. Témoin de cet événement, l'empereur examina de près ce phénomène, et ses médecins lui conseillèrent de s'y baigner pour la guérison d'une plaie, qu'il avoit à la cuisse. Ce bain lui ayant été fort utile, il ordonna aux paysans des villages voisins de venir s'établir près de la source, et d'y bâtir une ville, qui porta et porte encore son nom.

Malgré toutes les recherches faites pour découvrir quelque document authentique sur cette tradition, et sur la fondation de Carlsbad, on n'y est jamais parvenu. Parmi les savans qui, à diverses époques, s'en sont occupés, aucun n'y a mis plus de soin et n'a plus approfondi la matière, que le révérend Auguste-Léopold Stöhr, alors doyen (*Dechant*) à Carlsbad, de l'ordre militaire de la croix avec l'étoile rouge, (dont la maison maternelle et le général

grand-maître sont à Prague depuis 1217), et maintenant à Egra, commandeur du même ordre, auquel notre ville a fourni huit généraux grands-maîtres. Ce savant ecclésiastique, né à Carlsbad en 1764, fit en 1805 les recherches les plus minutieuses dans les archives du conseil de la ville, qui le pria de les mettre en ordre, et il publia des mémoires sur ce sujet, sous le titre de *Kaiser-Carlsbad und dieses weit berühmten Gesundheitsortes Denkwürdigkeiten, für Kurgäste, nicht Kurgäste und Karlsbader selbst*. 1811. Cet ouvrage a eu déjà quatre éditions, dont la dernière est de 1822.

Cet historiographe de Carlsbad remarque, avec raison, qu'il est fort naturel que des villageois, dans le quatorzième siècle, n'aient pas su écrire, et se soient contentés de transmettre oralement cette histoire à leurs descendants. En 1604, un incendie détruisit toute la ville, à l'exception de trois maisons, et Fabian Summer, natif de Carlsbad, et professeur de médecine à Wittenberg en Saxe, qui écrivit en 1571, par conséquent trente-trois ans avant cet incendie, un livre latin sur l'origine, les propriétés, les effets et l'usage de *Kaiser-Carlsbad*, et qui raconte comment ce bain fut découvert, ajoute „qu'il n'a d'autre garant du

„fait que le récit des plus anciens habitans,
„sans aucun document historique.”

Le premier auteur connu sur Carlsbad, Wenzel (*Vencestas*) Payer, médecin à Ellbogen, dans son *Tractatus de Thermis Caroli IV imperatoris*, Lipsiæ 1521, ne fait aucune mention de la découverte, mais il appelle l'endroit *Kaiser - Carlsbad* (Bain de l'empereur Charles).

D'autres auteurs, cités par M. le commandeur Stöhr, racontent la découverte, à peu près de la même manière, mais en variant sur la date. L'un d'eux, nommé Strauss, médecin à Mersebourg, refuse ce mérite à Charles IV, et l'attribue très-gratuitement à Charlemagne.

Un autre prétend que la découverte eut lieu en 1319, assertion absurde, puisque Charles IV, né en 1315, n'auroit eu alors que quatre ans. Du reste, ils s'accordent à dire que, par reconnaissance pour les bons effets de ce bain, et, pour faire fleurir cet endroit si important, l'empereur y fit bâtir un château (*Schloss*), d'où vient le nom de *Schlossberg*, que porte la rue en pente, sur laquelle se trouvent maintenant la Maison de ville et la Source du château (*Schlossbrunn*).

Un médecin de Ratisbonne, Jean-Etienne Strobelberger, qui écrivit sur Carlsbad en 1630, raconte aussi l'histoire du cerf, mais il fait remonter l'origine de Carlsbad à mille ans au-delà, prétendant, d'après Valerius Cordus, que la *Civitas Juhonum*, dont parle Tacite, comme d'un endroit anéanti par un feu sorti de la terre, étoit notre Carlsbad, qui resta ignoré pendant des siècles, jusqu'à ce qu'enfin Charles IV le retrouva, et s'en servit, d'après le conseil de son médecin Pierre Payer. Il dit que ce souverain se fit bâtir un château sur un rocher et qu'il y plaça, à son propre usage, un bain en pierre, auquel il donna son nom.

Bohuslas Balbin et François Martin Pelzel, écrivains exacts, n'ont rien pu ajouter à ce que leurs devanciers nous ont dit traditionnellement de la fondation de Carlsbad, qu'ils croient de 1358; mais ce qu'on ne sauroit contester, c'est que, lorsque Charles IV lui accorda des privilèges en 1370, c'étoit déjà une petite ville.

Christophe Nonner, jurisconsulte et secrétaire de la ville de Carlsbad, assure avoir trouvé dans les archives de la ville d'Ellbogen, un mémoire des dépenses occasionnées par le transport des vivres, qu'on envoyoit à l'em-

pereur, pendant son séjour dans la forêt, où il prenoit les bains, au mois de novembre 1347. Un baron de Muchna prétend aussi avoir vu ce document à Ellbogen; mais M. le commandeur Stöhr, malgré les recherches les plus minutieuses, ne put jamais le retrouver. Nonner observe, à cette occasion, que si l'empereur Charles IV prenoit, en 1347, des bains d'eau minérale, pour guérir son mal de jambe, cette date en expliqueroit la nature, puisque l'on sait que ce souverain reçut, en 1346, deux blessures à la bataille de Crécy, où il combattit sous Philippe VI, roi de France, contre Edouard III, et où perit son intrépide père, le roi Jean l'Aveugle. J'ai souvent embarrassé des anglais prenant nos eaux, en leur demandant s'ils savoient comment leurs compatriotes avoient contribué à la découverte et à la célébrité de Carlsbad? L'explication de ma question, à laquelle aucun n'étoit préparé, n'a jamais manqué de leur faire plaisir.

Nonner décrit avec précision la caisse blanche dans laquelle il avoit trouvé cet écrit. Les archives d'Ellbogen ont été exposées à tant de vicissitudes par le feu, par les déplacements qu'occasionèrent les invasions ennemies et pour gagner du local, à mesure que de nouvelles et

indispensables paperasses s'accumuloient dans le bureau du cercle, qu'il est peu étonnant que cet écrit ait disparu, sans qu'on sache comment.

Quelle que soit la véritable date de la fondation de Carlsbad, on ne sauroit douter que nos eaux aient été connues des gens du voisinage, avant l'arrivée de Charles IV, car, comment supposer qu'ils n'aient pas aperçu les vapeurs qui s'élèvent continuellement de plusieurs de nos sources, plus ou moins épaisses, suivant la pureté et la pesanteur de l'atmosphère?

La petite église de Saint-Léonard, avec son village, nommé *Thiergarten*, où l'empereur se livroit au plaisir de la chasse, et dont on voit encore les ruines, à une heure de distance de Carlsbad, existoit déjà. On trouve même dans le ciment, qui les unit encore, des *pierres du Sprudel*, que ceux qui bâtirent cette petite église, apportèrent de notre forêt au lieu de pierres à chaux. J'en ai rapporté plusieurs fragmens, que le temps a rendu plus friables que celles qu'on retire du bassin du *Sprudel*. En examinant les pierres qui composent ces ruines, je fus frappé d'en voir de fort différentes; les unes d'un granit d'une texture serrée, d'autres d'un grain beaucoup plus large,

d'autres enfin d'apparence porphyrique, de sorte qu'on peut supposer que les paysans de chaque village voisin, apportèrent les pierres qu'ils y trouvèrent. On voit dans les environs de cette chapelle, dont un des murs, probablement celui de l'autel, a sept pieds de large, des caves voûtées et les traces d'un cimetière. Du reste, il n'existe sur ce terrain aucun vestige de village.

Il paroît même que les paysans de Trahwitz, à une demi-lieue de Carlsbad, connoissoient déjà le *Sprudel*, comme une eau toute particulière, car, dans un acte daté de Prague 1401, l'empereur Venceslas confirme les privilèges que Charles IV, son père, avoit accordés aux carlsbadois, ainsi que la donation qu'il leur avoit faite des villages de Trahwitz et de Thiergarten, avec un morceau de forêt attenante; mais il est probable que Charles IV et sa cour firent mieux connoître l'importance de nos eaux, qu'ils lui donnèrent de la célébrité et de la vogue, et que graduellement Carlsbad se forma.

D'après la tradition la plus généralement admise, les premiers habitans de cette ville furent ceux du village *Wari*, situé dans le

Thiergarten, ou parc, qui démontèrent leurs cabanes de bois, pour les transporter dans notre vallée, et devinrent, par la grâce de Charles IV, les premiers bourgeois de la ville qu'ils fondèrent. Il se trouva sans doute parmi eux quelques habitans de Trahwitz. Quelques-unes de ces familles existent encore dans ce village et à Carlsbad; et quoique les régîtres de paroisse ne remontent pas au-delà de 1571, cette circonstance suffit pour prouver leur identité. De ce nombre sont les Kodauer, les Polz, les Becher, les Pleier, les Geier, les Grimm, les Müller, les Mayer, les Richter et les Wagner; et, loin de vouloir comparer les humbles descendans des fondateurs de Carlsbad avec les Badoer, les Dandolo, les Gradenigo, les Mocenigo, les Foscarini et autres illustres familles fondatrices de Venise, la plus ancienne noblesse prouvée de l'Europe, j'observerai cependant que cette existence, de près de cinq siècles, dans une ville uniquement consacrée au soulagement des maux de l'humanité, a quelque chose de respectable, dont le bourgeois d'une petite ville peut être justement flatté, et que l'imagination poétique des anciens auroit célébré mieux que nous.

Quelles que soient les diverses opinions sur la date précise de l'événement que je viens

de décrire, il est hors de doute que Charles IV fonda Carlsbad, d'après le nom *Kaiser - Carlsbad*, que la ville a toujours porté, et d'après la tradition, qui n'a jamais varié. Il est également certain que là où est maintenant la Maison de ville, il exista un château bâti par ce souverain, d'où viennent les noms du *Schlossberg* et du *Schlossbrunn*. Ce château étoit sans doute *impérial*, puisqu'en 1567 les bourgeois de Carlsbad prièrent l'empereur Maximilien II de leur faire présent de ce bâtiment, déjà inhabité et tombant en ruines, pour y placer leur pompes à feu et autre attirail à éteindre les incendies, ce que ce souverain leur accorda effectivement, ainsi que le prouve le livre des privilèges, signé par Marie - Thérèse en 1747, et par Joseph II en 1783.

La statue de Charles IV, sur la Place du marché, faite à Prague en 1739, adossée à la Maison de ville, et sur le piédestal de laquelle on voit en relief l'histoire de la chasse au cerf, porte la date de 1370, la seule bien positive que la ville ait pu adopter, puisqu'elle est celle de la Charte des privilèges que cet empereur accorda à ses habitans, qui formoient déjà une commune ou une ville, puisqu'il les qualifie de *bourgeois, distingués*

par leur fidélité. Ce ne fut néanmoins que plus tard, en 1707, que Carlsbad, dépendant sous quelques rapports d'Ellbogen, eut ses franchises, et qu'elle devint ville *royale*. La progression de ses privilèges et de son accroissement est détaillée, avec la plus grande précision, dans l'ouvrage déjà cité de M. le commandeur Stöhr.

XXII.

Calamités publiques par le feu, l'eau et la guerre.

Quelque florissant que soit maintenant Carlsbad, par la réputation européenne, et presque universelle, de ses eaux, et par l'affluence des grands et riches personnages qui y accourent chaque année de toutes parts, cette ville n'en a pas moins éprouvé très-souvent les plus affreuses calamités du feu, de l'eau et de la guerre ; et quand on récapitule tous ces fléaux, on ne peut que s'étonner d'y trouver ce qui est nécessaire et agréable à la vie, à aussi bon prix que dans toute autre ville de Bohême, et à beaucoup plus bas prix que chez nos voisins. Plusieurs articles des manufactures autrichiennes s'y vendent même moins cher que partout ailleurs.

Le 9 mai 1382, une trombe d'eau fit déborder subitement la Teple, détruisit une partie de Carlsbad, coûta la vie à plus de quarante personnes, et causa d'affreux ravages de tout genre. Jean Summer, inspecteur des églises à Neumark dans le Palatinat, frère du médecin dont j'ai parlé dans le précédent chapitre, et témoin de cette calamité, nous en a laissé une touchante description en très-bon latin.

Les années 1636, 1655, 1763, 1784, 1806, 1811, 1821, furent également désastreuses. Les six premières de ces inondations eurent lieu en hiver; la dernière en automne (9 septembre). Il suffit de connoître le *Wiese* et les richesses que contiennent ses deux rangées de boutiques, pendant la saison des eaux, pour se faire une idée des ravages d'une pareille inondation, qui éleva les flots de la Teple jusqu'au premier étage des maisons de cette rue si élégante et si recherchée. Cette inondation subite eut lieu entre neuf et dix heures de la nuit, et la plupart des propriétaires et des locataires, réveillés de leur premier sommeil, car ici l'on se couche de très-bonne heure, particulièrement en automne, furent forcés de se réfugier par les portes de derrière, dont plusieurs de ces appartemens sont

pourvus, sur les rochers auxquels sont adossées ces maisons, pour échapper à une mort certaine, surtout les propriétaires, qui habitent toujours le rez de chaussée. Les ponts, grands et petits, les temples et autres bâtimens, élevés au-dessus de l'ancien *Sprudel*, les murs des bords de la rivière, les planches qui recouvrent le bassin de cette fontaine, tout fut détruit et emporté, plusieurs maisons fort endommagées, et une entièrement dévastée. Personne n'y perdit la vie. L'année suivante les étrangers ne s'appercevoient plus de ces désastres, mais il est peu de propriétaires de maisons ou de magasins, qui encore aujourd'hui ne se ressentent des pertes causées par cet incalculable malheur.

Les désastres de l'eau étoient à peine réparés, qu'en 1604 la ville fut réduite en cendres, excepté trois maisons et quelques granges. La famille Rubendunst, dans la cuisine de laquelle ce feu éclata par une imprudence, fut chassée de la ville. De nos jours on eût été probablement moins sévère.

En 1759, pendant que la Prusse, en guerre avec l'Autriche, assuroit les habitans de Töplitz et de Carlsbad, que ces lieux, presque sacrés, destinés au rétablissement de la santé

de tant de personnes de toute nation, de tout rang, de toute religion, seroient respectés par les armées, un incendie affreux réduisit en cendres 244 maisons à Carlsbad, en moins de cinq heures. Les cloches de l'église furent fondues par l'intensité du feu; et, pour appeler les fidèles au service divin, on transporta celles des villages voisins sur la Place de l'église. Cet incendie coûta la vie à plusieurs bourgeois, et fl. 364,000. La Maison de ville ne fut rebâtie qu'en 1777.

Les années 1703, 1787 et 1800 furent aussi signalées par des incendies, mais moins désastreux que les précédens. Dans le dernier, un apprentif sauva du feu une bouteille contenant six livres de poudre à canon, qu'il croyoit pleine de quelque boisson agréable, dont il espéroit se régaler. Les mesures prises pour éteindre le feu, jadis si imparfaites, et maintenant fort améliorées, font espérer que des incendies désastreux deviendront toujours plus rares, et que le Bureau d'assurance fera de bonnes affaires à Carlsbad.

Outre l'eau et le feu, la guerre a aussi visité notre vallée. En 1618, pendant que les guerres de religion déchiroient la Bohême, sous le regne de l'empereur Mathias, les habitans

de Carlsbad, croyant mettre leurs archives en sûreté, les transportèrent à Ellbogen; mais Ellbogen, assiégé et pris par les bavarois, il fallut rançonner ces paperasses, au prix de fl. 700, grande somme pour ces temps-là.

En 1646, les suédois le pillèrent de nouveau, et, en 1684, les troupes de l'électeur de Cologne lui extorquèrent encore beaucoup d'argent et de vivres.

Après la mort de Charles VI, la guerre qui força son auguste fille, Marie-Thérèse, à défendre l'héritage de ses pères, répandit tous ses fléaux sur Carlsbad; la cavalerie française, en 1741 et 1742, traversa plusieurs fois notre vallée, la rançonna, la pilla, et y enleva des otâges.

En 1757 et en 1762, tous ces fléaux se renouvelèrent, et ses malheureux habitants furent frappés d'énormes contributions.

La courte guerre de 1809 contre la France et ses alliés, nuisit beaucoup à Carlsbad, et la liste des étrangers, qui, dans les bonnes années, est de 2000, n'y fut que de 113 *numéros*. Un numéro comprend souvent toute une famille, ainsi qu'un seul individu.

Les campagnes de 1813 et 1814 amenèrent beaucoup de troupes russes dans notre vallée, et le 20 août 1814, on y vit, pour la première fois, des cosaques au nombre de 1100. Pendant les mois de septembre et octobre, de fort campemens eurent lieu dans nos environs, et plus de mille soldats ennemis, blessés ou prisonniers, furent conduits ici, et traités avec la plus grande humanité et libéralité, jusqu'à ce qu'enfin la première entrée des alliés à Paris, et la paix, qui s'ensuivit, furent célébrées dans Carlsbad et sur nos collines par de magnifiques illuminations.

XXIII.

*Carlsbad fréquenté, de temps immémorial, par les
grands de la terre. Anecdotes sur le Czar
Pierre le Grand.*

Il seroit plus intéressant, sans doute, de connaître précisément le nombre des malades et la nature de leurs maladies, que nos eaux ont guéries ou soulagées, que le rang et les titres de ceux qui les ont bues; cependant, à l'instar des marchands, qui, pour encourager leurs chalands, se plaisent à énumérer les grands auxquels ils ont eu l'honneur de vendre leur

marchandise, je dirai qu'il n'existe probablement en Europe, aucun endroit célèbre par ses eaux minérales, qui puisse se glorifier d'avoir attiré, depuis que Charles IV, son fondateur, en donna l'exemple, autant de têtes couronnées, empereurs et rois, impératrices et reines, autant de princes souverains, d'archiducs, d'électeurs, de grands-ducs, de généraux, de ministres, de dignitaires, de prélats, de gens titrés, de médecins, de savans, de poètes et d'artistes distingués en tout genre, que notre Carlsbad; et ceux que la curiosité engageroit à feuilleter ces pompeuses et splendides listes, de 1569 jusqu'à nos jours, peuvent recourir à l'*Hydriatria Carolina*, de 1638, du docteur Venceslas Hilliger ou Hillger, médecin de Carlsbad, où il mourut en 1645, et aux mémoires de M. le commandeur Stöhr.

Le docteur Tilling, médecin saxon, qui écrivit sur Carlsbad, en 1751, raconte qu'on montroit alors, à l'*Aigle rouge* sur le *Wiese*, maison qui appartenoit à un tourneur, une tabatière que Pierre le Grand, pendant qu'il l'habitoit, en 1711, y avoit tournée de sa propre main, et dont, à son départ, il fit présent au doyen de Carlsbad, Mathias Böhm. Si cette tabatière existoit encore, les innombrables russes, qui de nos jours visitent Carls-

bad, verroient avec plaisir l'ouvrage d'un si grand souverain; mais, quelque bien que les eaux aient pu faire à la santé du Czar, son séjour ici est presque oublié, parce qu'il n'eut pas d'autres conséquences, tandis que tout voyageur en Hollande va exprès à Saardam, pour y voir la cabane où ce prince, accompagné de mon compatriote François Le Fort, son illustre mentor, apprit le métier de charpentier de vaisseau. J'ai fait toutes les recherches imaginables pour retrouver cette tabatière, et savoir ce qu'elle étoit devenue, mais en vain.

Si cet ouvrage du Czar ne se trouve plus ici, on en conserve un autre souvenir. La cour de Vienne lui avoit envoyé un tonneau de douze *Eimers*, ou 960 bouteilles, de vin du Rhin. N'ayant pu en faire usage, à cause de la cure, le Czar en fit présent à la bourgeoisie de Carlsbad, pour un prix au tir, qu'il gagna lui-même, en faisant le meilleur coup. Sa Majesté donna de nouveau ce vin aux bourgeois, qui le vendirent, et en déposèrent le produit dans la caisse de la ville. Cet argent rend encore annuellement 29 fl. 10 kr., qui sont employés à payer une partie des frais du bal, que donne la Société des tireurs (*Schützen-gesellschaft*); et les deux cibles de toile, que perça l'empereur, se voient encore à la mai-

son du tir (*Schiessstatt*), qui est hors de la ville, à côté d'une auberge, nommée *le Petit-Versailles*, sans avoir la moindre prétention de ressembler à ce célèbre palais des rois de France.

XXIV.

Bienfaiteurs de Carlsbad.

Si j'ai cru pouvoir me dispenser de nommer tous les grands de la terre, qui ont honoré ces lieux de leur présence, je me croirois conpable d'une impardonnable négligence, et même d'ingratitude, en ne faisant pas connoître les principaux bienfaiteurs de Carlsbad.

J'ai déjà dit ce que doivent à notre auguste empereur tous ceux qui arrivent dans notre vallée, par la confection de la magnifique chaussée, qui en facilite la descente du côté de Prague, au lieu du chemin escarpé et dangereux, qui y conduisoit jadis; et j'ai raconté en détail comment Charles IV fonda notre ville.

Le roi Vladislas de Bohême, comme protecteur de Carlsbad, la défendit en 1502, contre les puissans comtes de Schlick, dont Albert, de la même maison, entre les mains de qui Carls-

bad étoit en gage, fit bâtir, en 1531, un hôpital près des boucheries, et se signala encore par d'autres bienfaits. Cet hôpital fut bâti là où est maintenant la maison nommée *au Caféier* (zum Caffebaum), dans la *Mühlbadgasse*.

Le chevalier Gilg de Stambach donna à la ville, en 1531, le bien appelé Fischern, à condition qu'on diroit tous les vendredis une messe pour sa famille, dans l'église de Carlsbad.

Rodolphe II, après l'incendie désastreux de 1604, la dispensa de payer les impôts pendant cinq ans, et plusieurs villes, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs, vinrent libéralement au secours de Carlsbad, dans la même occasion.

Ferdinand II et Ferdinand III, l'exemptèrent en 1623 et en 1641, de logemens militaires et diminuèrent les impôts.

Léopold I en fit de même, après les malheurs causés, en 1658, par le feu et par l'eau.

Joseph I éleva Carlsbad au rang de ville royale, en 1707.

Une comtesse de Wrthby, de Prague, donna en 1716 mille florins pour la statue de la Trinité, érigée sur la Place du Marché.

Une comtesse de Waldstein, née comtesse de Czernin, fit en 1728 les frais du trottoir sur la susdite place, de l'horloge de la ville, de la statue sur le pont de Saint-Jean-Népomucène et de diverses choses utiles.

Charles VI, en 1732, laissa à Carlsbad quinze mille florins, pour payer son séjour, et lui donna mille ducats pour bâtir une nouvelle église.

Mathias Böhm, le trente-huitième général grand-maitre de l'ordre de la Croix avec l'étoile rouge, fit bâtir, de 1732 à 1736, l'église actuelle.

M. de Schuppig, conseiller aux appels à Prague, fit ériger à ses frais, en 1739, la statue de Charles IV, dont j'ai parlé, page 64.

Les comtes Rodolphe de Chotek, oncle et neveu, firent bâtir les murs, qui bordent la Teple, en 1756, et le second se montra, en diverses autres occasions, le bienfaiteur de Carlsbad. (Voy. p. 11.)

Après le second et malheureux incendie de 1759, les villes et les seigneurs bohèmes contribuèrent grandement à la réparation de Carlsbad.

Marie-Thérèse fit bâtir à ses frais, et donna en 1762 la maison du *Mühlbad*, qu'on vient

d'abattre, pour en faire un bain mieux adapté aux besoins actuels, outre deux mille florins pour bâtir la Sale du *Sprudel*, paya l'horloge et les cloches de l'église.

Le général prussien Belling acquit de justes droits à la reconnoissance, en 1762, en empêchant le sac de la ville, et en restituant une contribution déjà payée, action encore plus méritoire que de ne l'avoir pas exigée, en opposition au principe que *ce qui est bon à prendre n'est pas bon à rendre*.

M. de Saldern, gentilhomme russe, donna en 1774 cent ducats pour bâtir la Sale du *Sprudel*.

Le baron Adolphe-Ferdinand de Carlowitz, saxon, contribua à l'embellissement du *Theresienbrunn*.

Le comte Chrétien Clam-Gallas, de Prague, fit construire le *Temple de Dorothee*, en 1791.

Nous avons déjà signalé le comte de Findlater, comme l'un de ceux, à qui Carlsbad a les plus grandes obligations, et parlé des dépenses que firent, en 1799, le bijoutier François Mayer et sa femme, et le comte de Stollberg-Werningerode, pour les chemins qui conduisent au *Saut du cerf*.

En 1793, l'empereur François exempta la ville du poids des logemens militaires; en 1803, il la dispensa de l'entretien des ponts d'Egra, de Rohlau et de la Teple.

Le beau et solide pont de granit, construit d'une seule arche, sur la Teple, aux frais de S. M. l'empereur, au bas de la magnifique chaussée de Carlsbad, est un de ces ouvrages qui rendront l'année 1826 remarquable dans les annales de notre ville, pendant laquelle on a vu aussi s'élever le bâtiment des Bains à vapeurs, et décréter la belle et importante métamorphose du Mühlbrunn, qui ne pourra s'exécuter que dans les cinq ou six premiers mois de 1827.

XXV.

Hôpital Saint-Bernard.

Il me reste maintenant à parler des bienfaiteurs auxquels l'hôpital Saint-Bernard doit son origine.

Pendant long-temps les pauvres, à qui les eaux de Carlsbad étoient nécessaires, n'avoient d'autre asile qu'une seule chambre dans l'hôpital bourgeois, où une vingtaine d'hommes et

de femmes étoient entassés pêle-mêle. On sentoit vivement le besoin de mieux faire, mais on ne faisoit rien, faute de moyens. Enfin, pendant que M. le comte Alexis Orloff Czesminsky célébroit ici, en 1798, d'une manière somptueuse, le jour de fête de Paul I, son souverain, M. le comte Auguste Ilinsky, polonais, sénateur russe, préféra faire en silence une œuvre durable de bienfaisance, et sans doute plus méritoire aux yeux du Roi des Rois, en confiant à M. le docteur Bernard Mitterbacher, médecin à Carlsbad, la somme de mille florins (2500 francs), pour en faire le noyau d'un capital destiné à fonder un hôpital pour les pauvres, qui auroient besoin de nos eaux, dès que l'intérêt de cet argent, ou d'autres dons, l'augmenteroient assez pour permettre de le commencer. Cette impulsion une fois donnée, d'autres particuliers, de diverses nations, suivirent son exemple, et S.M. l'empereur François donna, en 1802, cinq mille florins, et le *Posthof*, qui fut vendu au profit de l'hôpital, et qui est devenu depuis ce temps-là l'un des plus agréables points de réunion de la société de Carlsbad et celui d'une des meilleures restaurations. En 1806, on commença à bâtir l'hôpital sur le local que la ville donna *gratis*, et qu'on choisit, à cause du voisinage d'une

eau thermale et d'une bonne carrière. Le nom
 d'*Hôpital Saint-Bernard* lui fut donné à cause
 du rocher voisin, sur lequel se trouve la sta-
 tue de ce saint, avec la date de 1700. Depuis
 ce temps-là divers dons gratuits, souscriptions,
 représentations de tout genre, concerts, ont
 contribué à former et à soutenir cet établiss-
 e-ment, si précieux pour les indigens de tout
 pays, et de toute religion, sur lequel on ne sa-
 roit trop fixer l'attention des âmes charitables.
 Le premier malade y fut admis en 1812; on
 en reçoit annuellement de 130 à 150, moyen-
 nant l'attestat d'un médecin de Carlsbad; et
 sans être nourris dans la maison, la caisse de
 l'hôpital leur alloue quelque argent, nécessaire
 à leur existence. Quatre lits y sont réservés
 aux militaires, sous-officiers et soldats. M. le
 docteur Bernard Mitterbacher, le dirige *gratis*.
 Parmi les malades qui viennent y chercher re-
 fuge, on trouve fréquemment des cas de pa-
 ralyse et de tremblemens, causés par le ma-
 niement et les vapeurs du vif-argent, employé
 dans les manufactures de miroirs, de Nurem-
 berg et de la Bohême. J'ai vu plusieurs de
 ces malades que l'usage de nos eaux, prises
 intérieurement et en bains, avoit essentiellement
 améliorés, ou entièrement guéris. Le bâtiment
 est composé de dix chambres et de quatre

bains au rez de chaussée. On reconnoît ces malades dans les rues, à une plaque de laiton numérotée, qu'ils portent sur la poitrine. Triste décoration !

XXVI.

Clergé, religion, enterremens, magistrature, pauvres, collectes gratuites.

La population de Carlsbad est, ainsi que je l'ai déjà dit, toute allemande, sans mélange de bohèmes; aussi n'y parle-t-on qu'allemand, avec un accent particulier, qui tient du *Suabe*, et beaucoup de mots inusités en Autriche.

En 1554, ses habitans catholiques embrassèrent la doctrine de Luther, à laquelle ils adhérèrent pendant soixante et quatorze années. Les plus anciens livres de paroisse, encore existant, datent de cette époque et vont de 1569 à 1626. Ce fut en 1624 que l'empereur Ferdinand II fit expulser de Carlsbad le pasteur luthérien Jean Rebhun et tous ceux qui n'étoient pas rentrés dans le sein de l'église. En commémoration de ce grand événement, on plaça, dit la tradition, la pierre mesquine et informe qu'on voit au sommet du *Gatgenberg* (mont du gibet, parce que c'étoit autrefois le

lieu d'exécution) un peu au-dessus de la statue de la Vierge. On n'y découvre même aucune trace d'inscription. Ce fut le 3 juin 1627 qu'on vit de nouveau à Carlsbad la première procession catholique.

Son église est toujours desservie par trois prêtres de l'ordre de la Croix avec l'étoile rouge, un doyen et deux chapelains.

Quoiqu'on vienne ici pour recouvrer la santé, et non pour se faire enterrer, la Parque inexorable n'y donne pas moins de temps en temps quelques coups de ciseau, d'autant qu'on voit chaque année arriver des malades, de tout pays, dans un état désespéré, dont les maux ne sont point du ressort de nos eaux, ou, sont du moins trop avancés pour pouvoir en retirer le moindre bénéfice. De plus, en supposant même que tous ceux qui viennent à Carlsbad, pendant la saison des eaux, soient bien portans, il est probable que quelques-uns y trouveront le terme de leur existence.

La tolérance religieuse étant complète dans les états de S. M. l'empereur, et les non-catholiques y jouissant des mêmes droits et privilèges que ceux qui exercent la religion

dominante, je remarquerai, pour la tranquillité des personnes qui pourroient n'en être pas instruites, que les protestans ont, dans le cimetière de Saint-André, un lieu de sépulture, qui leur est spécialement assigné, moyennant une petite rétribution à la caisse de l'église, qu'on n'exige même que de ceux qui sont en état de la payer.

Les juifs, qui meurent à Carlsbad, sont transportés à Lichtenstadt, à deux lieues d'ici, petite ville où ils sont tolérés.

L'enterrement des protestans, tout comme celui des catholiques, a lieu au son des cloches, à telle heure de la journée que les amis du défunt le désirent, et en présence des trois prêtres de l'église de Carlsbad. Il est permis à chacun de poser une pierre sépulcrale, ou tel autre monument, contre le mur d'enceinte du cimetière, et l'on en voit en effet plusieurs érigés à des prussiens, des saxons, des suédois et des danois. Quiconque, dans ses dernières volontés, exprime le désir d'une autre sépulture, peut être transporté partout ailleurs; et ceux déjà enterrés ici, que leurs amis veulent faire exhumer, l'obtiennent sans difficulté, en s'adressant au gouvernement royal de Prague.

Deux décrets impériaux, l'un du 23 mai 1784, l'autre du 10 mars 1797, règlent tout ce qui concerne les enterremens.

La nomination des magistrats formant le conseil de la ville, occasionna jadis de violentes contestations entre les bourgeois de Carlsbad et les comtes de Schlick, seigneurs hypothécaires (*Pfandherren*) de cette ville, surtout en 1499 et en 1502. Ce conseil, jadis composé d'un beaucoup plus grand nombre de magistrats, d'anciens, d'un juge et autres personnes, fut réduit, en 1788, par Joseph II, à un bourguemaitre et à quatre conseillers. La commune a de plus un procureur (*Anwald*), trois représentans et un bailli (*Amtmann*), chargé de la perception des revenus et de la direction des bâtimens, avec quelques subordonnés.

Les mendiants ne sont pas tolérés à Carlsbad, et il est rare d'en rencontrer, surtout parmi les gens du pays. On assiste les pauvres de la ville avec le produit d'une collecte, qui se fait tous les vendredis, de maison en maison, chez les bourgeois, et qu'on distribue tous les samedis.

On fait aussi toutes les semaines parmi les étrangers, une collecte destinée aux pauvres

de la ville et aux malades de l'hôpital Saint-Bernard. En général l'esprit de bienfaisance regne à Carlsbad, où l'on saisit diverses occasions de rassemblement et d'amusement, pour des contributions gratuites, destinées au soulagement des indigens de toute nation et de toute religion. Tous les étés il y arrive dans le même but un Frère de la miséricorde (*Barmherziger Bruder*), envoyé par l'hôpital de Prague, où l'on donne asile annuellement à plus de deux mille malades, auxquels est destiné l'argent qu'il reçoit des bourgeois de Carlsbad et des étrangers. Ce prêtre est toujours muni d'un certificat, pour pouvoir, au besoin, justifier sa mission, et d'un tableau imprimé des diverses maladies traitées l'année précédente dans le susdit hôpital, ainsi que le nombre des individus qui y ont été soignés.

XXVII.

*Distances entre Carlsbad et les principales villes
de l'Allemagne, (par ordre alphabétique).*

	Milles d'Allemagne.
Aix-la-Chapelle, par Cologne,	
Francfort, Wurzburg, Bamberg,	
Egra	76
Amberg, par Egra	18
Augsbourg, par Geissenfeld, Ratis-	
bonne, Schwarzenfeld, Tirschen-	
rent, Egra	42
Augsbourg, par Eichstadt, Neumarkt,	
Amberg	40
Bamberg, par Bayreuth, Egra . . .	21
Bayreuth, par Berneck, Egra . . .	14
Berlin, par Potsdam, Wittenberg,	
Leipzig	37
Berlin, par Bayreuth, Luckau, Dresde	37
Brunswic, par Halberstadt, Halle,	
Leipzig	38
Breslau, par Schweidnitz, Landshut,	
Trautenau, Jungbunzlau, Prague	45
Brünn, par Iglau, Czaslau, Prague	45
Bruxelles, par Liège, Aix-la-Cha-	
pelle, Cologne, Francfort . . .	89 $\frac{1}{2}$
Bruxelles, par Maastricht, Aix-la-	
Chapelle &c.	89 $\frac{3}{4}$

Cassel, par Eisenach, Gotha, Erfurt, Neustadt, Hof, Egra	40 $\frac{1}{2}$
Cologne, par Limbourg, Francfort, Würzburg &c.	69
Dresde, par Peterswald, Teplitz, Saaz	20
Dresde, par Freyberg, Chemnitz, Annaberg	17
Egra	6
Francfort, par Hanau, Aschaffen- bourg, Würzburg, Bamberg, Egra	54 $\frac{1}{2}$
Gratz, par Vienne, Znaim, Iglau, Czaslau, Prague	87
Hambourg, par Celle, Brunswic, Halberstadt, Leipsic	56
Hannovre, par Brunswic, Halber- stadt, Leipsic	45
Hannovre, par Einbek, Gottingue, Mühlhausen, Erfurt, Jena, Hof, Egra	50
Inspruck, par Munich, Ratisbonne, Egra	60 $\frac{1}{2}$
Leipsic, par Altenbourg, Zwickau	18 $\frac{1}{2}$
Leipsic, par Chemnitz, Annaberg	21

Milles
d'Allemagne.

Liège, par Aix-la-Chapelle, Cologne Francfort	80
Manheim, par Heidelberg, Mergens- heim, Wurzbourg	50 $\frac{1}{2}$
Mayence, par Francfort, Wurzbourg, Egra	49 $\frac{1}{2}$
Munich, par Pfaffenhoffen, Ratis- bonne, Egra	40 $\frac{1}{2}$
Munich, par Freysing, Landshut, Ratisbonne	41 $\frac{1}{2}$
Nuremberg, par Sulzbach, Amberg, Egra	27 $\frac{1}{2}$
Nuremberg, par Erlangen, Bayreuth.	25
Ollmütz, par Hohenmauth, Czaslau, Prague	47
Prague	15
Pyrmont, par Cassel, Erfurt, Hof, Egra	51 $\frac{1}{2}$
Ratisbonne, par Schwarzenfeld, Tir- schenreut, Egra	25 $\frac{1}{2}$
Ratisbonne, par Amberg, Egra . .	27
Salzbourg, par Burghausen, Lands- hut, Ratisbonne	49 $\frac{1}{2}$
Spaa, par Aix-la-Chapelle, Cologne, Francfort	84

Milles
d'Allemagne.

Stuttgard, par Gmund, Dunkel- spühl, Nuremberg, Bayreuth, Egra	49
Teplitz, par Saatz	13
Ulm, par Aalen, Dunkelspühl, An- spach, Nuremberg, Bayreuth .	50
Ulm, par Gunzbourg, Donauwerth, Neubourg, Ratisbonne	50
Vienne, par Znaim, Iglau, Czaslau, Prague	60
Würzburg, par Bamberg, Bayreuth, Egra	21

CARLSBAD,

ses eaux minérales
et ses nouveaux bains à vapeurs.

SECONDE PARTIE, MÉDICALE.

I.

Description des sources.

Ce n'est pas d'un seul point, ni d'une seule fontaine, que jaillissent les eaux de Carlsbad. Chacune a son nom, son local, sa température.

Le nombre en a varié depuis qu'elles sont connues, parce qu'on en a vu paroître, disparoître et reparoître. On en compte huit maintenant : le *Sprudel*, la source d'*Hygiène*, le *Mühlbrunn*, le *Neubrunn*, le *Bernardsbrunn*, le *Theresienbrunn*, le *Spitalbrunn*, et le *Schlossbrunn*.

Le *Sprudel*, ce Palladium de Carlsbad, auquel semblent s'attacher toutes les idées d'antiquité, de célébrité, d'énergie, d'efficacité,

à la haute température, cette source bouillonnante, *furieuse*, comme la nommoit Frédéric Hoffmann, est au milieu de la ville, sur la rive droite de la Teple, au pied des marches de l'église. Ne doit-on pas croire en effet que les pieux fondateurs de cette Maison de Dieu, dont la terrasse paroît aussi avoir été formée par la main des hommes, la placèrent à côté de la source, pour faciliter aux malades l'invocation de son secours, en commençant la cure, et leurs actions de grâces en l'achevant. Des raisons péremptoires indiquent qu'à l'époque de la fondation de Carlsbad, le *Sprudel* se trouvoit sur le terrain qu'occupe maintenant le jardin de l'hôtel de l'*Ecu d'or*. (V. p. 37.)

Cette source et celle d'Hygiée, sa proche voisine, souvent comparées à deux soeurs, malgré la différence apparente de leur caractère, et la différence réelle de leur âge, la plus vieille, toujours bouillonnante, sautante, bondissante; la plus jeune, calme, posée, fuyant par un jet égal et régulier, ces deux sources, dis-je, ne jaillissent pas d'un commun rocher, mais d'une enveloppe, ou bassin de pierre calcaire, qu'elles se sont formé elles-mêmes, de temps immémorial, en laissant partout où elles coulent, à mesure que le gaz acide carbonique s'en dégage, un sédiment de texture solide et

crystalline. Pour ajouter à la solidité naturelle de cette croûte, et pour la garantir, dans les endroits les plus prominens, en cas de débacle, contre le choc des glaçons, on l'a, pour ainsi dire, revêtue d'une cuirasse de larges pierres et de planches, dont les dernières, au premier coup d'oeil, ressemblent à un bateau renversé.

L'eau s'écoule de ce bassin par sept ouvertures. Quatre d'entr'elles, munies de tuyaux de bois carrés, de cinq pouces de côté, ne se voient que lorsqu'on enlève les planches qui recouvrent la surface du bassin; la cinquième, au-dessous du pont, qui mène droit à la Place du marché, est bouchée avec un tampon de fer, muni d'un anneau. On n'ôte ce tampon que lorsqu'on fore le Sprudel, opération qui se répète tous les trois mois, et qui consiste à enlever, au moyen d'une grande tarière, de cinq pouces de diamètre, le sédiment qui en obstrue les embouchures. Le but de cette précaution est d'entretenir la libre sortie de l'eau par ses divers orifices, et de prévenir les ruptures de l'enveloppe du Sprudel, qu'une trop forte pression peut occasionner.

Les deux autres orifices, ceux dont on boit, sont le Sprudel et la source d'Hygiène. L'eau sort de la croûte calcaire au travers de conduits en bois de tilleul, dans l'ouverture

desquels, poussée par la masse de celle qui suit, elle s'engouffre pour s'échapper d'une manière commode aux buveurs.

En 1713 et 1727, cette croûte se fendit par la pression de l'eau, qui se fit jour et coula droit dans la Teple. Voulant rechercher la cause de cette éruption (*Ausbruch*), afin d'obvier à de pareils accidens, on perça cette croûte calcaire, pour rechercher d'où et dans quelle direction venoit l'eau. A peine eut-on traversé la croûte extérieure de ce bassin, que l'eau chaude en sortit avec impétuosité, et qu'on découvrit plusieurs cavités plus ou moins profondes, qui étoient pleines et reposoient sur une autre croûte calcaire. On perça cette croûte inférieure, et l'on trouva plus bas de semblables cavités, desquelles l'eau s'échappa avec une force plus considérable encore, et dont le fond étoit une troisième croûte calcaire. Après avoir percé cette troisième croûte, on découvrit un grand réservoir d'eau, auquel on donna le nom de *bassin*, ou *chaudière du Sprudel* (*Sprudel-Kessel*). Le total de ces croûtes avoit environ deux aunes d'épaisseur, et se composoit de diverses couches pierreuses, les unes d'un blanc d'albâtre, d'autres d'un brun plus ou moins foncé, qu'on nomma *Pierres du Sprudel*. Les trois conches de cette masse ne

reposent pas concentriquement l'une sur l'autre, mais elles sont irrégulièrement séparées par leur point de contact, à peu près comme des tasses de différentes largeurs, qu'on placeroit les unes sur les autres, ou comme un rayon de miel, dont on supposeroit les alvéoles moins réguliers et moins uniformes. Dans la chaudière l'eau bouilloit, et des vapeurs aqueuses s'en échappoient avec une telle violence et une telle chaleur, qu'il devint impossible de pousser plus loin les recherches sur les dimensions et l'étendue de ce grand bassin. Mesuré de la surface extérieure de la pierre calcaire, et en suivant les diverses inclinaisons et irrégularités du fond, on trouva environ quatre aunes de profondeur. Des branches de fer, de trente toises de long, ne suffirent pas pour atteindre les limites de cette cavité. La direction que prirent ces barres de fer, vers le *Hirschen-sprung*, parut celle dans laquelle l'eau s'échappoit. Mr. K. E. A. de Hoff, dans ses savantes et intéressantes *Observations géognostiques sur Carlsbad* (en allemand), Gotha 1825, a cherché à représenter, Planches III et IV, cette structure intérieure du Sprudel et de ses bouches, qu'il n'offre, au reste, que comme une hypothèse.

Ce qui prouve encore l'étendue de ce bassin naturel, c'est que, dans la plus grande

partie de la ville, chaque fois que l'on creuse à une certaine profondeur, on trouve la croûte du Sprudel, et qu'en allant plus avant, l'eau chaude en sourd avec impétuosité. En plusieurs endroits, à la moindre crevasse, le gaz acide carbonique s'échappe en si grande quantité, que les caves des maisons s'en remplissent; et l'on voit continuellement dans la Teple, qui coule sur une partie considérable de la croûte du Sprudel, particulièrement dans le voisinage de cette source, des bulles de ce gaz monter au-dessus de l'eau.

Ces expériences achevées, on maçonna les ouvertures qu'elles avoient rendu nécessaires, les fentes furent bientôt oblitérées par le sédiment, et ce ciment très-solide, retenant l'eau dans la chaudière, la force à s'échapper par les canaux qui lui sont assignés, et dans lesquels elle monte à l'usage des buveurs.

Ce que l'on appelle le *Sprudel* n'est proprement qu'une certaine ouverture du bassin naturel dont nous venons de parler, et duquel l'eau est lancée au-dehors par des sauts continuels et variés à l'infini, parce que l'air et l'eau s'en échappent à la fois. Cette source (de 59 — 60 ° Reaumur), quoique au-dessous du degré d'ébullition, cuit durs les oeufs qu'on y plonge, sert, de temps immémorial, à plu-

mer la volail, à épiler les cochons, les pieds de boeuf, et à diverses opérations pareilles, plus économiques qu'agréables à la vue.

On cherche à expliquer ces phénomènes souterrains de la manière suivante :

Les parties supérieures du bassin se remplissent de gaz acide carbonique, qui se détache d'autant plus librement de la masse d'eau chaude, que la pression sous laquelle il se trouve, diminue en proportion de ce que le gaz s'approche de la surface du terrain. Le gaz, ainsi détaché, se rassemble dans la partie supérieure de la cavité, et, à mesure que la quantité en augmente, il comprime de nouveau et si profondément la surface de l'eau, qu'il s'échappe par le même canal qu'elle, et ces deux élémens, réunis en vapeurs, sont poussés au-dehors, en faisant dix-huit ou dix-neuf sauts par minute.

L'eau du Sprudel, qu'on voit sauter d'un vase de bois, de trois pieds de diamètre, sans aucune interruption, ni changement de température, hiver et été, lancée à six ou sept pieds de haut, par secousses irrégulières et vives, forme une gerbe liquide aussi élégante que variée; un bruit sourd et inégal accompagne ces jets. Divisée en myriades de globules, l'eau retombe dans le même vase d'où elle jail-

lit, et s'échappe, par deux ouvertures latérales, dans le bassin destiné à la fabrication du *Set de Carlsbad* et dans la Teple, que cette eau empêche de geler en hiver, depuis le Sprudel jusqu'à son embouchure dans l'Egra, c'est-à-dire; à un quart de lieue de distance. Cette agitation, cette ébullition, ces sauts, ce bruit souterrain, ces vapeurs, le désir d'expliquer ce mouvement perpétuel, l'étonnement qu'il cause au savant comme à l'ignorant, au médecin comme au malade; tel est le grand et imposant phénomène, qui frappe à Carlsbad tout admirateur des beautés et des mystères de la nature.

Depuis que l'on connoît le Sprudel, que d'anciens auteurs nomment *Brudel* ou *Prudel*, dont les sauts lui firent aussi donner le nom de *Springer*, (sauteur), qui est moins en usage, le mouvement que je viens de décrire a été continu. Le 2 septembre 1809, une nouvelle source parut dans son voisinage. à laquelle il céda, pendant plusieurs années, son ancienne prérogative de lancer son eau en sautant; mais, comme si le *Vieux de la vallée* se fût repenti de cette abdication, il recommença, en 1819, à sauter, et il saute et boudit encore, avec sa vigueur et son élégance primitive, tandis que sa jeune voisine s'échappe par un

jet régulier, mais abondant. Elle fut baptisée *source de la santé* (Hygieas-Quelle), non qu'elle la rende plus efficacement à ceux qui l'ont perdue, que nos autres sources, qui mériteroient toutes ce nom, mais parce qu'on fit faire, à cette occasion, une statue de la déesse de la santé (Hygiée), qu'on ne plaça pas de suite près de la source jumelle, de peur que les vapeurs ne l'endommageassent. On vient d'en décorer le péristile du nouveau bâtiment des Bains à vapeurs, que cette même source d'Hygiée, alimente, établissement dont nous parlerons amplement plus tard.

Les buveurs d'eau ont au Sprudel, outre le péristile susmentionné de la source d'Hygiée, une promenade, qu'on vient d'embellir et de couvrir, représentée par la Planche II de cet ouvrage. Les autres sources, c'est-à-dire, le Mühlbrunn, le Neubrunn, le Bernardsbrunn et le Theresienbrunn, sont toutes voisines les unes des autres, et à trois cents pas du Sprudel, mais sur la rive gauche de la Teple.

Le Mühlbrunn se trouvoit jusqu'à ce moment dans le bâtiment même des bains (*Mühlbadhaus*); mais, depuis plusieurs années, étant tellement fréquenté, vu la vogue qu'ont acquise les sources moins chaudes, aux dépens du Sprudel et d'Hygiée, son local devint si in-

commode à la foule des buveurs, qu'on y travaille actuellement à de grands et importants changemens.

Cette source, déjà connue de Fabian Summer, en 1571, ainsi nommée à cause du voisinage d'un moulin, fut particulièrement recommandée par Frédéric Hoffmann, en 1705. Ce savant, l'un des plus illustres dont s'honore l'art de guérir, fut un zélé partisan de nos eaux, sur lesquelles il publia diverses dissertations latines. Malgré le malheur qu'il éprouva de perdre, à Carlsbad même, un fils chéri et digne de lui, il n'en continua pas moins à les recommander comme l'un des plus admirables remèdes que la nature eût jamais mis entre les mains des médecins. En 1762 la maison des bains fut bâtie. La température de cette source est de 45 à 47° R.

Le Neubrunn, ou *source nouvelle*, quoique connue depuis près d'un siècle, est voisine du Mühlbrunn, et au-bas de la galerie à colonnes, qui sert de promenade aux buveurs de cet archipel de fontaines. Elle sourd d'une masse de pierre de corne (*Hornstein*, *quarz agathe grossier*, suivant Haüy), parsemée de cailloux blancs, d'après le rapport du docteur Tilling, qui en fut témoin oculaire en 1751. C'est une des sources les plus fréquentées, et à juste titre,

sa température de 50° R. étant à peu près moyenne entre toutes les autres. Le docteur Springsfeld, de Weissenfels en Saxe, qui lui donna, en 1748, son nom actuel, en vanta les qualités, la mit en vogue, et prédit qu'elle deviendrait un jour la fontaine favorite de Carlsbad. Elle avoit jadis un goût sulfureux, qu'on attribua au bois de son encaissement, dont on ne s'apperçoit absolument plus maintenant.

Le Bernardsbrunn, ainsi nommé à cause de son voisinage du rocher Saint-Bernard, est à quelques pas du Neubrunn, mais dans un local, qui rend l'accès de cette source si chaude (59° R.) tellement difficile, que peu de gens en font usage. On la connoît dès 1784. Il est remarquable que l'apparition de cette source, la plus abondante après le Sprudel, n'influa à aucun égard sur les autres.

Le Theresienbrunn, source très-ancienne (45° R.), déjà décrite par Fabian Summer, en 1571, et communiquant avec le Neubrunn par un large escalier, se trouve sur la première des trois terrasses en échelons, plantées de marronniers et de tilleuls, au-dessus de la promenade à colonnes. On la nommoit jadis *source du jardin* (Gartenbrunn), parce qu'elle étoit en effet dans le jardin d'un bourgeois, nommé Gottfried. Son nom actuel lui fut donné, l'an

1798, en l'honneur de l'impératrice Marie-Thérèse, princesse de Naples, seconde femme de notre auguste souverain. C'est au baron de Carlowitz, saxon, qu'on doit le pavillon bâti au-dessus de cette source, et divers autres embellissemens de cette promenade, pour lesquels il dépensa des sommes considérables, et que la mort l'empêcha d'achever. On lit sur ce pavillon la devise latine que choisit, à son couronnement, la princesse qui permit que cette fontaine portât son nom : *Imitari matrem quam vocari*, dont on a cru pouvoir expliquer le sens par : „J'aimerois mieux imiter la grande „Marie-Thérèse, que simplement me nommer „comme elle.“

Le Spitalbrunn se trouve en effet à l'Hôpital Saint-Bernard, à l'usage des indigens, qui viennent y chercher secours et asile. (V. p. 77) Sa température varie de 45 à 46° R. Il est encore dans son bassin naturel, élargi en 1823.

Le Schlossbrunn, ou source du château, quoique isolé en apparence, et, pour ainsi dire, perché sur la hauteur du Schlossberg, communique avec les autres fontaines par un escalier et par un sentier non-couvert. C'est la moins chaude de toutes (40° R.), la plus imprégnée de gaz acide carbonique et la plus agréable au goût. Elle n'est pas aussi fré-

quentée que celles que nous avons décrites, mais ces qualités la rendent précieuse dans certains cas, dont nous parlerons. Elle a trouvé dans M. le docteur Jean Pöschmann, médecin à Carlsbad, un historien exact. (*Der Schloßbrunnen zu Carlsbad, 1. Theil, Prag 1826.*) Des observations techniques, thermométriques et barométriques, de laborieuses tables, indiquant les variations que ces influences de l'atmosphère opèrent sur la quantité d'eau que fournit cette source, ses rapports souterrains avec les autres, offrent un ensemble précieux aux savans qu'intéressent les phénomènes naturels de Carlsbad. Cette source, quoique connue depuis long-temps, ne fut encaissée et disposée à l'usage des buveurs, qu'en 1797. En 1809, lors de l'éruption du Sprudel, mentionnée ci-dessus, elle tarit subitement, et ne reparut que le 15 octobre 1823.

Ces éruptions, dont les annales de Carlsbad comptent un assez grand nombre, et dont Fabian Summer faisoit déjà mention en 1589, ces éruptions, dis-je, sont toujours un malheur pour la ville, non-seulement par les dépenses qu'elles occasionnent pour y remédier, mais par la fausse alarme qu'elles donnent l'occasion de répandre dans l'étranger, comme si la cessation d'une de nos sources devoit

mettre fin à leur renommée, et comme si les autres n'étoient pas plus que suffisantes pour en fournir à autant de malades qu'il en pourra jamais arriver dans notre vallée. Qu'on jette seulement un coup d'œil sur l'abondant Saint-Bernard, dont presque personne ne fait usage, et qu'on se tranquillise ! Qu'on se rappelle de plus qu'il n'y a, pour ainsi dire, qu'à gratter le sol de Carlsbad, pour en faire sourdre de nouvelles eaux ! On se figure à peine, quand on est sur les lieux, quel bouleversement il faudroit pour les faire toutes tarir. Croyons, au contraire, pleins de cette confiance qu'inspire l'expérience d'un bienfait prodigué depuis des siècles, dans lequel la bonté de Dieu rivalise avec sa puissance, croyons, dis-je, que Carlsbad subsistera aussi long-temps que l'homme souffrant en aura besoin, et que, comme l'exprime le chantre immortel des *Géorgiques*, dans l'épigraphe que j'ai choisie pour cet ouvrage : „Il est des pactes éternels (*act. in aet. foedera*) que la nature a contractés avec certains lieux, et d'après certaines lois.“

II.

Promenade aux eaux.

Le Sprudel et l'Hygiée sont, comme je l'ai dit, au milieu de la ville, et une promenade, embellie pendant l'hiver dernier, c'est-à-dire, au moment où j'écris, fait partie du local. Les malades, qui veulent l'alonger, se promènent sur la Place du marché et dans les rues adjacentes.

Les autres sources, c'est-à-dire, le Mühlbrunn, le Neubrunn, le Bernardsbrunn, le Theresienbrunn, voisines les unes des autres, ont en commun d'agréables promenades en échelons, sur le penchant de la colline, et assez longues pour y prendre l'exercice nécessaire. Elles communiquent toutes avec le Schlossbrunn.

C'est en général de six à huit heures et demi du matin, qu'on boit les eaux, et souvent on en prend encore quelques gobelets le soir. L'usage étant de mettre un quart d'heure d'intervalle entre un gobelet et l'autre, chacun règle son arrivée à la fontaine, d'après le nombre de ceux qu'il doit boire. Quelques personnes commencent à cinq heures, la plupart n'y arrivent qu'à six, même plus tard, et y restent jusqu'à huit.

Chacun paroît aux eaux dans le négligé qui lui est le plus commode, surtout au commencement et vers la fin de la saison, où la foule est moins grande ; mais, pendant les mois de juillet et d'août, dont la chaleur prête plus à l'élégance des vêtemens, que ceux où l'on doit se prémunir contre le froid par des manteaux et des bonnets fourrés, on y remarque un peu plus de parure. Cette affluence de nationaux et d'étrangers de tous pays, cette variété infinie de langues, de costumes, ce mélange de tous les rangs, de tous les états, de toutes les religions, réunis dans le même but, le gobelet à la main, buvant la même eau ; cet étonnant rassemblement, que chaque printemps ramène avec autant de certitude que la verdure de notre vallée, et dont les siècles ont sanctionné l'importance, proclame assez hautement l'invariable renommée de nos thermes.

Les maux du bas-ventre, et notamment ceux du foie et de la rate, formant ici la grande majorité, la jaunisse, dans toutes ses nuances, y frappe les regards de l'observateur le plus superficiel ; mais ce que l'homme attentif ne tarde pas à découvrir, c'est ce changement graduel qui s'opère dans le teint d'un grand nombre de malades, au regard morne et mélancolique, auxquels on voit bientôt re-

prendre des couleurs plus animées et un oeil plus serein, avant-coureurs des plus heureux changemens. Telle est l'observation qu'un médecin peut faire tous les jours à Carlsbad, non-seulement sur ses propres malades, mais sur ceux que dirigent ses confrères.

Pour égayer la société lorsqu'elle devient nombreuse, un excellent orchestre exécute dans la dernière perfection, aux deux promenades, les plus beaux morceaux de musique instrumentale. Que de fois Mozart et Rossini ne font-ils pas oublier à leurs admirateurs le moment du gobelet!

III.

Analyse des eaux de Carlsbad.

C'est encore à Becher que nous devons la première bonne analyse de nos eaux, et M. Jacob Berzelius, de Stockholm, l'un des coryphées de la chimie moderne, pendant le séjour qu'il fit à Carlsbad, en 1822, pour sa santé, admira l'habileté et les connoissances que ce respectable médecin déploya, en 1770, époque à laquelle la chimie et les moyens d'ana-

lyse étoient si loin de ce qu'ils sont maintenant. Becher examina cinq de nos sources, le Sprudel, le Neubrunn, le Mühlbrunn, le Gartenbrunn (maintenant Theresienbrunn), et le Schlossbrunn. Le résultat général de cette analyse fut que toutes les sources ont les mêmes parties constituantes, en quantité presque égale; qu'elles ont toutes la même origine; qu'elles varient dans leur température, suivant l'éloignement entre le foyer et la sortie, et la manière dont elles sont respectivement refroidies par les diverses couches de pierres et de terre de nos collines. Il obtint

sulfate de soude . . .	2,52 parties
carbonate de soude . . .	1,54
muriate de soude . . .	0,87
carbonate de chaux . . .	0,56
oxide de fer	0,06
	<hr/>
	5,55

Environ vingt ans plus tard, le célèbre chimiste prussien, Klaproth, examina l'eau de Carlsbad, pendant le séjour qu'il y fit au mois de juillet 1789. Ses résultats furent à peu près les mêmes que ceux de Becher, c'est-à-dire, que mille parties pesantes d'eau donnèrent 5,478 de parties constituantes, savoir :

sulfate de soude	2,431 parties
carbonate de soude . . .	1,345
muriate de soude	1,198
carbonate de chaux . . .	0,414
silice	0,086
oxide de fer	0,004
	<hr/>
	5,478

Tel fut le résultat de son analyse du Sprudel. Celles du Schlossbrunn et du Neubrunn n'offrirent aucune différence essentielle.

Le troisième chimiste, qui ait examiné nos eaux, est M. le docteur Reuss, de Bilin. Il analysa, en 1809, le Sprudel, le Neubrunn, le Mühlbrunn, le Bernardsbrunn et le Theresienbrunn. Les résultats qu'il en obtint offrent d'assez grandes différences dans la quantité proportionnelle des parties constituantes cent ponces cubiques d'eau, par exemple, du Theresienbrunn, lui donnèrent 59 grains de sulfate de soude, le Neubrunn 68, et le Sprudel 69, ce qui ne coïncide ni avec les essais de Becher, ni avec ceux de Berzelius, que voici :

„L'eau de Carlsbad, dit ce chimiste, est
 „claire et sans couleur. Bue à la fontaine,
 „elle a le goût d'un foible bouillon de poulet ;
 „mais, au bout de quelque temps, elle prend
 „un goût alcalin très-désagréable. Elle n'a

„pas d'odeur, et l'on ne peut y découvrir, par
 „aucun réactif, la moindre particule de gaz
 „hydrogène sulfureux. Rechauffée dans des
 „vases clos, elle y dépose une très-petite quan-
 „tité de sé diment, d'un jaune clair, dont la
 „couleur fait reconnoître à l'instant un oxide
 „de fer. Le poids spécifique de cette eau est
 „à 18° C 1004,975. J'ai pesé l'eau du Spru-
 „del, d'Hygiée, du Mühlbrunn, du Neubrunn
 „et du Spitalbrunn; toutes ont précisément
 „le même poids spécifique.”

La grandeur du nom de Berzelius, l'époque récente de son travail, sont si imposantes, et d'une utilité si majeure dans l'emploi de ces eaux, pour calmer certaines inquiétudes des malades, et pour rectifier diverses fausses opinions, qu'ils se sont formées, ou plutôt, qu'on leur a très-mal à propos suggérées, sur la grande différence entre une source et l'autre, que je crois devoir entrer dans quelques détails sur cette analyse.

625,4 grammes d'eau du Sprudel furent soumis à l'évaporation, dans une tasse de platine, jusqu'au moment où le sel commença à former des cristaux. Le liquide fut filtré, et les substances terreuses, restées au fond, furent soigneusement séchées et pesées. Leur poids étoit 0,324 grammes. Le liquide, séché lente-

ment, et échauffé jusqu'à la fusion commençante, donna

parties salines . 3,058 grammes.

Donc l'eau du Sprudel contient dans 1000 gr.

sels solubles 4,890

parties terreuses 0,518

5,408

I. Après s'être convaincu que ces sels n'avoient d'autre base que la soude, ni d'autres acides que le sulfurique, le muriatique et le carbonique, Berzelius analysa la masse saline, fondue de la manière suivante: Il la fit dissoudre dans l'eau et filtra cette solution, qui étoit trouble. Elle laissa sur le filtre de la magnésie, qui, après avoir été portée à l'incandescence, pesa 0,006 gr.

Le liquide filtré fut saturé avec de l'acide acétique, évaporé jusqu'à siccité, et de nouveau dissous dans l'eau.

La solution, devenue claire, mêlée avec du nitrate de baryte, donna du sulfate de baryte, qui, desséché,

pesa 2,646 grammes

qui correspondent à . 1,618 grammes

de sulfate de soude.

Le liquide filtré, fortement acidifié par l'acide nitrique, fut précipité par le nitrate d'argent, au moyen de quoi il obtint 1,58 gr. de muriate d'argent, correspondant à 0,6495 gr. de muriate de soude.

Le reste du poids de la masse saline fondue étoit du carbonate de soude, pesant 0,7845 grammes.

II. Les parties terreuses indissolubles dans l'eau, traitées par l'acide nitrique, dans une tasse de platine, furent dissoutes dans l'acide avec effervescence. Le verre de montre, placé sur la tasse, pendant l'évaporation et le desséchement de la masse, se trouva en quelques endroits attaqué, ce qui ne put être opéré que par l'acide fluorique, qui s'en étoit échappé.

1) La masse sèche, humectée d'acide nitrique et de nouveau dissoute dans l'eau, donna de la terre siliceuse, qui devint blanche au feu, et pesa 0,044 grammes.

2) Le liquide filtré, mêlé avec l'ammoniaque caustique, donna un précipité jaunâtre, qui, après avoir été échauffé, pesa 0,004 gram., et parut semblable à un oxide de fer, qui, éprouvé au chalumeau, donna un régule de

phosphate de fer. Des expériences ultérieures prouvèrent que cet oxide de fer contenoit encore de la silice, de l'argile et de l'oxide de manganèse.

3) Le liquide lui-même, résidu de la dernière expérience, mêlé avec de l'oxalate d'ammoniaque précipita del'oxalate de chaux, qui, rougi au feu, donna 0,195 de carbonate de chaux.

4) Dissoute dans l'acide nitrique, évaporée à siccité, et traitée par l'alcool, elle laissa une substance brun-foncé, qui fut dissoute dans l'eau.

5) La solution, éprouvée avec l'oxalate d'ammoniaque, produisit un précipité, qui, après avoir été rougi au feu, fut reconnu pour du carbonate de strontiane, mais en si petite quantité qu'on ne put le peser.

Ce qui resta insoluble dans l'eau étoit de l'oxide de manganèse, également en très-petite quantité.

6) Le liquide précipité par l'oxalate d'ammoniaque N° 3, évaporé jusqu'à siccité et rougi au feu, donna une terre blanche, qui pesa 0,54 grammes.

7) L'eau en fit dissoudre 0,005 grammes de carbonate de soude, et le résidu en fut de la magnésie.

8) Dissoute dans l'acide nitrique et évaporée à siccité, il s'en sépara 0,002 de silice.

Il ne resta donc pour la magnésie que 0,0048 grammes.

III. Afin de pouvoir évaluer plus exactement la quantité des parties constituantes, nouvellement découvertes dans l'eau du Sprudel, Berzelius se servit de la pierre du Sprudel, formée par les diverses substances que l'acide carbonique de cette eau tenoit en dissolution et qui, se cristallisant après qu'il s'en est échappé, contiennent ces parties constituantes dans la même quantité relative que l'eau elle-même. Le résultat de cette analyse fut que la quantité d'eau du Sprudel analysée, produisit

fluat de chaux . . . 0,00200 grammes

phosphate de chaux . . 0,00014 —

phosphate d'argile . . 0,00020 —

carbonate de strontiane 0,00060 —

oxide de manganèse . . 0,00035 —

Le résultat de toutes les expériences analytiques de Mr. Berzelius est, qu'il a trouvé dans 1000 parties du poids de l'eau du Sprudel,

sulfate de soude . . .	2,58713
carbonate de soude . .	1,26237
muriate de soude . . .	1,03852
carbonate de chaux . .	0,30860
fluat de chaux	0,00320
phosphate de chaux . .	0,00022
carbonate de strontiane	0,00096
carbonate de magnésie	0,17834
sous-phosphate d'alumine	0,00032
carbonate de fer	0,00362
carbonate de manganèse	0,00084
silice	0,07515
	<hr/> 5,45927

Berzelius reconnut dans l'eau du Mühlbrunn, du Neubrunn et du Theresienbrunn, non-seulement les mêmes parties constituantes, mais il les trouva toutes précisément dans la même proportion, que dans celle du Sprudel.

Quant à la quantité de gaz acide carbonique qu'elles contiennent, Becher en trouva autant dans l'eau de Carlsbad qu'en contiendroient ses bicarbonates; Klaproth en trouva moins; Reuss, au contraire, en trouva un peu plus.

Il paroît donc qu'au moins l'eau du Sprudel, à sa sortie du bassin, contient un peu plus d'acide carbonique que la quantité des bicarbonates.

Le gaz du Theresienbrunn contient, de plus, un pour cent d'azote.

Il n'est pas rare à Carlsbad d'entendre des malades demander à leur médecin, si la quantité d'eau minérale qu'ils boivent, ne peut pas former à la longue, dans leurs intestins, des incrustations semblables aux *pierres du Sprudel*. Il est facile de les tranquilliser, en leur faisant observer que le corps humain ne sauroit être assimilé à un vase de terre ou de verre; qu'en prenant dans une matinée douze gobelets, ou cinq livres d'eau, quantité plutôt au-dessus qu'au-dessous de la moyenne, on avale à peine dix-huit grains de cette terre calcaire; et que toutes les substances animales, qu'on met à dessein dans l'eau du Sprudel, même les poissons à écailles, ne s'y couvrent jamais de sédiment. C'est pourquoi, parmi toutes ces incrustations, dont j'ai parlé, page 25, on ne trouve d'autres substances animales, que celles qui sont naturellement revêtues d'une enveloppe calcaire, telles que les oeufs et les écrevisses. Les poissons incrustés, qu'on vend à Carlsbad, sont d'argile, quoique plusieurs personnes les croient naturels. De plus, quelques habitans de cette ville sont dans l'usage de prendre tous les jours, pendant toute l'année, quelques gobelets de nos eaux, et très-impunément.

V.

Observations sur les eaux artificielles

La plupart des médecins, qui ont écrit sur les eaux minérales, pensent que le produit de l'analyse est insuffisant, pour se former une juste idée de leurs vertus médicinales, et que, bues à la source, elles ont un principe de vie, actif, pénétrant, fugace, éthéré, impondérable, immatériel, ou du moins, qui échappe à nos sens et au creuset. C'est cet *esprit*, aussi difficile à prouver qu'à nier, quelque nom qu'on lui donne, dont on ne parviendra jamais à impregner les eaux artificielles, et que celles que la nature prépare elle-même, perdent plus ou moins, lorsqu'on les boit loin de la source. Celles de Carlsbad sont, plus que toute autre, de ce nombre, puisqu'il est impossible d'en conserver la chaleur, et qu'en la leur rendant artificiellement, les matières qu'elles ont déposées, ne s'y retrouvent plus aussi imperceptiblement suspendues, ni aussi également incorporées; et parce que cette chaleur factice ne dissipe pas plus la pellicule dont elles sont couvertes, que le mauvais goût et la mauvaise odeur, qu'elles ont contractés.

Les voyages et les déplacements étant souvent impossibles, il seroit injuste de méconnoître

les louables efforts de ceux qui, dans divers pays, ont essayé d'imiter les principales eaux de l'Europe; mais il y auroit une excessive présomption, à mettre en cette occasion la nature et l'art de niveau, sans parler des avantages, si universellement reconnus, de la distraction, du changement d'air, de l'exercice, qui accompagnent un voyage et un séjour aux eaux. Si ces imitations ont été de tout temps difficiles, elles le deviennent bien davantage encore, depuis qu'une chimie plus subtile a fait découvrir dans les eaux minérales, des ingrédients qu'on n'y soupçonnoit pas même, et dont quelques-uns ne sont que très-nouvellement connus; du moins est-il positif qu'on n'a pas pu les faire entrer dans aucune des eaux artificielles, expédiées et bues avant l'époque de ces découvertes. Parviendra-t-on jamais à tenir le silice suspendu dans une eau artificielle? Imitera-t-on mieux cette substance animale, qui donne à certaines sources cette onctuosité qu'on ne peut expliquer? Y suppléera-t-on peut-être, en y faisant dissoudre un peu de gélatine?

Nous avons vu sortir du petit creuset de platine de Berzelius, des substances que Becher et Klaproth ne connoissoient pas seulement de nom. Quoiqu'en très-petite quantité dans nos sources, on ne sauroit croire que le Créateur

les y ait fait entrer sans raison. La chimie se frayant continuellement de nouvelles routes, nous pouvons aisément prévoir la venue de quelque autre grand génie, qui laissera ses prédécesseurs autant en arrière, que Berzelius a dépassé Klaproth et Beecher, dans l'analyse de nos eaux.

„Il n'existe pas deux êtres absolument semblables entr'eux," disoit-on jadis dans les écoles, et l'on avoit raison. Plus la chimie découvrira de nouvelles parties constituantes, et de nouvelles combinaisons de ces mêmes ingrédiens, dans les eaux minérales, plus les imitations deviendront difficiles. Jusqu'ici les divers matériaux proposés, en remplacement de plusieurs alimens, assaisonnemens, boissons, médicamens, n'ont eu que d'insignifiants résultats. Les *fabriques* de vins ne manquent nulle part; mais jamais l'analyse ni la synthèse ne sont parvenues, ni ne parviendront, probablement, à décomposer et à recomposer du Tokay ou du Bordeaux, qui puisse induire en erreur les organes dégustateurs d'un gourmet, ni produire l'effet restaurant et cordial de ces vins généreux. Saura-t-on jamais mieux pourquoi de deux clos voisins l'un donne du nectar, l'autre de la piquette? Ne voyons-nous pas journellement, les mêmes comestibles, les mêmes boissons varier à l'infini, suivant la manière de les pré-

parer? La soupe, le café, le thé, ne diffèrent-ils pas essentiellement d'un jour à l'autre, par la plus légère circonstance? Pourquoi l'oiseau du Phase n'est-il parfait que dans notre Bohême? Pourquoi la Styrie, seule, rivalise-t-elle avec le Mans et la Bresse, dans l'excellence de ses chapons, quoiqu'on ait presque partout les mêmes matériaux pour les élever et les engraisser? Pourquoi tant de villes en Europe se sont-elles acquises, de temps immémorial, pour certaines productions et préparations alimentaires, une renommée que les rivaux les plus jaloux n'ont jamais pu leur dérober? On pourroit multiplier à l'infini de pareils exemples, pour rappeler „qu'il existe „entre la Nature et certains lieux, ainsi que l'ex- „prime l'épigraphie de cet ouvrage, des lois „fixes et des *pactes éternels*,” c'est-à-dire, qu'il est des choses qui tiennent au sol, qu'on ne peut ni déplacer ni imiter parfaitement; ce qui, d'ailleurs, je le répète, n'atténue point le mérite de ceux qui tâchent de suppléer aux eaux naturelles, par des imitations approximatives, à l'usage des malades, qui ne peuvent aller les boire à la source, surtout celles qui se gâtent par le transport, et dont ce transport même est trop coûteux pour des personnes peu aisées. De plus, le degré de température propre à

chaque source minérale, demeurera toujours une grande difficulté pour les imitateurs, en les administrant aux malades. Ce qu'il y a de plus simple à penser et à dire des eaux factices, c'est que, d'après leur composition, elles peuvent être plus ou moins bonnes, et même très-bonnes, ainsi que tant d'autres préparations pharmaceutiques, sans toutefois mériter le nom des eaux naturelles, qu'elles sont censées remplacer. M. le professeur Alibert, qui a traité en maître, et tout récemment, la question qui nous occupe, raconte (p. 610) qu'un candidat en médecine, qui soutenoit une thèse, et à qui l'on demandoit si les eaux artificielles pouvoient ressembler aux eaux minérales naturelles? répondit: „Oui, mais comme le singe à l'homme „(*vix magis quam simia hominem*).”

J'ai dit (p. 4) que jusqu'ici l'on n'avoit rien écrit en français sur nos eaux, qui pût instruire les étrangers, à qui l'allemand n'étoit pas connu. Le *Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques*, par J. L. Alibert, premier médecin ordinaire du roi, professeur à l'Ecole de médecine de Paris, premier médecin à l'Hôpital Saint-Louis &c. Paris 1826, 8°, traite l'article de *Carlsbad* avec beaucoup plus de détails que Bouillon-Lagrange,

ayant eu pour guide les travaux de Berzelius, connus en France par une traduction, insérée dans quelques recueils périodiques. Cependant, ainsi que l'exprime le titre de son ouvrage, ce professeur, en embrassant toutes les sources *les plus usitées* du monde connu, n'a pu donner à chaque article qu'une étendue fort limitée; mais, en transcrivant le Mémoire du célèbre suédois, son *Précis* contribuera à propager la connoissance de nos thermes, quoique deux établissemens voisins, Franzensbrunn et Marienbad, aient à lui reprocher de ne les avoir pas même nommés. Cet ouvrage, d'ailleurs encyclopédique, à quelques omissions près, est d'un intérêt inappréciable pour la médecine des eaux. Déjà illustré par ses travaux sur les maladies cutanées, par sa *Physiologie des passions*, et par divers autres ouvrages, où l'importance du sujet, la manière de le traiter, la beauté du style, sont toujours à l'unisson, M. Alibert se montre d'autant plus versé dans la science thermale, qu'il est lui-même Inspecteur en chef des eaux d'Enghien-les-bains. On l'avoit admiré, à juste titre, sous tous ces rapports, dans sa description des maladies les plus hideuses de la peau; on peut imaginer qu'il n'est pas resté en arrière, en décrivant les eaux minérales et leurs effets, c'est-à-dire, d'innombrables merveilles.

VI.

*Insuffisance des diverses opinions proposées pour
expliquer la chaleur de nos eaux.*

„Aucun étranger, dit l'illustre Berzelius, ne
„contemple le bouillonnant Sprudel, sans de-
„mander d'où lui vient sa haute température.
„La réponse est d'autant plus difficile, que,
„ne pouvant pénétrer jusqu'au foyer qui la lui
„donne, on ne saura jamais précisément le
„procédé qu'emploie la nature pour la pro-
„duire, ni comment elle impregne cette eau de
„substances dont les montagnes de Carlsbad,
„autant qu'on peut en juger par les recherches
„déjà faites, n'en contiennent pas assez pour
„expliquer l'énorme quantité de sulfate et de
„carbonate de soude, qui sortent de nos sources
„dans le courant d'une seule année.“

„Il me paroît très-vraisemblable, ajoute-t-il,
„que la chaleur et la nature des substances qui
„minéralisent cette eau, sont si étroitement li-
„ées entr'elles, que l'explication de la cause
„de cette chaleur ne peut se séparer de la con-
„noissance du lieu d'où elles proviennent.“

Le phénomène de la chaleur animale n'a
pas occupé des hommes plus distingués, que
celui de la haute température de nos eaux, et
tous les savans, qui ont donné aux phénomènes

de Carlsbad l'attention qu'ils méritoient, ont fait de ces intéressantes questions l'objet de leurs recherches et de leurs méditations. Frédéric Hoffmann, Berger, Bruckmann, Tralles, Becher, Klaproth, de Buch, Gilbert, Berzelius, de Hoff, ont offert, faute de preuves, d'ingénieuses hypothèses; chacun a montré en quoi clochoit l'opinion de son devancier; chacun a proposé une autre théorie; mais chacun a reconnu l'impossibilité de prononcer, en dernier ressort, sur les opérations de cette mystérieuse chaudière, probablement antérieure à l'histoire. Masses de pierre de corne, de sulfure de fer, de charbons de pierre, resserrées dans le granit de Carlsbad; volcans, tremblemens de terre, révolutions du globe, comparaisons entre la forme extérieure de notre contrée et celles où se trouvent d'autres eaux thermales, en France (dans l'Auvergne et le Vivarais) et en Islande; action souterraine de l'électricité, du galvanisme; érudition, sagacité, analogie; tout a été mis en oeuvre, pour expliquer ce phénomène de thermalité; mais, dans la ténébreuse ignorance où nous sommes de l'anatomie et de la physiologie des entrailles de la planète que nous habitons, il a été tout aussi impossible de délier ce noeud gordien, que de le trancher. Ces recherches ont enrichi la science, sans pour-

tant nous apprendre où git le laboratoire souterrain, dans lequel l'Auteur de la nature prépare les ingrédiens, qu'il fait entrer dans la salutaire composition de nos eaux; ni de quel magasin il les tire, ni comment il les mêle, ni comment il les échauffe, ni par quelles ramifications de canaux souterrains, il les fait arriver aux divers orifices, où un si grand nombre d'infirmes humains accourent, depuis des siècles, pour jouir de cet inappréciable bienfait. „Ne croiroit-on pas, disoit déjà Galien, „en parlant des eaux thermales, que Vulcain „et tous les cyclopes, qui forment son cortège, „sont sans cesse occupés à attiser le feu de „leurs fourneaux souterrains, pour entretenir „une température si égale et si constante!“ Ce langage étoit celui d'un payen; on s'exprime différemment de nos jours, sans en être beaucoup plus avancé, malgré tous les progrès qu'ont fait depuis lui les sciences naturelles, à tant d'autres égards.

Ceux de mes lecteurs, qui ne peuvent pas lire en allemand les écrits des savans que je viens de nommer, auroient peut-être désiré un compte exact de toutes ces recherches et de ces diverses théories. De simples extraits n'auroient pas suffi, et de longs détails m'auroient entraîné fort au-delà des bornes d'un

opuscule, dans lequel j'ai dû donner une place plus ou moins étendue, mais proportionnée, à chaque objet, médical ou non-médical, relatif à Carlsbad.

VII.

Sel de Carlsbad.

Gottfried Berger, de Merseburg, médecin de Frédéric-Auguste I, roi de Pologne et électeur de Saxe, indiqua le premier, en 1708, qu'on pouvoit retirer de nos eaux, un sel neutre purgatif; et Nicolas Borries, candidat de médecine, puis professeur à Halle, enseigna, en 1732, à Bernard Richter, teinturier, puis bourguemaitre de Carlsbad, la manière de le faire. Ce dernier obtint, de l'empereur Charles VI, le privilège de le préparer et de le vendre; mais les bourgeois, ne prévoyant pas le revenu que la ville en retireroit un jour, et redoutant que cette vente empêchât les étrangers de fréquenter Carlsbad, portèrent plainte contre lui. La question fut soumise à la Faculté de Prague, dont le professeur Jaques Smith prouva, en 1738, que ce sel ne pouvoit pas produire les mêmes effets que les eaux. Son écrit calma, pour le moment, les bourgeois, d'autant que

Richter prêta serment de n'extraire le sel que de l'eau du Sprudel, et de ne le vendre qu'en petites doses.

On lui rendit, avec de certaines restrictions, la permission de faire ce sel, qu'on lui avoit retirée. Il le préparoit par coction, en consommant beaucoup de combustible; et ce fut encore le docteur Becher, qui, en 1769, inventa la méthode économique actuelle d'évaporation, sans bois ni charbon, c'est-à-dire, au bain-marie, en plaçant des chaudrons pleins d'eau du Sprudel, dans cette même eau, dont la chaleur naturelle suffit à évaporer celle dont on veut retirer le sel. Cette opération si simple, qui se fait, pour ainsi dire, d'elle-même, n'est interrompue ni jour ni nuit. Le bassin, dans lequel est conduit l'eau de cette saline (*Salzhaus*), est couvert de planches percées de trous ronds, pour y placer les chaudrons d'étain. Chacun peut voir ce travail à côté du Sprudel.

Les persécutions et les chicanes continuèrent contre Richter, et le respectable Becher lui-même n'en fut pas à l'abri. On pria l'empereur de défendre l'exportation des eaux et la vente du sel.

Pour mettre fin aux inquiétudes des bourgeois de Carlsbad, la ville elle-même, après les décès de Richter, se chargea de cette ex-

exploitation; l'on prépara une plus grande quantité de sel, et les dix chaudrons, par lesquels on avoit commencé, furent portés à cinquante-cinq, leur nombre actuel.

Voyant que la liste des buveurs d'eau, loin de diminuer, augmentoit chaque année, et que cette vente étoit un revenu majeur pour la ville, les bourgeois finirent par reconnoître que, sans ce débit, les innovations les plus utiles et les embellissemens les plus attrayans pour les étrangers, n'auroient pas eu lieu.

Nous avons déjà dit que le Théâtre fut bâti de ce produit; et au moment où j'écris, on est occupé à le rendre plus beau et plus commode. De 1802 à 1806, on tira du Sprudel 9385 livres de sel. Toutes les années le public est averti, par une annonce, du dépôt où se vend le véritable *sel de Carlsbad*, dans des boîtes fermées, et munies du sceau de la ville, par demi-livre ou livre entière; et en détail, pour l'usage médicinal, dans les deux pharmacies, déclarant contrefait tout ce qu'on achèteroit ailleurs. Il coûte trois florins bon argent la livre.

VIII.

Soude des eaux, perdue dans la Teple.

Nous avons vu que la soude, combinée avec divers acides, étoit le principal ingrédient de nos thermes, et qu'une immense quantité de cet alcali se perdoit dans la rivière, celle que boivent les malades, et celle qu'on emploie à l'extraction du *sel de Carlsbad*, n'étant qu'un atome, en comparaison de la masse perdue. Il est difficile sans doute d'en faire le calcul exact, vu que le moindre délai dans l'ouverture et la clôture des tampons, et la plus petite erreur dans l'observation d'une montre à secondes, peuvent en faire varier essentiellement le résultat. De pareilles expériences devroient être répétées souvent, pour en tirer des conclusions plus sûres. Sous le rapport médical, il est peu intéressant de connoître au juste la quantité d'eau que fournissent nos sources; il nous suffit de savoir que Dieu, dans sa munificence, les fait jaillir dans une abondance infiniment supérieure aux besoins des malades, quel qu'en soit le nombre; et que, si même une source tarissoit, les autres y suppléeroient, vu l'identité des matériaux qui les minéralisent, malgré la haute importance d'en

avoir à sa disposition, de température différente.

On a fait plusieurs expériences et calculs, pour évaluer la quantité de sulfate et de carbonate de soude, que donneroit l'eau du Sprudel par ses diverses issues. Klaproth l'estima approximativement à 746,884 livres du premier produit, et à 1,132,923 livres du second, en état de cristallisation, tandis que Gilbert, trouvant fautive la base sur laquelle repose le calcul du chimiste prussien, prétend que la quantité de ces deux sels monteroit au moins à 200,000 quintaux de sulfate de soude (sel de Glauber) et à 300,000 quintaux de carbonate de soude, par année.

Sans chercher à vérifier la justesse ou l'erreur de l'un de ces calculs, ni celle des expériences que firent, en 1811, MM. les docteurs Reuss de Bilin, Fuhrmann d'Ellbogen, Damm et Mitterbacher de Carlsbad, dont le but étoit de constater que nos thermes n'avoient pas perdu de leur efficacité, par l'éruption de 1809, ainsi qu'on le prétendoit dans l'étranger; d'évaluer la quantité d'eau que donne le Sprudel, et non de calculer la quantité respective de l'alcali qu'il contient; sans entrer, dis-je, dans ces calculs, je dirai qu'un seul coup d'oeil sur la masse d'eau que le Sprudel et Saint-

Bernard versent dans la Teple, suffit pour se convaincre de l'immense quantité d'alcali qu'on pourroit en retirer, par des procédés que Berzelius lui-même déclare simples et aisés.

En 1816, S.E. Mr. le baron Joseph de Hakelberg-Landau, propriétaire de grandes verreries, en Autriche, convaincu des avantages que présenteroit cette exploitation, vint à Carlsbad, avec le dessein d'y mettre à profit les deux sources susdites. Déjà en marché pour la maison où il vouloit établir son atelier d'évaporation, les préventions qu'il observa parmi les habitans, fondées sur la crainte que la production de cet alcali ne nuisit à la vente du sel de Carlsbad, lui firent abandonner ce projet. On ne conçoit pas trop les motifs de cette opposition, dont on auroit probablement entrevu bientôt la fausseté, ainsi qu'on se convainquit jadis du tort fait à la ville, en mettant si long-temps obstacle à la vente du sel, dont elle retire maintenant un grand avantage, et qu'elle pourroit considérablement augmenter, si elle vouloit l'extraire plus en grand. Il est d'autant plus singulier que l'exploitation de la soude soit négligée, que la Bohême est, comme on sait, célèbre par ses nombreuses et belles verreries, qui

achètent hors du pays, surtout en Hongrie, l'immense quantité de soude qu'elles consomment.

Je prévient ceux que l'extraction en grand des deux sels susmentionnés pourroit intéresser, que je suis en possession d'une lettre très-récente de M. Berzelius, qui me donne son opinion sur l'avantage considérable que la ville de Carlsbad pourroit retirer de cette exploitation, et m'indique les procédés qu'il croit les meilleurs. Cette opinion étant diamétralement contraire à celles qui ont empêché jusqu'ici toute entreprise pareille, je ne transcrirai point la lettre de cet illustre chimiste, mais je prends l'engagement de la communiquer à quiconque s'occupera sérieusement de l'évaporation de nos eaux.

IX.

Exportation des eaux jadis défendue.

La chimie, plus éclairée de nos jours, a prouvé l'inconvenance d'exporter une eau dont la chaleur naturelle est une qualité essentielle; qui, dès qu'on l'enferme dans un vase quelconque, y forme un sédiment, se couvre d'une pellicule,

et y contracte une odeur et un goût désagréables, dont on ne s'apperçoit pas en la buvant à la source. Un don d'eau de Carlsbad étoit autrefois une aussi grande faveur, réservée par la cour impériale aux personnes qu'elle vouloit distinguer et honorer, que de nos jours un présent de Tokay, que le quinquina de la cour d'Espagne, ou que les *shawls* et les cafetans de la Sublime Porte.

Il étoit même défendu jadis de porter l'eau hors de la ville; mais on en faisoit la contrebande. A la représentation des carlsbadois, Charles VI prohiba rigoureusement cette exportation en 1718, et l'on trouve encore dans les archives de la ville, quelques permissions spéciales, signées de la propre main de ce souverain, en faveur de divers princes de la maison de Brandebourg, et de ministres étrangers distingués.

Dans les villes où l'on recevoit ces eaux, on les faisoit *réchauffer* avant de les boire!!!

Manière ancienne et moderne de prendre les eaux, soit intérieurement, soit en bains.

Ainsi que l'indique l'étymologie de *Carlsbad*, pendant les cent-cinquante premières années de son existence, on n'y but pas, mais on s'y baigna. C'est ce que nous dit positivement Wenzl Payer, le plus ancien de nos écrivains thermaux, en 1521. Maintenant on y boit beaucoup plus qu'on ne s'y baigne, et quand les bains sont prescrits, c'est pour l'ordinaire, en les joignant à l'usage interne des eaux.

Du temps de Fabian Summer, qui écrivit un demi-siècle plus tard que Payer, c'est-à-dire, en 1571, on se baignoit d'une manière fort singulière. On restoit dix à douze heures de suite dans l'eau du Sprudel refroidie, jusqu'à ce que la peau fût attaquée, et qu'il en sortit de l'humidité. On peut imaginer à quel point la durée de ce bain en augmentoit l'énergie, puisqu'on le nommoit le *Rongeur de la peau* (Hautfresser), et l'opération elle même: *la Corrosion*. Cet effet une fois produit, on prescrivait aux malades des bains chauds de la même source, qui cicatrisoient bientôt la corrosion, causée par les bains refroidis. On expliquoit cette différence d'effets par la précipitation des parties terreuses de l'eau, auxquelles on attribuoit une vertu

astringente et dessiccative, qui se retrouvoit dans l'eau chaude, avant la déposition.

Je ne discuterai pas cette théorie, et ne parlerai que du fait, raconté par les médecins de ce temps-là, et rappelé par Becher, du vivant duquel cette méthode étoit déjà tombée en désuétude. En lisant que nos ancêtres buvoient, dans une matinée, trente à quarante gobelets (de cinq à six onces de liquide), et qu'ils passaient dix à douze heures par jour dans la même bain, on ne conçoit guère mieux cette patiente soumission à un semblable tourment, qu'on ne comprend aujourd'hui comment ils portoient leurs pesantes armures, que nous pouvons à peine soulever. Où trouveroit-on maintenant des personnes disposées à passer une journée entière au bain? Comment s'y occupoit-on? Comment y tuoit-on le temps? Comment y régloit on ses repas? Quand se promenoit-on? Voilà ce qu'il seroit curieux de savoir, pour comparer ces anciens usages aux nôtres. Carlsbad n'étoit alors, il est vrai, qu'un creux, où l'on descendoit comme dans un précipice, et où l'on n'avoit pas encore de délicieuses promenades, grand et salubre passe-temps des preneurs d'eau, qui sont presque toute la journée en plein air.

Sans songer à remettre en vogue la méthode *corrosive des Bains de douze heures*, à laquelle

l'éloquence réunie de notre petite faculté auroit peine à engager les malades, je n'en comprends pas moins bien la grande utilité, qu'on pouvoit en retirer dans plusieurs cas, surtout lorsqu'il s'agissoit de rappeler à la peau des éruptions rentrées, cause fréquente de maux graves. Ces bains, long-temps prolongés, sont encore en usage à Baden et à Leuk (Louèche), en Suisse. Un médecin proposa, il y a quelques années, cette méthode, qu'il appeloit *de saturation*, à Baden en Autriche; on le crut fou, et personne ne l'écouta. Il me paroît probable que dans les temps où l'on se baignoit dans l'eau de Carlsbad, plus qu'on ne la buvoit, les affections rhumatismales, goutteuses, psoriques, dartreuses et serofuleuses, en un mot, celles pour lesquelles on prend de préférence nos bains de Baden, de Töplitz, de Bystian &c., étoient plus fréquentes à Carlsbad que les obstructions du foie et de la rate, d'autant que la guérison du mal de jambe de l'empereur Charles IV, qui donna la première vogue à nos eaux, comme bains, put fort bien la leur conserver long-temps après lui, pour les maux plutôt *externes* qu'*internes*, expressions que je prie le savant lecteur de ne pas prendre rigoureusement, et dont je ne me sers que pour me faire mieux comprendre à ceux qui ne sont pas du métier. Pendant les

huit années, que je dirigeai à Vienne le fumigatoire, dont j'aurai plus tard l'occasion de parler, j'observai que les plus salutaires effets des vapeurs sulfureuses suivirent d'ordinaire ce renouvellement de la peau, qui s'opéroit vers la fin du traitement, ou peu après, mais sans ulcération, c'est-à-dire, par une desquamation semblable à celle qui survient après la scarlatine. Plusieurs bains sulfureux naturels, et les fumigations avec le même minéral, produisent cet effet, connu sous le nom d'*éruption de bain*, vulgairement la *poussée*, et, si la vapeur que nous allons administrer à Carlsbad, quelque différente qu'elle soit, cause cette éruption, j'en augurerai les plus heureux résultats, ayant toujours considéré le renouvellement de l'épiderme, comme l'effet le plus désirable du traitement vaporifique.

Il y a un demi-siècle que la plupart des malades prenoient les eaux dans leurs logemens, chaudement vêtus, fenêtres closes, et suant abondamment. La connoissance plus exacte des parties constituantes de l'atmosphère et de nos eaux, dut nécessairement changer les idées à cet égard. Maintenant, c'est en plein air, à la fontaine même, au son de la musique, qu'on prend les eaux, à moins d'empêchement réel, causé par la maladie même, ou par d'autres circonstances personnelles.

Du temps où l'on se baignoit plus qu'on ne buvoit, le nombre des maisons de bains étoit considérable. Avant l'incendie de 1759, on comptoit près de quarante maisons particulières, chacune de trois ou quatre chambres à bain, alimentées par l'eau du Sprudel. L'établissement public du Mühlbad en avoit cinq, et le nouveau local en aura six. On y trouve une douche. Un grand nombre de malades se baignent dans leurs logemens, et s'y font porter l'eau chaude de la source qui leur est prescrite. Les propriétaires de maisons sont en général pourvus de baignoires, d'ustensiles nécessaires pour transporter l'eau, et d'une chambre à bain. Ceux qui veulent les prendre hors de chez eux vont au Mühlbad, ou dans une des maisons bourgeoises près du Sprudel, qui ont des chambres destinées à cet usage, à un prix fixe très-modique. C'est au médecin à en déterminer la température, qui se règle par le plus ou moins de temps pendant lequel on laisse refroidir l'eau minérale, ou par la plus ou moins grande quantité d'eau de la Teple, qu'on y ajoute. Quelques médecins joignent à ces bains d'autres médicamens; mais, quoiqu'il ne soit guère possible de faire mieux que la nature, il est difficile de désigner les cas où ces additions peuvent être utiles. D'ailleurs, il n'entre

nullement dans le plan de cet ouvrage, de donner des leçons à des confrères instruits et expérimentés, quoiqu'en général ces mélanges compliqués me paroissent peu conformes aux bons principes de pratique médicale. Ce que j'ai dit des maux dans lesquels on recommandoit jadis les bains de Carlsbad, peut s'appliquer à l'usage qu'on en fait aujourd'hui; cependant, comme les malades, atteints de ceux que j'ai appelé *externes*, pour me faire mieux comprendre, ont pris en général la route d'autres endroits de bains, surtout des sulfureux, l'usage de nos eaux, comme *bains*, s'est trouvé par-là fort limité, quoique jamais entièrement abandonné, et presque toujours allié à l'emploi interne, par lequel on commence ordinairement. Il est peu de sources minérales qu'on n'ait cherché à mettre à ce double usage, et depuis que la chimie pneumatique, c'est-à-dire, depuis que la connoissance des gaz, s'est plus étendue, on a partout mis à contribution les vapeurs des eaux thermales. Le nouvel établissement que j'aurai à décrire à la fin de cet ouvrage, sera probablement une troisième et grande ère dans l'histoire médicale de Carlsbad, en offrant aux malades un puissant moyen de guérison, qui, si l'on veut en tirer toute l'utilité qu'il est permis d'en espérer, ne doit jamais devenir exclusif, car dans une variété de maux pareille à ceux

pour lesquels on accourt ici, nous devons nous estimer trop heureux d'avoir *trois cordes*, au lieu de *deux*, à notre arc. Le lecteur comprendra mieux l'ensemble de cette pratique *externe*, en combinant ce chapitre avec les 17, 18, 19, et 20^{me}, de cet ouvrage, qui traitent de la *médecine vaporifique*.

Quant à cette immense quantité d'eau dont on abreuvoit jadis les malades, nous savons maintenant, par d'innombrables observations, qu'il est un certain point de saturation, après lequel commence la répugnance, qu'il ne faut pas outre-passar; et nous savons également bien que les crises les plus complètes, et les guérisons les plus remarquables, s'opèrent souvent par une beaucoup moindre quantité d'eau, sans tomber dans les *infinitement petits* de la ridicule et agonisante homœopathie, d'après laquelle sans doute la trillionième ou quadrillionième partie d'une goutte d'eau de Carlsbad, devroit produire les mêmes effets, que le nombre de gobelets voulu par les lois de la cure, telles que l'observation et l'expérience les prescrivent depuis des siècles.

Ceux, qui boivent les eaux chez eux, se les font apporter dans des cruches vertes, d'une forme particulière, qui contiennent quatre pintes (*Seidel*) c'est-à-dire, près de trois livres

de liquide, ou six fois autant qu'un gobelet ordinaire de Carlsbad. C'est cette forme de cruches qui donna lieu à l'anecdote racontée par Tralles. En 1755, époque à laquelle on prenoit jusqu'à trente ou quarante gobelets dans une matinée, un malade, qui parloit latin avec son médecin, fut prié de commencer la cure par *septem ollulas* (sept petites cruches) d'eau. Le malade, au lieu du gobelet, comprend qu'il doit se servir de la cruche, et parvient à en avaler sept. Le troisième jour, on lui prescrit neuf ou dix *ollulas*, et il les avale; mais, quand enfin, au cinquième jour, le malheureux se voit condamné à quinze *ollulas*, il fait la grimace, croit qu'on se moque de lui, et déclare qu'il n'obéira pas. L'esculape, habitué à considérer vingt-cinq gobelets comme une petite dose, s'étonne de sa répugnance, jusqu'à ce qu'enfin l'exhibition de la cruche rectifie le *qui pro quo*.

XI.

Difficultés de la pratique médicale à Carlsbad.

On croit assez généralement, et très-gratuitement, que rien n'est plus aisé que la médecine thermale, et qu'un peu d'habitude et de routine suffisent pour l'exercer. Je pense en

effet qu'un praticien expérimenté peut acquérir promptement la connoissance matérielle des eaux; mais, si l'on réfléchit que ces malades d'élite, qui accourent ici de tous les pays civilisés de la terre, sont affligés de maux graves, invétérés, rebelles et compliqués, pour lesquels Carlsbad est, en quelque sorte, un tribunal d'appel, souvent même un tribunal de dernière instance; que le diagnostic de ces maux exige une connoissance exacte de leurs habitudes et des influences du climat sous lequel ils ont vécu; que les causes de ces souffrances varient dans chaque individu; que la plupart arrivent sans histoire détaillée de leurs infirmités, dont on ne parvient souvent qu'avec la plus grande peine à découvrir ou à deviner les causes premières ou occasionnelles; que plusieurs sont munis d'instructions données à très-bonne intention, mais qui, convenables au moment du départ, ne le sont pas toujours au moment de l'arrivée, lorsque, dans le cours d'un long voyage, l'état du malade a subi des changemens; si l'on considère que ce sont souvent de pussillanimes et sombres hypocondriaques, découragés et harassés par d'inefficaces traitemens; que ces affections chroniques du bas-ventre et de la tête, à la moindre faute de régime, ou au moindre accident imprévu,

prennent souvent un caractère aigu; si l'on considère enfin qu'on ne voit ici que des cas compliqués et difficiles, et rarement ces simples affections catarrhales, rhumatiques, exanthématiques, qui, dans leur marche plus ou moins régulière, donnent peu à penser, et font partout ailleurs l'occupation principale d'un médecin; si, dis-je, l'on pèse bien toutes ces circonstances, l'on comprendra que rien n'exige plus d'étude et un examen plus approfondi de chaque malade, que la pratique de Carlsbad, et qu'on est fort loin d'avoir une idée juste des qualités indispensables au régulateur d'aussi puissantes eaux, si l'on s'imagine que toute sa besogne consiste à indiquer la source où l'on doit boire, à fixer le nombre des gobelets, et à savoir comment ils ont opéré. Le diagnostic des maladies pour lesquelles le médecin thermal est consulté, le courage nécessaire pour renvoyer ceux qu'on n'auroit pas dû lui adresser, la manière de leur faire cette désespérante déclaration: telles sont les vraies et journalières difficultés qui rendent le poste de Carlsbad d'autant plus délicat, que, dans cette grande infirmerie des bords de la Teple, chaque maladie est analysée, commentée et jugée, par d'innombrables compagnons d'infortune, trop heureux, dans leur désœuvrement, d'une oc-

casion de gloser sur ce qu'ils ne comprennent pas toujours. La peine physique de cette pratique, quoique assez grande, n'est rien, en comparaison du travail d'esprit qu'elle exige d'un médecin pénétré de l'importance et des difficultés de sa vocation. „La légèreté, dit „l'illustre Kreysig, dans la cure des malades, „par des eaux minérales aussi actives, que celles „de Carlsbad, est un vrai crime dans un médecin. (p. 81)“ „L'art de guérir disoit aussi „le célèbre Berden, n'est point un métier, „c'est un sacerdoce. Le médecin est le prêtre „du temple; il est là pour éclairer les malades „sur la pratique des eaux, pour les diriger „par une bonne méthode, pour rectifier leurs „idées, pour chasser leurs préjugés.“

XII.

Emploi des nos eaux dans diverses maladies.

„Carlsbad, cette antique et vénérable source, „au premier rang parmi celles de l'Allemagne, „est une preuve frappante que la valeur réelle „résiste à toutes les vicissitudes des temps, des „modes et des systèmes. Peu agréable au „goût, différente de ces eaux gazeuses, dont „le piquant ranime momentanément le buveur,

„ promettant peu à l'analyse, purgative, dénuée
 „ de tout ce qui flatte les sens, n'offrant dans
 „ sa composition que des parties insignifiantes
 „ en apparence; plus contraire que favorable
 „ aux idées médicales du jour, l'eau de Carls-
 „ bad, fade et alcaline, n'en a pas moins inva-
 „ riablement conservé sa haute renommée, par
 „ la simple raison qu'elle *guérit* des maux re-
 „ belles à tout autre moyen curatif. C'est ainsi
 „ que le temps détruit ce qui n'est qu'opinion,
 „ et qu'il confirme les jugemens de la nature.
 „ (*Opinionum commenta delet dies, naturæ ju-
 „ dicia confirmat.*) “

Telles sont les mémorables paroles par lesquelles l'un des plus illustres vétérans de la médecine allemande commence son traité sur les eaux de Carlsbad. (Hufeland *Heilquellen Deutschlands.*)

La soude est, comme nous l'avons vu, l'ingrédient prédominant de nos thermes, et c'est sans doute à cet alcali, allié à plusieurs acides, qu'on doit attribuer leurs principaux effets, quelque rôle auxiliaire qu'y jouent les autres parties constituantes, dont quelques-unes, récemment découvertes, ne s'y trouvent qu'en petite quantité. La soude, par elle-même, agit énergiquement sur l'économie animale, et exerce une funeste influence sur le système artériel,

dispose aux hémorragies, au scorbut, et déränge la digestion. L'eau de Carlsbad, au contraire, pendant la cure la plus longue, ranime et vivifie, excite l'appétit, favorise la digestion, et, jointe à un régime convenable, ramène le bien-être. Cette différence dans les effets de la soude pure, et ceux que produisent nos eaux, n'est dûe qu'à ses combinaisons et à son amalgame avec des parties plus subtiles, telles que l'oxide de fer, le gaz acide carbonique, et les nouveaux ingrédiens découverts par l'illustre suédois, (sans parler de ceux qu'on y découvrira peut-être encore), et surtout à cette température plus ou moins haute, qui, en volatilissant toutes ces parties, si merveilleusement unies et combinées, les fait arriver, par les ramifications les plus tennes, aux dernières extrémités de l'organisme, leur donne cette propriété ranimante, et leur enlève le pouvoir d'affoiblir. Le sel de Carlsbad se retrouve dans l'urine et la sucur de ceux qui en boivent les eaux. Becher, à qui rien n'échappoit, raconte de pareilles observations, et quelques gouttes de sa propre sucur, recueillies le matin, sur le bord d'un verre, pendant qu'il prenoit les eaux, examinées avec un bon microscope, lui offrirent, au moment où elles se séchoient, des cristaux semblables à ceux du sel de nos sources.

Cette eau agit en général d'une manière excitante sur l'estomac, le canal intestinal, les reins, le foie, et les viscères du bas-ventre, dont elle augmente les sécrétions et excrétions, surtout celle des intestins, jusqu'à l'effet purgatif, lorsqu'on en prend en grande quantité. Elle excite particulièrement les vaisseaux sanguins, cause souvent de l'orgasme, des palpitations, et porte le sang à la tête. Elle augmente indirectement l'activité du système lymphatique, et ce n'est qu'après avoir produit ses effets excitans, sécrétoires et excrétoires, qu'elle agit comme tonique, et par conséquent différemment des eaux ferrugineuses et gazeuses, dont l'effet est plus direct. La purgation n'est pas indispensable à la cure; et, quelque salutaire qu'elle soit dans un grand nombre de cas, on voit souvent les plus heureuses crises opérées par la seule action de l'eau sur les reins ou sur la peau, c'est-à-dire, par l'abondance des urines ou de la transpiration, et fréquemment par la réunion très-désirable de ces divers effets. Dans tous les cas il faut empêcher que le malade soit constipé, ce qu'on obtient ordinairement par l'addition de quelques drachmes de sel de Carlsbad dans un ou deux gobelets de ses eaux, ou par des lavemens d'eau du Sprudel attédi. Quoique nos eaux ne contiennent pas une par-

celle de gaz hydrogène sulfureux, et que le goût, qui y ressemble, qu'on observe dans le Theresienbrunn, provienne du bois de son encaissement, les flatuosités qu'elles occasionnent, sont très-fétides; mais ce qui est remarquable, c'est la fraîcheur des dejections, qui n'ont rien de cette acrimonie brûlante, que causent la plupart des purgatifs.

Ces diverses manières d'agir ont de tout temps déterminé et réglé l'usage des eaux de Carlsbad, et les ont mises au premier rang, parmi les remèdes, nommés communément *dés-obstruans*, surtout *altérans*, dans les innombrables maux provenant de stagnation, d'obstruction des vaisseaux, ou des organes qui en sont si abondamment pourvus, et d'où résulte une variété d'affections du bas-ventre, foiblesse d'estomac, fer chaud (*Sodbrennen*), aigreurs, gonflemens, éructations, constipations, qui, compliquées avec les dérangemens du système nerveux, forment toutes ces obstructions du foie, de la rate, du mésentère, de l'épiploon même, ces concrétions biliaires, la jaunisse et ses nuances, l'hypochondrie et ses visions, les hémorroïdes, fluentes et aveugles, les maux de tête, les vertiges, diverses affections arthritiques, herpétiques, scrofuleuses et urinaires.

N'ayant dans cet essai d'autre intention que de faire connoître nos eaux et leur usage, à ceux à qui la langue allemande est inconnue, je ne tenterai point la description détaillée des maladies qui y affluent. La simple énumération, que je viens d'en faire, indiquera suffisamment aux médecins étrangers, dans quels cas ils peuvent les recommander. Comme dans l'immense domaine des affections chroniques, il est impossible de dire avec précision où commence et où finit l'efficacité des eaux, et que le tact médical, et surtout un examen approfondi de chaque malade, peuvent seuls décider ce qui est de leur ressort, je me contenterai de transcrire (dans les propres paroles de son traducteur) la classification qu'en fit jadis l'Hippocrate de Carlsbad, la plus simple et la plus raisonnable qu'on puisse encore en donner, quelque révolution qu'aient subi depuis lui les idées et les nomenclatures nosologiques. J'y ajouterai quelques observations mélangées, sans ordre systématique, sur divers points essentiels de la pratique de Carlsbad, qui suffiront à orienter les médecins étrangers à qui je désire la faire connoître. Quant aux lecteurs non-médecins, ils y trouveront fort au-delà de ce qu'il leur est nécessaire de savoir.

„La vertu des eaux de Carlsbad, nous dit
„Becher, se réduit à cinq effets principaux :

„1° Elles corrigent la foiblesse des pre-
„mières voies, et les délivrent des matières
„qui s'y sont rassemblées, accumulées et même
„invétérées. “

„2° Elles résolvent et détruisent les ob-
„structions, spécialement celles du bas-ventre. “

„3° Elles dégagent le sang des âcretés,
„qu'elles changent, évacuent, ou portent aux
„membres extérieurs et à la superficie du
„corps. “

„4° Elles délivrent les voies d'urine de la
„gravelle, du gravier et du calcul. “

„5° Elles ont souvent été fort utiles dans
„des maladies très-sérieuses, dont il étoit dif-
„ficile de déterminer les causes cachées. “

Ce dernier paragraphe prouve, encore mieux que tous les autres, le service essentiel qu'un médecin étranger rend au malade qu'il envoie à Carlsbad, en le munissant d'une histoire exacte de son mal, qui puisse nous éclairer sur les circonstances précédentes de sa vie et de ses infirmités. Insoucians sur le passé, ces malades attachent souvent de l'importance à des circonstances insignifiantes, oublient ou taisent celles qui jetteroient le plus de jour sur la nature de leurs maux. Au lieu

de bonnes histoires de maladies, plusieurs médecins croient nécessaire de donner aux personnes qu'ils nous recommandent, des instructions minutieuses sur le choix de la source, sur le nombre de gobelets &c., détails d'autant plus inutiles, qu'on doit au moins nous supposer les connoissances requises pour diriger le traitement, qui, ainsi que je ne saurois trop le répéter, est bien facile en comparaison du diagnostic des maladies compliquées et invétérées qui se présentent en foule à Carlsbad, difficulté qui a fait dire que *les bons médecins font les bonnes eaux*.

Ceux, qui savent d'avance que leurs malades se rendront à Carlsbad, dans le courant de l'été, peuvent souvent les y préparer, pendant l'hiver, et surtout au printemps, par un traitement convenable, plutôt que de laisser faire au mal des progrès qu'il est quelquefois possible d'arrêter. Les jus d'herbes, dès que la saison le permet, ainsi que le petit-lait, sont souvent très-utiles.

Il est sans doute aussi difficile d'expliquer le procédé par lequel cette eau alcaline sépare, met en mouvement, et chasse du corps, les matières morbides par des sécrétions imperceptibles, ou par des perturbations plus ou moins orageuses, que de dire comment le mercure,

introduit dans l'organisme, par l'estomac et par la peau, le délivre d'affections syphilitiques invétérées. Cependant, sans pouvoir se l'expliquer d'une manière précise, on comprend qu'une matière saline, qui pénètre jusqu'aux dernières ramifications de nos organes sécrétoires et excrétoires, peut produire des effets qu'on espéreroit en vain de médicamens moins subtils, qu'on n'administre qu'en petites doses, tels que l'antimoine, les gommes, le savon, le fiel de bœuf, les sucs et extraits de substances végétales. Quiconque a éprouvé une vraie crise à Carlsbad, demeurera convaincu de la puissance de ces eaux et de la révolution qu'elles opèrent dans tout l'organisme; et, si l'on veut absolument se faire une idée matérielle et grossière d'une opération subtile et occulte, on peut supposer quelque procédé interne de filtration et comparer les ingrédiens de nos sources au charbon pulvérisé, ou au sable de certains appareils, employés à la clarification d'une eau déjà corrompue, quoique, dans l'un de ces cas, il s'agisse d'une eau purifiante, et dans l'autre de liquides à purifier; et, pour achever cette comparaison matérielle, je dirai que la clarification ne s'opère jamais mieux que quand l'appareil et son contenu ont été plus ou moins remués, c.-à-d., par des perturbations critiques.

Nos eaux ne s'accordent jamais avec un état inflammatoire quelconque, ni avec des symptômes d'orgasme, de congestion et de vertige. S'ils existent, à l'arrivée du malade, il faut travailler à les faire disparaître, avant de commencer, et s'ils surviennent pendant la cure, il faut interrompre l'usage des eaux. Elles sont manifestement nuisibles dans la phthisie pulmonaire et ses divers degrés, dans les maux dont le principe est syphilitique, et elles accélèrent souvent la désorganisation des viscères squirrheux déjà trop avancée.

La turgescence que produisent les eaux se manifeste fréquemment par une légère enflure des pieds, mais moins chez les hommes que chez les femmes, dont plusieurs ne peuvent mettre la chaussure dans laquelle elles se trouvoient à l'aise avant la cure. Ce symptôme disparoît quand les sécretions augmentent, et surtout en quittant Carlsbad. Frédéric Hoffmann en fit mention, il y a plus d'un siècle. Outre l'effet direct et principal de l'eau, prise intérieurement ou en bain, la chaleur du terrain, qui recouvre les cavités sur lesquelles Carlsbad est bâti, y contribue peut être aussi.

Les principaux écrivains s'accordent à dire que dans l'hydropisie nos eaux font plus de mal que de bien, lorsqu'elle provient d'un

endurcissement, avancé ou dégénéré, de quelque organe du bas-ventre. J'ai soigné à Carlsbad avec d'autres médecins, un homme de qualité, qu'on n'auroit jamais dû y envoyer, arrivé de fort loin après le voyage le plus difficile et le plus pénible, atteint d'une hydropisie générale de la poitrine (probablement aussi du péricarde), du bas-ventre et des extrémités. Agé d'environ cinquante ans, il devoit ce mal à l'abus du vin et des liqueurs fortes, qui avoit causé un endurcissement considérable du foie, puis l'hydropisie. Les douleurs qu'il y ressentait, à son arrivée, indiquant un état inflammatoire, on lui appliqua les sangsues et des cataplasmes émolliens. Pour ne pas lui ravir brusquement l'espoir qui l'avoit conduit ici, et qu'avoit su lui inspirer un paysan empirique, qui jouit dans son pays, d'une grande réputation médicale, quoiqu'il ne sache ni lire ni écrire, l'inflammation dissipée, nous essayames l'eau par demi-gobelets, que le malade ne supporta d'aucune manière. La digitale et la seille firent disparaître promptement l'enflure énorme des extrémités, mais le bas-ventre et la poitrine n'en furent point dégagés. Sentant sa mort prochaine, il repartit pour ses foyers, arriva mourant, et expira peu de jours après son retour. J'ai appris que son foie, ainsi que nous l'avions jugé à Carlsbad,

avoit été trouvé endurci et tuberculeux. Je pense cependant que l'effet diurétique de eaux de Carlsbad peut être quelquefois utile dans certains symptômes d'hydropisie, où les vis-cères abdominaux ne sont pas encore compromis; mais c'est un de ces cas délicats, qui demandent la plus grande prudence et le tact pratique le plus fin.

Dans les affections chlorotiques (pâles-couleurs), et dans l'aménorrhée, ce n'est pas autant sur la petite quantité d'oxide de fer, que contiennent nos eaux, qu'on peut baser l'espoir d'un bon effet, que sur leur qualité désobstruante, et sur leur propriété manifeste d'accélérer la circulation, et de vivifier le teint. Il en est de même des fleurs-blanches, dans le traitement desquelles il faut toujours distinguer celles qui proviennent d'engorgement des organes du bas-ventre et de la matrice, de celles qui sont causées par une simple débilité. Dans les unes, Carlsbad peut être utile, dans les autres Franzensbrunn. La même distinction est particulièrement applicable aux affections hémorroïdales, aux maladies nerveuses si excessivement variées, dont, avant tout, il faut reconnoître la cause, pour savoir, quelles eaux leur conviennent.

On peut admettre comme règle générale la nécessité de recommander aux femmes l'interruption de l'usage des eaux pendant certaines époques, et surtout pendant la grossesse.

Une classe de maux très-graves, et très-fréquent ici, sont les calculs biliaires, dont on peut souvent soupçonner l'existence, sans jamais en être sûr avant la sortie de ces concrétions. Si la plupart des malades n'emportoient pas, comme souvenir de Carlsbad, ceux, dont nos eaux les ont délivrés, nulle part on ne pourroit en former une plus remarquable collection. J'ai vu l'été dernier un malade, venu de loin, à qui nos eaux, dès le troisième jour, expulsèrent un nombre prodigieux de calculs biliaires de diverses grosseurs, depuis un gros grain de sable, jusqu'à un gros pois. Je ne l'ai pas soigné, mais le médecin qui l'accompagnoit, m'en montra plusieurs centaines, de formes très-variées. Le docteur Leo a décrit une concrétion biliaire, d'une longueur et d'une grosseur énorme, évacuée par une de ses malades, et analysée par M. le docteur Adolphe Pleischl, professeur de chimie à l'université de Prague.

J'ai soigné quelques malades que nos eaux ont délivré d'une abondante quantité de sable; mais je ne déciderai pas si elles sont stricte-

ment *lithontriptiques*, c'est-à-dire, si elles ont la vertu de dissoudre les pierres déjà formées d'une grosseur supérieure au diamètre des voies urinaires; ce qui peut, d'ailleurs, varier suivant la nature plus ou moins compacte d'une pierre, ou suivant les matériaux qui la composent. J'ai vu à Carlsbad quelques pierreux qui n'en ont retiré aucun avantage. J'ai vu un catarrhe de la vessie, avec des sécrétions puriformes, amélioré par nos eaux. Becher, Hufeland et Kreisig, le plus illustre triumvirat dont on puisse citer l'autorité, leur attribuent positivement la propriété de corriger et de détruire la disposition constitutionnelle, qui favorise la formation des pierres (Lithiasis). Springsfeld et Becher, qui racontent quelques cas de soulagement ou de guérison, en ont fait l'objet d'expériences directes, en mettant des calculs urinaires dans l'eau du Sprudel, qui les a toujours plus ou moins ramollis; mais le creuset du chimiste étant fort différent des reins et de la vessie d'un malade, les expériences, faites hors du corps humain, ne sauroient s'appliquer strictement aux effets internes. Je pense donc, avec ces célèbres praticiens, que ceux dans la vessie desquels l'existence d'une pierre est reconnue, et qui manquent du courage nécessaire pour se faire opérer, ou qui

n'ont pas à leur disposition un opérateur sur l'habileté duquel ils puissent compter, feront bien dessayer les eaux de Carlsbad, supérieures, au moins, par leurs propriétés alcalines, à toutes celles que l'art a proposées, si toutefois les douleurs que causent ces calculs, ne leur rendent pas le voyage impossible, ou trop pénible. Quand nos eaux sont prescrites dans un but purement diurétique, les malades doivent éviter tout ce qui peut favoriser la sueur, aux dépens de la sécrétion des urines, c'est-à-dire, ne pas se vêtir ni se couvrir trop chaudement, et ne pas se livrer à un exercice trop violent.

Les maux arthritiques, si fréquens et si cruels, trouvent ici le remède le plus efficace qu'on puisse leur opposer. Alliés ordinairement aux affections du bas-ventre, une eau si pénétrante, qui agit aussi puissamment sur les sécrétions et excrétions, et qui, secondairement fortifie les organes de la digestion, ne peut qu'être utile dans de pareils maux. C'est ce que l'expérience démontre toutes les années à Carlsbad, sans cependant pouvoir espérer que ses eaux dissipent entièrement ces concrétions, qui, lorsque le mal a atteint un degré avancé, se forment dans les articulations.

C'est surtout dans la goutte vague que nos eaux produisent les plus heureux effets, jointes

à un régime convenable, terminé par l'usage de quelque autre eau, ferrugineuse et gazeuse. C'est principalement dans les affections gouteuses que l'emploi de celles de Carlsbad doit être prolongé, et, autant que possible, répété plusieurs années de suite. En général, on ne devroit jamais, en y arrivant, fixer l'époque du départ, parceque, chez plusieurs individus, l'eau commence tard à agir, et qu'en terminant brusquement une cure incomplète, on en perd tout l'avantage. Il est quelquefois très-convenable de faire une pause de quelques semaines, puis de recommencer.

Nos eaux sont très-bienfaisantes dans le tremblemens de tout le corps ou de quelques membres, que cause l'usage du vif-argent. Nous voyons arriver toutes les années un certain nombre de malheureux, qui ont contracté de pareils maux dans les fabriques de miroirs de la Bohême, ou de Nuremberg, et qui trouvent asile dans notre hôpital Saint-Bernard (V. p. 79). On en voit quelquefois aux sources, qui, incapables de porter le gobelet à la bouche, se servent d'un roseau, en guise de siphon. Il est rare, que l'eau de Carlsbad, en bains et prise intérieurement, ne les rétablisse, ou n'améliore essentiellement leur état. De pareils maux

étant rarement l'appanage des riches, c'est dans les régîtres de l'hôpital susdit, qu'on pourroit avoir de précieux renseignemens à cet égard. Becher, parle aussi de ses bons effets dans les maux causés par l'arsenic.

Le gaz acide carbonique, jouant un grand rôle dans nos eaux, dont il rend les parties fixes, plus subtiles et plus pénétrantes, c'est lui qui cause ces sensations passagères de vertige et d'assoupissement si fréquentes à Carlsbad. Ces parties fixes étant les mêmes dans toutes nos sources, c'est la plus ou moins grande quantité de cet acide, et l'effet qu'il produit sur chaque malade, qui dirige principalement, ainsi que la température, le choix de la source et l'emploi de l'eau. C'est d'après ces principes qu'il n'est pas indifférent de la boire à la fontaine ou chez soi, ni même d'avaler plus ou moins vite le même gobelet, puisque le gaz s'en échappe en proportion, qu'on boit l'eau plus ou moins promptement. En général, il est infiniment préférable d'aller à la source, mais on peut avoir des raisons très-valables de se faire apporter l'eau chez soi, non-seulement pour cause d'autres infirmités, crainte du mauvais temps, de transpiration arrêtée, d'affections catarrhales &c., mais pour leur ôter la surabondance de ce gaz, qui peut quelquefois nuire au malade.

Quoique les eaux de Carlsbad se refroidissent lentement, on en conserve la chaleur pendant le transport, de la fontaine à l'appartement du buveur, en mettant une cruche d'eau moins chaude, dans un seau d'eau plus chaude, par exemple, du Mühlbrunn, dans du Sprudel ou du Saint-Bernard.

Quoique l'expérience nous prouve que les eaux les plus chaudes conviennent moins aux pléthoriques, il est difficile de déterminer d'avance avec précision quelle source convient à chaque malade, suivant qu'elle est plus ou moins gazeuse, ou plus ou moins chaude, qualités toujours inverses, parce que les anomalies et les individualités sont innombrables; mais, en prenant pour règle de commencer la cure par une eau de température moyenne, telle que le Mühlbrunn et le Neubrunn; de s'y tenir, si l'effet est tel qu'on l'a désiré; et de passer à une plus ou moins chaude, suivant les circonstances, on ne commettra jamais d'erreur grave, surtout avec du tact, sans lequel on n'est médecin ni aux eaux ni ailleurs. Quant aux malades, qui croient pouvoir diriger eux-mêmes leur traitement, je n'ai plus rien à leur dire, si la lecture de cet ouvrage ne les a pas convaincus de la difficulté de la pratique thermale, et du danger de se prescrire une eau, dont l'ap-

plication embarrasse souvent des médecins blanchis dans l'exercice de leur art.

Le Schlossbrunn, la moins chaude de toutes, est la plus gazeuse. On la fait prendre volontiers aux personnes d'une poitrine foible. J'ai soigné un jeune garçon, souffrant du foie, et convalescent de la coqueluche, très-fréquente l'été dernier, qui ne put supporter, sans tousser à l'excès, aucune de nos eaux, tempérées même avec du lait, et qui prit le Schlossbrunn sans qu'il excitât sa toux. Pour plusieurs cas semblables, qu'on rencontre de temps en temps, la réapparition de cette source, qui tarit pendant quatorze années, c'est-à-dire, de 1809 à 1823, fut un événement intéressant pour Carlsbad.

L'opinion, assez généralement admise, que le Mühlbrunn est la plus purgative de toutes nos sources, me paroît un peu hasardée, n'ayant rien observé qui puisse m'en donner la conviction. Becher, Klaproth et Berzelius, à des époques éloignées l'une de l'autre, en trouvèrent les parties constituantes non-seulement les mêmes que celles de toutes les autres, mais en proportions égales. M. le docteur Reuss est le seul qui ait trouvé plus de sel purgatif dans le Mühlbrunn. Avec tout le respect dû aux connoissances de cet habile hydrographe,

on ne peut que s'en tenir à la majorité des trois contre un. Si, comme on le prétend, cette source purge plus, parce qu'elle est moins chaude que le Neubrunn et le Sprudel, le Theresienbrunn et le Schlossbrunn, qui sont encore moins chauds que le Mühlbrunn, devroient purger d'avantage, ce qu'aucun médecin de marque, n'a observé ni prétendu. Becher, cet exact et calme observateur de nos eaux, n'attribuoit aux sources moins chaudes qu'une qualité individuellement purgative, qu'il rencontroit souvent aussi dans le Sprudel, et personne n'étoit plus convaincu que lui de la nécessité d'*individualiser* le traitement, c'est-à-dire, de l'impossibilité des règles générales, et de l'absurdité des prédilections exclusives. Si ses vues eussent été si étroites, nous ne le nommerions pas, à si juste titre, l'Hippocrate de Carlsbad.

L'identité de toutes nos sources étant si incontestablement prouvée, il s'ensuit que chacune peut opérer une crise et une guérison, si le malade la supporte bien, et si sa température et sa quantité de gaz acide carbonique lui conviennent; qu'il est absurde, et contraire à l'expérience, de supposer qu'aucune cure ne soit solide ni durable, si le Sprudel n'en a pas

fait partie, tout comme il l'est d'afficher des prédilections outrées pour une source, aux dépens de l'autre. Jadis les médecins de Carlsbad prescrivoient de préférence les eaux les plus chaudes, et en très-grande quantité; mais les opinions étant sujettes aux variations, la vogue des eaux moins chaudes a pris graduellement le dessus; les malades n'abordent plus le Sprudel qu'avec un respect mêlé de terreur, et croient bonnement faire une action de bravoure, en buvant quelques gobelets de cette source, dont jadis on en avaloit trente ou quarante, dans une matinée. C'est par cette raison que le local du Mühlbrunn, jadis suffisant pour le petit nombre de ceux qui en faisoient usage, devint trop petit pour la foule, et nécessita la belle métamorphose de l'ancre obscur et étroit, dans lequel gémissoit cette malheureuse Naïade sur le point de suffoquer. L'inquiétude que cause aux malades cette différence d'opinions les craintes qu'ils s'inspirent mutuellement sur le choix des sources; cette anxiété, si gratuite, si décourageante, si inutile, est vraiment déplorable; et quiconque connoît l'importance que les pauvres hypochondriaques, ces êtres si malheureux, si dignes d'égards, de ménagemens et de commisération, mettent aux plus petites choses, doit ardemment désirer que ces terreurs

finissent. Ne pas sentir les avantages résultant des qualités secondaires qui distinguent des sources foncièrement égales entr'elles, n'est-ce pas changer sa richesse en pauvreté, et méconnoître la munificence de Dieu? Arborer sa bannière sur une fontaine, pour tirer à boulets rouges sur les autres, n'est ce pas aussi absurde, que si, au lieu d'employer, suivant les cas, les diverses préparations de mercure ou d'antimoine, on se bornoit exclusivement au calomel et au kermes minéral, sans se soucier du bon usage qu'on peut faire, en temps et lieu, de chacune des nombreuses préparations de ces deux héroïques métaux? Et traiter indistinctement ses malades de la même manière, et à la même source, n'est-ce pas se priver de l'avantage d'*individualiser*, le plus essentiel de tous dans l'exercice de la médecine? Ce que je viens de dire n'est que le développement de l'opinion fondamentale des grands médecins qui se sont occupés de nos eaux, et qu'a confirmée l'un de plus illustres chimistes de nos jours. „Toutes „ces assertions, dit Berzelius, sur l'inégalité „des vertus et de la force médicinale des eaux „de Carlsbad, qu'on entend même de la bouche „des médecins, doivent être mises, s'il s'agit „d'autre chose que de la différence de leur cha- „leur, au nombre de ces opinions *sans fondement*

„et vuides de sens, si communes dans la médecine des eaux minérales.”

En finissant ce chapitre purement pratique, je suis loin de croire avoir épuisé tout ce qu'il y auroit à dire sur l'emploi des eaux de Carlsbad, sur les cas innombrables dans lesquels on doit les conseiller ou les déconseiller. J'ai voulu faire connoître cet admirable endroit sous tous ses points de vue, et le grand nombre de sujets que j'ai traités, dont chacun fourniroit matière à un volume, me servira d'excuse dans l'omission de quelques détails pratiques, très-bien connus à mes confrères, et dont il seroit inutile d'entretenir ceux qui ne me liront que pour prendre une idée générale de Carlsbad. Puissent ceux qui me suivront, remplir les lacunes que j'ai laissées dans cette inépuisable matière ! Il y auroit encore beaucoup à dire, sur les cures secondaires (Nachkuren), c'est-à-dire, sur le passage de Carlsbad à d'autres eaux minérales, lorsqu'il s'agit de fortifier ceux que les nôtres ont purifié, passage qui ne doit avoir lieu que lorsque les premières ont achevé leur effet, sur l'usage des eaux le soir, quelquefois convenable, en addition à celles du matin ; sur la convenance ou l'inconvenance de prendre, en même temps, de plusieurs sources à la fois &c. ; mais, je le

répète, tous ces détails sont tellement individuels, qu'il est fort inutile de chercher à établir à leur égard des règles générales.

XIII.

Description d'une crise par les eaux, que j'ai éprouvée moi-même.

Personne n'auroit plus de raison que moi, d'ajouter une inscription en actions de grâces à toutes celles dont nos rochers sont tapissés ; mais, comme elle pourroit paroître suspecte de la part d'un médecin de Carlsbad, je me contenterai de raconter à mes lecteurs, qui ne seront pas si nombreux que les promeneurs, les grandes obligations que j'ai à nos eaux.

Dès l'âge de trente-cinq ans, et j'en ai maintenant cinquante-sept, je fus sujet à des accès de goutte très-douloureux, de dix à quinze jours de durée, après lesquels il me restoit beaucoup de foiblesse, et de sensibilité au pied attaqué, mais sans autre accident. Les intervalles de ces accès étoient très-variés ; plusieurs mois, et même quelques années, se passoient souvent en repos. Ce mal est héréditaire dans ma famille, depuis quatre générations, à ma connoissance ; peut-être remonte-t-il plus haut.

Pour la première fois, il y a cinq ans, cette podagre disparut subitement le troisième jour, et j'éprouvai à l'instant les symptômes les plus alarmans, toux, difficulté de respiration, chatouillement insupportable au gosier, insomnie, expectoration abondante, puriforme, et aigre comme de l'acide vitriolique, amaigrissement rapide et extrême de tout le corps, teint cadavéreux, en un mot, tous les avant-coureurs d'une consommation trachéale. Les sangsues, le guaiac, les poudres altérantes de Plummer, et surtout le lait de chèvre, me rétablirent; mais il me resta dans la traché une sensation de rétrécissement, l'air que je respirois me sembloit passer sur une surface ulcérée, et ma voix, devenue un bon hygromètre, se voiloit dès que le temps étoit humide. Au mois d'avril 1826, à mon départ de Vienne, ces symptômes reparurent aussi sérieusement qu'auparavant, quant à la toux, l'expectoration, le chatouillement, et l'extinction de voix; mais je n'étois ni si défait ni si foible que précédemment.

Quoique nos eaux soient en général plus nuisibles que bienfaisantes dans les affections pectorales, ne considérant que le principe arthritique du mal, et non ses symptômes; comptant sur l'augmentation des sécrétions, je commencai ma cure le 17 mai, lendemain de mon

arrivée à Carlsbad, malgré le grand froid qu'il y faisoit encore; et, pensant qu'une source de température moyenne devoit me convenir, je pris le Neubrunn. Pendant les trois premiers jours, en augmentant jusqu'à sept gobelets, ne pouvant aller au-delà sans repugnance, je n'en éprouvai aucun effet quelconque, et, malgré ma foiblesse, je me crus plus fort que les eaux; mais dès le quatrième jour, je me sentis dans un état d'ivresse, je perdís l'appétit, mes jambes chanceloient, mes yeux étinceloient, mes joues brûloient, ma circulation étoit accélérée et agitée, je ne pouvois ni lire ni écrire, le sommeil m'accabloit, en un mot, si je n'eusse pas été du métier, je me serois crus menacé d'apoplexie. Ces symptômes violens, qui ne durèrent que deux jours, furent très-soulagés par des évacuations copieuses. Cet orage me parut une crise, dont j'entreteins l'effet, en continuant, durant six semaines, mes sept gobelets de Neubrunn, sans passer à aucune autre fontaine. Pendant tout ce temps-là, mes selles furent réglées, comme en état de santé, et la sécrétion extrêmement abondante, d'une urine très-fétide se soutint, jusqu'à la fin de la cure. Graduellement tous mes maux disparurent; de ma vie je ne me suis mieux porté et n'ai respiré plus librement, sans toux ni chatouille-

ment. C'est à la sécrétion des urines que j'attribue principalement ma guérison. De plus, une dartre que j'avois depuis six ans au cou, sur la pomme d'Adam, qui faisoit mon tourment, et à laquelle je n'avois jamais osé appliquer de remède extérieur, à cause de son voisinage des organes de la respiration, disparut complètement avec mes autres maux.

On a souvent dit qu'un médecin devoit avoir éprouvé lui-même toutes les maladies qu'il est appelé à soigner, et avoir pris tous les remèdes qu'il prescrit aux autres. Je crois en effet que la souffrance personnelle est une excellente école; mais faire sur soi-même un cours complet de nosologie et de thérapie, seroit acheter un peu cher l'avantage d'être bon médecin. Quoi qu'il en soit, je tiens pour très-difficile de donner à quiconque n'a pas passé par la même épreuve, l'idée juste d'une crise à Carlsbad.

XIV.

Malades des Indes Orientales et Occidentales, que j'ai traités à Carlsbad en 1826; médecins non-allemands, qui ont examiné nos eaux, avec l'intention de les faire connoître à leurs compatriotes.

Ce n'est pas par manière de parler que j'ai dit, (page 11) qu'on voyoit des malades ac-

courir à nos thermes, non – seulement de tous les pays de l'Europe, mais des *autres parties du monde*, car en effet peu d'années se passent, sans y rencontrer quelques anglais, revenus des Indes Orientales et Occidentales, en Europe, avec de terribles maladies du foie ou de la rate, ou leurs funestes conséquences, et dont ils sont souvent fort étonnés de se voir guéris par de l'eau chaude, eux dont un article de croyance médicinale étoit de considérer le calomel, les frictions mercurielles, et les acides minéraux, comme les seuls remèdes à ces maux. Dans le courant de cette saison, j'ai soigné à Carlsbad six malades d'outre-mer, qui avoient souffert de la fièvre jaune, de la dysenterie, du cholera morbus, de fièvres intermittentes, d'affections aiguës et chroniques du foie et de la rate, à Antigoa, à Batavia, à l'Isle de France, au Brésil, à Calcutta &c., à qui il en étoit resté des endurcissemens de ces organes, un teint jaune ou plombé, des éruptions dartreuses, de la mélancolie, et autres maux. Tous sont partis de Carlsbad plus ou moins soulagés et contents; mais les médecins expérimentés, et ces malades eux-mêmes, savent fort bien qu'il est rare que les eaux les plus efficaces guérissent radicalement de pareils maux en quatre ou six semaines, et que, dans les maladies anciennes, la

cure doit être répétée. L'amélioration la plus constante chez tous ces malades, celle de leur teint, a toujours précédé le soulagement des autres symptômes. J'étonnerai sans doute mes confrères du continent, qui, Dieu soit loué, n'ont jamais eu l'occasion de traiter des maladies aussi aiguës et aussi promptement funestes que la fièvre jaune, dont le caractère est quelquefois éminemment inflammatoire, quand je leur dirai qu'un de ces malades, âgé de quarante ans d'une foible constitution, fut sauvé à Antigua par deux soignées de *trente onces chacune*, dans l'espace des douze premières heures.

J'ai souvent vu à Carlsbad, sans le traiter, un malade venu exprès d'une des Antilles, pour une affection du foie, qui suit souvent la diarrhée à laquelle les européens sont sujets dans ces îles.

Si ces malades des pays chauds, ainsi qu'il est permis de l'espérer, arrivent en plus grand nombre à Carlsbad, et y trouvent leur remède ce sera un nouveau lustre ajouté à nos eaux, qui, dans toute la Grande-Bretagne et les pays chauds soumis à son empire, n'en ont, je crois, pas de pareilles en efficacité.

Dans le courant du premier été que j'ai passé à Carlsbad, j'y ai vu deux médecins, M. le docteur James Clark, écossais, avantageusement connu par un ouvrage sur les maladies

à traiter en changeant de climat, sujet étroitement allié avec celui des voyages aux eaux minérales, et M. le docteur Sheil, irlandais qui ont examiné les nôtres avec attention et admiration, et en sont partis avec le dessein de les faire connoître à leurs compatriotes, par leurs paroles et par leurs écrits, voyant avec peine qu'elles l'aient été si peu jusqu'à présent malgré leur goût pour les excursions continentales.

M. le docteur François Tantini, professeur en médecine à l'université de Pise, prépare aussi, pour ses compatriotes, des notices intéressantes sur Carlsbad, où il a passé une partie de la dernière saison. En général, les chimistes voyageurs ne sauroient rendre à la science un plus grand service, qu'en donnant la plus scrupuleuse attention aux eaux minérales, dans quelque partie du globe qu'ils se trouvent, unique moyen de parvenir à une théorie systématique de ces eaux, dont jusqu'ici nous connoissons mieux l'anatomie que la physiologie.

XV.

Expériences sur de dents humaines, mises dans le Sprudel.

Avant mon départ, je crus nécessaire de vérifier par des expériences directes, l'effet de nos

eaux sur les dents, que j'avois peine à supposer aussi nuisible qu'on le croit généralement à Carlsbad, où il regne à cet égard une grande anxiété, et où d'innombrables malades n'en boivent jamais un gobelet, sans se frotter, la plupart avec des feuilles de sauge, quelques-uns avec des tranches de mie de pain.

Dans les écrits sur nos thermes, dont le nombre est très-considérable, je ne trouve rien, qui indique qu'on ait donné à ce sujet la moindre attention médicale; on a recommandé la sauge traditionnellement, sans trop savoir pourquoi, probablement depuis qu'on boit nos eaux. Je serois peiné si les observations suivantes privoient de leur petit gagne-pain les jeunes bouquetières, qui vendent de la sauge à l'entrée des fontaines; mais, comme elles peuvent s'occuper autrement à Carlsbad, où le travail ne manque à personne qui le recherche, la vérité exige que je démontre l'inutilité de ce frottement, et même le mal réel qu'il cause dans certains cas.

En conséquence, je priai Mr. Lux de mettre six dents humaines, incisives et molaires, dans une bouteille (demi-Maas) d'eau, prise au Sprudel, que ce dentiste boucha soigneusement, et emporta à Prague, où deux mois plus tard, nous les examinâmes ensemble. Ni l'email, ni

les racines n'avoient souffert; aucun sédiment ne s'y étoit déposé, chose impossible, dans une quantité d'eau aussi peu considérable; nous les trouvâmes, en un mot, telles que nous les y avions placées. L'eau seule étoit corrompue et fétide, comme toujours, quand on la garde en bouteille.

J'envoyai en suite ces mêmes dents à Carlsbad, pour les faire déposer dans l'eau vive du Sprudel, trois pendant huit jours, les autres pendant quinze. On me les renvoya incrustées, les premières un peu moins que celles qui avoient séjourné plus long-temps dans l'eau. En enlevant cette croûte avec une lime, nous trouvâmes, M. Lux et moi, l'émail de ces dents sain, naturel et intact.

On sait que les acides minéraux, et même le bon vinaigre, dissolvent en peu de temps l'émail des dents les plus solides, et que c'est le perfide moyen dont se servent des empiriques sans conscience, pour enlever promptement certaines taches, qui résistent aux dentifrices ordinaires.

Je conclus de ces expériences :

- 1^o Que la haute température de nos sources, et non leurs parties constituantes, peut faire aux dents, si l'émail en est mince et cassant, le même mal que leur feroit toute autre bois-

son également chaude; et que, même sous ce rapport, les sources tempérées ne peuvent nuire, c'est-à-dire, qu'on n'a point à craindre qu'elles en fassent éclater l'émail, non plus que les eaux les plus chaudes, si on ne prend pas celles-ci précisément au moment où elles sortent de la source.

2° Que la sauge et la mie de pain sont non-seulement inutiles, mais que l'huile aromatique, que contient cette feuille, ne peut qu'irriter les gencives, lorsqu'elles sont molles et flasques.

3° Que ceux auxquels l'eau, soit par sa chaleur, soit par les parties salines qu'elle contient, ainsi qu'on l'observe souvent, cause une douleur passagère, lorsqu'ils ont des dents gâtées, ou usées, et par conséquent sensibles, feront bien de la tempérer avec du lait, plutôt que de se frotter avec de la sauge, dont l'huile aromatique irrite les gencives.

4° Qu' avant la cure, quelle que soit la source dont on doit boire, il est prudent de remédier, suivant les circonstances, à un état de dents quelconque, dont on auroit à craindre les inconvéniens susmentionnés; que pendant la cure, on doit continuer les soins de propreté qu'exige la bouche, c'est-à-dire, l'usage de la brosse et des dentifrices approuvés, et

veiller en général à ce que les gencives ne deviennent pas spongieuses, de peur que leur état morbide n'ébranle les dents dans leurs alvéoles, puisqu'il est bien prouvé que nos eaux n'ont aucun mauvais effet sur le corps de la dent. Si après la cure, on s'apperçoit de quelque engorgement particulier des gencives, ce qui n'arrivera pas, si l'on en a soin, en prenant les eaux, on fera bien de les faire examiner, et d'en nétoyer le tartre, s'il y en a.

Si l'on compare l'énorme volume d'eau qui a passé sur les dents, que j'ai fait déposer pendant huit et quinze jours dans le Sprudel, avec la petite quantité de huit à dix gobelets par jour, dont la plus grande partie entre dans l'œsophage sans toucher ni les dents ni les gencives, on reconnoitra que rien n'est moins fondé que la peur qu'ont la plupart des preneurs d'eau, que ces expériences simples et décisives doivent tranquilliser. Je conserve soigneusement ces dents incrustées, pour les montrer à Carlsbad à quiconque aura la curiosité de les examiner.

XVI.

Régime.

Quelque éloigné que je sois de vouloir porter à la dernière rigueur le régime à suivre par les

preneurs d'eau, en leur imposant des privations inutiles et des abstinences pénibles, je dirai cependant que ce régime est indispensable, pendant une cure qui agit aussi énergiquement sur la circulation, sur les intestins, sur les reins et sur la peau. Sans entrer dans des détails trop minutieux, j'indiquerai les principales règles à observer. C'est surtout aux riches que je m'adresse, car les gens peu aisés ou pauvres qui se contentent du pot au feu, ne sauroient pécher par intempérance.

Quant à la nourriture, on peut réduire à un petit nombre les règles à suivre.

On ne doit déjeuner qu'une heure après avoir bu le dernier gobelet; et, outre la promenade qu'on fait en prenant les eaux, ceux à qui leur état de santé permet de marcher, sans trop de fatigue, feront bien de la continuer encore une bone demi-heure entre le dernier gobelet et le déjeuner, que plusieurs personnes font en plein air, devant leur maison, sous les arbres du *Wiese*, dans le jardin de l'*Ecu d'or*, en dehors des grandes restaurations de Saxe et de Bohême, et souvent même plus loin, au *Posthof* ou à la *Salle de l'amitié*.

Le déjeuner le plus usité est le café ou le chocolat, ce en quoi chacun peut suivre ses habitudes, en observant toutefois que le café

ne soit pas d'une force à irriter les nerfs, et en l'interdisant même, comme dangereux, aux malades dont les divers organes du bas-ventre sont disposés à l'inflammation. Le pain blanc et la crème sont excellens à Carlsbad. On y sert des craquelins au beurre (Bretzl), dont la trop grande quantité peut aisément surcharger l'estomac, causer des aigreurs et déranger le dîner, si le beurre n'en est pas très-frais. On doit en user sobrement. Les déjeuners à la *fourchette*, en usage dans les pays où le dîner est tardif, sont inadmissibles ici, où il a lieu entre une et trois heures.

Est-il permis de boire du thé (de la Chine)? Peut-on manger du beurre? Ce n'est pas par un simple *oui* ou *non* qu'on peut répondre à ces deux questions de régime, qu'on nous fait tous les jours à Carlsbad. La première notamment exige un commentaire.

Sans aborder la délicate question des maladies que l'usage du thé peut avoir rendu plus fréquentes en Europe, surtout dans le sexe féminin, plus enclin à en abuser que les hommes, qui préfèrent de plus forts stimulans; et sans discuter doctement les principes d'après lesquels cette infusion, qui ne contient rien de nourrissant que le sucre et la crème qu'on y ajoute, peut être astringente ou relâchante,

suivant l'espèce qu'on en boit, la force dont on la fait, et la quantité qu'on en prend, j'observerai cependant qu'inconnue à l'antiquité et au moyen âge, elle est devenue, depuis deux siècles, une habitude, un besoin, presque une seconde nature, pour des nations entières, témoin l'immense commerce qu'on en fait et qui fit dire à M. de la Peyrouse: „Qu'on n'en bu-
 „voit pas une tasse hors de la Chine, qui n'eût
 „coûté une humiliation à quelque négociant
 „européen,” ainsi que Franklin, en parlant des mauvais traitemens qu'enduroient les nègres dans les plantations américaines, avoit dit:
 „Qu'on ne faisoit nulle part fondre un mor-
 „ceau de sucre, qui n'eût coûté du sang hu-
 „main.” Les personnes accoutumées au thé, dès leur jeunesse, y trouvent une jouissance qui se renouvelle tous les jours, et, loin de s'en lasser, elles ne savent comment déjeuner autrement, admettant comme axiome „qu'une bonne
 „tasse de thé rafraîchit quand on a chaud, et
 „réchauffe quand on a froid.” On a dit mille fois que le café étoit un *poison lent*, et d'innombrables vieillards l'ont trouvé *si lent*, qu'ils en ont bu pendant près d'un siècle. Un homme qui n'a jamais fumé, ni *prisé*, ni mâché du tabac, en comprend aussi peu le besoin que la jouissance; et il n'est pas douteux qu'on pour-

roit encore, si l'on en avoit la malheureuse pensée, se créer d'innombrables nouveaux besoins factices avec des substances végétales, âcres et narcotiques, qui se changeroient bientôt en habitudes aussi impérieuses que celles auxquelles l'homme s'est déjà assujetti. Les tures sont esclaves de l'opium, comme d'autres nations le sont du vin, des liqueurs fermentées et spiritueuses, du café et du thé. L'homme civilisé, comme le serf et le manant, tend toujours à se stimuler par quelque boisson forte, dont l'usage modéré le ranime, et dont l'abus détruit sa santé et ses facultés intellectuelles. Le thé, ainsi que le bon vin, peut ranimer ou nuire, comme le prouvent les insomnies et l'agitation excessive qu'il cause à ceux qui n'y sont pas habitués, ou qui le prennent trop fort, notamment le thé *vert*. On sait que les feuilles fraîches du thé (*Thea frutex*) sont très-narcotiques, et que ce n'est que par les procédés soigneux qu'emploient les chinois, pour les sécher et les rouler, qu'elles perdent une partie seulement de ce principe narcotique. Qu'on en use donc avec modération, surtout les personnes nerveuses; qu'on n'en fasse pas une infusion, d'un brun foncé; qu'on ne le boive qu'en mangeant, à déjeuner, ou quelques heures après le dîner; qu'on en émousse l'âcreté par

de la crème; qu'on ne dépasse pas la quantité après laquelle on se sent *comfortable*, pour me servir de l'expression favorite de la nation qui en prend le plus, et qui le prépare avec le plus de soin, et la question proposée est résolue, comme presque toutes les autres de régime, par la modération. Les qualités excitantes du thé et du café sont positives, quoique différentes sur divers individus; et en Angleterre, une garde-malade, obligée de passer la nuit sans dormir, demande du thé à discrétion, comme en Allemagne et en France, il lui faut du café ou du vin. Je n'interdis donc point le thé à Carlsbad à ceux qui en ont la constante habitude, et qui n'en éprouvent aucun mauvais effet, mais je leur recommande sérieusement de ne pas le prendre trop fort. La tolérance de cette boisson, n'étant pas généralement admise en Allemagne par les médecins thermaux, et ne devant pas l'être, du moins à déjeuner, lorsqu'il s'agit d'eaux ferrugineuses, j'aurois crainte de l'autoriser, si je n'eusse pas trouvé M. le docteur Kreysig de la même opinion, dans son ouvrage sur l'usage des eaux minérales (p. 92).

Quant au beurre, s'il est très-frais et très-fin, il n'est pas nuisible, et contribue même à régler les évacuations du matin, si l'on en mange avec modération, sur du pain blanc et

léger, mais on doit impitoyablement l'interdire à ceux, qui, sans discernement, en mangent du rance, comme du frais, avec excès, sur du pain bis de difficile digestion. La tempérance et le bon choix permettent les jouissances, sans imposer de privations.

Le dîner, repas principal, est facile à régler, sans entrer dans des minuties.

Les traiteurs de Carlsbad sachant ce qu'il leur est permis de servir, on y est rarement exposé à des tentations illicites. Toutes les viandes de boucherie, excepté le porc frais, salé ou fumé, sont innocentes; le gibier et la venaison (excepté le sanglier), les poulets, les canards, les pigeons, le sont aussi; mais l'oie, ce porc ailé, est à juste titre bannie du menu. La truite, le brochet et la carpe, les seuls poissons qu'on trouve à Carlsbad, sont admis et très-convenables, pourvu qu'on ne les mange pas frits au beurre ou dans d'autres graisses, ou à l'huile et au vinaigre. Les œufs frais sont une bonne nourriture, pourvu qu'ils ne soient pas apprêtés avec des choses indigestes; et chacun doit comprendre la différence de les servir à la coque, au jus, ou pochés, et d'en faire des omelettes au jambon, au lard ou aux oignons.

Quant aux légumes, on peut manger des épinards, de la chicorée, de l'endive, de jeunes

carottes, et lorsqu'on en trouve, des pois et des haricots verts, des choufleurs, des artichaux, des asperges, en un mot, les légumes fins, en évitant tous ceux qui causent des flatuosités, tels que les choux, les navets, les lentilles, les pois secs et autres semblables. Les pommes de terre, saines en elles mêmes, ne deviennent indigestes que lorsqu'on les apprête avec des choses qui le sont.

Les confiseurs sont excellens à Carlsbad, et leurs sucreries innocentes, en petite quantité. La pâtisserie au beurre, brisée ou feuilletée, est interdite à juste titre. Les chefs-d'œuvre de Périgueux et de Strasbourg, c.-à-d., l'art des pâtés froids, n'a heureusement point encore pénétré dans notre vallée, et l'on y chercheroit en vain, pour les composer savamment, les foies gras, les truffes de Piémont, même celles de Hongrie, et autres matériaux de haute gastronomie, incompatibles avec la cure, pendant laquelle la digestion doit être facile et imperceptible, le corps dispos, la tête libre, le sommeil calme, la bouche fraîche; pendant laquelle, en un mot, il faut *manger pour vivre* et non *vivre pour manger*.

La salade, le fromage, cru ou incorporé aux macaronis, les salamis, les harengs, les

anchois, et autres d'entrées salées, fumées ou marinées, les fruits crus, sont mis au ban.

Les *farinages* légers, partie distinguée de la cuisine allemande, et très-bien faits à Carlsbad, y tiennent lieu d'entrées recherchées. Les compotes sont permises.

Quant aux riches, suivis de grands artistes, ils doivent absolument les tenir dans les bornes prescrites, leur recommander une chère douce, les prier de faire trêve de tours de force, aussi déplacés que dangereux ici, et les engager à montrer leurs talens par le choix des meilleurs matériaux simples, mais jamais par des assaisonnemens trop épicés, ni par des jus et des coulis trop concentrés, ou trop *corsés*, comme s'expriment ces messieurs, et par conséquent, échauffans, puisqu'il faut digérer à Carlsbad, sans s'appercevoir qu'on a un estomac.

Le souper doit être très-frugal, et consister en une *soupe* (humble étymologie de *souper*), ou, tout au plus, en un seul autre plat léger, suivant que le dîner a été plus ou moins copieux, ou tardif. En général, on se couche vers dix heures, vu la nécessité d'aller entre cinq et six à la fontaine, et d'y arriver avec un estomac tout-à-fait vuide.

Quant à la boisson, elle doit être, ainsi que le manger, très-modérée. On y a le choix

outre l'eau pure, entre la bierre et le vin. La première, faite sur les lieux, y est de bonne qualité, en cruche, ou tirée du tonneau. On peut à cet égard suivre son goût et son habitude.

L'usage modéré du bon vin, pur, ou mêlé avec l'eau, sans être indispensable, est permis. Les plus en usage sont ceux de Bohême, de Hongrie et d'Autriche. On peut se procurer aisément ceux de France, du Rhin, et de Moselle (V. p. 17). Il faut éviter les vins acides et choisir ceux qui *passent aisément*, c.-à-d. les plus diurétiques et les plus légers. Il seroit superflu de recommander les uns de préférence aux autres, puisqu'ils peuvent tous être bons ou mauvais, et que la réputation de celui qui les fournit, est plus importante à considérer que le nom qu'ils portent.

Les liqueurs et le punch ne conviennent nullement.

Une des conditions les plus indispensables au succès des eaux, mais qui, hélas ! ne dépend pas toujours de nous, c'est le repos de l'ame. *Non curatur qui curat.* Les préceptes à cet égard sont difficiles à donner, vu que les peines et les soucis varient à l'infini, et que souvent ceux, qui en éprouvent le plus, en parlent le moins.

Le chagrin est l'ennemi juré de l'appétit, de la digestion et du sommeil, si indispensable à Carlsbad. Que chacun donc, suivant ses moyens et ses circonstances, tâche d'y vivre calme, et sans autre soin que celui de sa santé. L'étude, n'y est pas seulement nuisible, mais difficile et fatigante à l'excès, d'autant que les eaux produisent très-souvent de légers éblouissements, un picotement et une foiblesse momentanée des yeux, qui ne permettent pas de lire ou d'écrire long-temps. Quoiqu'elles soient soporifiques, il ne convient pas de se livrer au sommeil pendant la journée, malgré la chaleur qu'on éprouve quelquefois à Carlsbad. Ceux qui prennent les eaux ressentent cet effet, et même, jusqu'à un certain point, ceux qui ne les boivent pas, la quantité de vapeurs qui s'élève des sources et se répand dans la ville, assoupit, ce dont je n'ai jamais été plus intimement convaincu, que depuis que je les ai respirées moi-même à dessein, en essayant les appareils du nouvel établissement à vapeurs, ainsi que nous le verrons bientôt.

Si le chagrin contrecarre l'effet des eaux, les passions violentes n'y nuisent pas moins, de quelque nature qu'elles soient.

L'exercice modéré fait partie essentielle de la cure ; les promenades variées qu'offre Carls-

bad, et tout ce que la nature et l'art ont fait pour les rendre agréables, prouvent assez l'importance qu'on y met. Il faut éviter la trop grande fatigue et une transpiration abondante qui expose à des refroidissemens, surtout sur le sommet des collines, où l'air est presque toujours très-vif. Les plus grandes précautions sont nécessaires à l'heure où l'on prend les eaux, et les vêtemens doivent y être proportionnés à la température de l'atmosphère.

Quant aux occupations de l'esprit, elles doivent être aussi légères que possible. On y est d'ailleurs fort peu disposé, et la fainéantise, odieuse et pernicieuse partout ailleurs, est salutaire à Carlsbad. Il faut autant que faire se peut, y oublier les affaires et les études, et surtout fort peu écrire dans la matinée. La musique y est très-convenable. La danse, pourvu qu'on ne se fatigue pas, n'a aucun inconvénient le soir, mais elle doit finir de très-bonne heure. Le jeu, s'il n'est pas assez gros, pour émouvoir fortement les passions, et donner lieu à de cruels repentirs, est un bon passe-temps, mais, on ne doit jamais s'y livrer aux dépens de l'exercice nécessaire.

XVII.

Coup d'oeil sur la médecine vaporifique.

Les médecins connoissent de temps immémorial la possibilité de guérir divers maux en introduisant les remèdes par la peau, et en général peu de gens ignorent l'influence de ce réseau si mince, et si admirable dans sa ténuité, sur les parties internes du corps. La mécanique étant venue très-tard à l'aide de la médecine, on manqua toujours d'appareils propres à appliquer prudemment les vapeurs des eaux thermales, et celles que, par divers procédés, l'on peut faire sortir des médicamens, tirés des trois regnes de la nature. Cette application fut toujours d'autant plus difficile, que la plupart de ces vapeurs sont dangereuses à la santé et même à la vie, lorsqu'elles se trouvent en contact immédiat avec des organes aussi délicats que ceux de la respiration.

Depuis le *tonneau fumigatoire* décrit par Arétée de Capadoce, médecin grec, dont on connoit les ouvrages, quoiqu'on ignore le siècle où il vécut, mais antérieur à Jule-César; depuis le *fourneau philosophique* de Glauber, et l'appareil de Lálouette, jusqu'aux *boîtes* actuelles, toutes les machines, employées à l'application des vapeurs, furent si défectueuses,

que cette pratique ne prit jamais l'essor dont nous sommes témoins depuis 1816, époque à laquelle on apprit à connoître celles de M. d'Arcet, physicien célèbre, et du docteur Galés de Paris, ainsi que les *Rapports* de ce médecin sur le résultat de ses fumigations sulfureuses à l'hôpital Saint-Louis.

Quoique encore très-imparfaits, leurs appareils étoient cependant bien supérieurs aux anciens, depuis long-temps oubliés, et c'est incontestablement à ces deux français qu'on doit la grande et nouvelle impulsion donné, dans l'Europe entière, à la médecine vaporifique, ou à l'*Atmidiatrique*, comme la nomme le docteur Rapou, de Lyon, qui s'en est occupé avec beaucoup de succès. (Voy. son *Essai sur l'Atmidiatrique, ou médecine par les vapeurs*. 8. Paris 1819).

Les *Rapports* du docteur Galés me suggérèrent, en 1817, l'idée d'établir à Vienne un fumigatoire considérable, destiné principalement aux classes aisées de la société. Je fis venir de Paris, à grands frais, deux de ses appareils, dont je ne me servis que pour en faire construire d'infiniment meilleurs. Les miens se répandirent rapidement, ceux des français beaucoup moins; j'en expédiai plus de cent, dans les principales villes de la monarchie au-

trichienne, en Saxe, en Italie, en Espagne, en Pologne, en Russie, en Bessarabie, en Valachie, à Constantinople, et je fus même requis d'en faire construire un tout exprès, et dans des dimensions vraiment dignes d'un pacha, pour le célèbre et corpulent Ali de Janina, quelque temps avant sa fin tragique; ensuite on les imita partout, et l'on daigna même leur donner mon nom dans plusieurs villes de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne.

Le bains à vapeurs de toute espèce ayant été établis récemment dans plusieurs lieux célèbres par leurs eaux thermales, et même sur une *solfatare* du royaume de Naples, un grand nombre de malades en arrivant à Carlsbad, exprimèrent leur désir de voir nos abondantes vapeurs appliquées à la guérison de leurs infirmités. Ces souhaits étant parvenus à la connoissance de M. le comte François de Kolowrat-Liebsteinsky, alors grand-bourgrave de Bohême, Son Excellence s'empressa de nommer des experts pour le choix du local et la construction d'un bâtiment destiné à cet usage.

Saint-Bernard, l'une des sources les plus chaudes et les plus abondantes, auroit pu fournir la vapeur nécessaire, mais dans l'impossibilité d'ériger un bâtiment convenable au-dessus de cette fontaine, sans empiéter sur les prome-

nades au centre desquelles elle se trouve, l'on choisit, avec beaucoup plus de raison, la source d'Hygiée, pour le nouvel édifice, dont on commença les travaux au mois de janvier 1826. Ils furent continués, dépit d'un froid rigoureux et d'innombrables obstacles, pendant tout l'hiver, et achevés, aux appareils près, dans le courant de juin. L'exécution de cet établissement étoit d'autant plus difficile, que l'architecte n'avoit à cet égard aucun modèle à suivre, pour l'application de ces vapeurs, qu'il faut bien distinguer de tant d'autres moyens de fumigations sèches. Il sera ouvert au mois de mai 1827, et restera l'un des nombreux et précieux souvenirs du grand-bourgraviat de cet homme d'état si distingué, que de plus hautes destinées ont appelé dans la capitale de l'empire, et auquel les bénédictions de ceux que ces salutaires vapeurs délivreront de leurs maux, devront être adressées avec d'autant plus de justice, qu'aucun des écrivains plus modernes sur Carlsbad, en commençant par Wenzl Peyer en 1521, n'a, à ma connoissance, suggéré l'idée d'employer médicalement et systématiquement la vapeur de nos eaux.

Il paroît que du temps de Fabian Summer, il existoit des bains destinés à faire suer les malades, et qu'il appeloit *Sudaria communia*;

mais, n'étant entré dans aucun détail sur la nature de ces bains, on ne sauroit deviner en quoi ils consistaient, d'autant que les médecins postérieurs à lui n'en ont plus fait mention.

Ce que dit Becher (p. 530, de l'original, et 350, de la traduction française) de la facilité avec laquelle chacun peut prendre un bain de vapeur dans une maison de bains, ou en faisant porter l'eau chez soi, ne contredit en aucune manière l'assertion, que nos Bains à vapeurs sont un établissement nouveau à Carlsbad. Les médecins ont sans doute reconnu de tout temps l'utilité qu'on pouvoit retirer de ces vapeurs, et les ont même prescrites dans certains cas, quoiqu'il n'ait pas existé d'établissement exclusivement et méthodiquement destiné à cet usage, et qui ne compromît pas les organes délicats de la respiration.

Si divers établissemens fumigatoires, entrepris par des particuliers, ne se sont pas soutenus, ce n'est point à l'inefficacité du remède, qu'on doit attribuer leur chute, mais à des causes secondaires, qui auront probablement moins d'influence à Carlsbad. Les malades n'y venant que pour leur santé, il est permis d'espérer qu'ils n'y apporteront pas la même insouciance que dans les grandes villes, où chacun a ses occupations et ses distractions.

La meilleure preuve qu'on puisse donner de l'importance réelle de la médecine par les vapeurs, c'est qu'à mesure que les établissemens privés diminuoient, les bons appareils se multiplioient dans les hôpitaux bien réglés. Cette différence de résultat me semble facile à expliquer.

M. le docteur Galés, qui publia le premier d'innombrables cures, quelque véridique qu'il ait été, parla trop peu des traitemens infructueux. Quiconque connoît mes *Observations et expériences sur les fumigations sulfureuses*. Vienne 1818, et me diverses *Annonces*, sait que je suivis une marche tout différente, en faisant connoître les résultats défavorables, avec le même soin, que les plus belles guérisons. Qu'a-t-on pu reprocher aux fumigations ?

D'après mon expérience de huit années, trois-quarts des malades fumigés furent guéris, ou essentiellement soulagés, et le reste n'en éprouva aucun effet, ni bon ni mauvais. De quel remède de premier rang peut-on en dire davantage, ou même autant ?

Malgré d'aussi beaux résultats, malgré l'empressement avec lequel les appareils fumigatoires furent adoptés dans les hôpitaux militaires, civils et religieux, malgré la réserve avec laquelle les principaux fumigateurs de l'Eu-

rope rendirent compte de leur pratique, il ne fut bruit que des traitemens infructueux, et à peine des guérisons; la voix de la minorité, non-guérie, étouffa celle de la majorité, délivrée ou soulagée de ses maux.

Un grand nombre de praticiens, n'ayant étudié ni les appareils ni le traitement, ne mirent aucun zèle à le recommander, et la plupart des malades ne l'employèrent que comme dernière ressource, les uns par conviction, d'autres par désespoir, mais très-peu à la recommandation de leur médecin, dans les cas les plus opiniâtres et les plus invétérés. Ceux qui se guérirent trouvèrent ce résultat naturel; ceux qui n'eurent pas le même bonheur, claudèrent contre les fumigations, et les décréditèrent.

Dans les établissemens aussi bien tenus que l'étoit le mien, destiné à ceux qui n'étoient pas faits pour recourir aux hôpitaux, le prix des fumigations ne pouvoit pas être très-bas, et cette dépense, bien petite, en comparaison de celle du moindre voyage et séjour aux eaux, étoit souvent regrettée, parce que les malades ne trouvoient pas, dans une chambre à fumer, les mêmes amusemens et les mêmes distractions qu'à Baaden, Carlsbad ou Teplitz. Plusieurs d'entre eux prenoient leurs fumiga-

tions avec l'insouciance et l'irrégularité la plus blâmable. Dans un hôpital, le médecin commande et le malade obéit; l'heure, la durée, le nombre des fumigations, tout y est fixé d'après le mal, et non suivant le caprice du malade; tout chemine avec ordre, et l'on guérit, tandis que, dans un institut privé, un propriétaire délicat ne peut insister sur la continuation de fumigations payées, sans encourir bientôt le soupçon d'intérêt personnel, lors même qu'il n'a en vue que le rétablissement de son malade. Combien n'en ai-je pas vus, en bon chemin de guérison, cesser mal à propos, et sous les plus futiles prétextes, les fumigations qu'ils avoient prises négligemment, quoiqu'elles n'eussent rien de pénible ni de désagréable! C'est ainsi que le riche, avec tous ses moyens d'aisance et de soulagement, est par fois victime de ses caprices, en éludant une discipline indispensable dans le traitement des maux graves et rebelles.

On a souvent comparé Carlsbad à un hôpital, et il est en effet celui du grand monde européen. Nous n'y avons pas, il est vrai, le droit de commander à nos malades, comme dans les hôpitaux publics; mais, ce qui me fait espérer plus de régularité et de docilité dans l'usage des bains à vapeurs, c'est qu'en général les gens

sauffrans arrivent ici pénétrés de l'importance du traitement, de la puissance et de l'efficacité de nos eaux, sous quelque forme qu'on les leur administre, et que chacun y fait de sa cure sa principale occupation. Qu'il me soit permis de déclarer d'avance à ceux auxquels ces vapeurs seront prescrites, que le remède est actif et énergique, ainsi que je l'ai vérifié, en en faisant les premiers essais sur moi-même, et que son emploi ne peut être que nuisible, si l'on n'y met pas de l'ordre, de la prudence, et de la persévérance. Quiconque en agira autrement, sera son propre ennemi.

XVIII.

Nouveaux bains à vapeurs.

Le bâtiment des bains à vapeurs est composé de douze cabinets, dont six de chaque côté, séparés par un corridor, et disposés par paires, c'est-à-dire, que chaque malade a une pièce pour se baigner, et une autre pour se déshabiller, se reposer après la fumigation, et se rhabiller. Une colonnade en pierres, où se promènent les buveurs du Sprudel et d'Hygiée, soutient les chambres de bains. L'édifice a 43 pieds de long et 31 de large. La vapeur est

conduite horizontalement à trois pieds de la source d'Hygiée, dans un bassin voûté, au-dessus duquel est élevé perpendiculairement un canal carré de cheminée, de douze pouces de côtés, d'où l'on peut à volonté la faire passer dans les tuyaux qui alimentent les appareils. La vue de ce bâtiment, représenté par la Planche II de cet ouvrage, en donnera une idée. Ceux à qui il paroîtroit un peu petit, pour le nombre de malades qu'on peut supposer en avoir besoin, doivent considérer que l'architecte a été limité par l'emplacement au milieu de la ville, resserré par des maisons contigues et par la rivière. M. Joseph Esch, ingénieur du gouvernement, a fait le plan et dirigé l'exécution de ce bâtiment.

Peu après mon arrivée à Carlsbad, S. E. M. le grand-bourgrave, sachant l'expérience que j'avois acquise pendant les huit années que dura mon fumigatoire, désira que la construction des appareils par encaissement, destinés à l'application de ces vapeurs, fût concertée entre M. Esch et moi, d'après les principes de mes boîtes de Vienne, avec les modifications que permettoit une vapeur aussi différente du gaz sulfurique, que l'est celle de l'eau de Carlsbad, qui n'avoit pas besoin d'un fourneau au-dessous de l'appareil. Nous supprimâmes le capuchon,

pièce plus ou moins gênante, et adoptâmes un couvercle fendu en deux parties longitudinales avec deux demi-lunes. Deux demi-cercles mobiles servent à rétrécir à volonté le trou par lequel passe la tête du baigneur, et une serviette, appliquée à l'entour du cou, suffit pour empêcher la vapeur de s'échapper, et pour la concentrer dans l'appareil. Un thermomètre, dont la boule est plongée dans la caisse, indique la température de la vapeur. Les dimensions de cette caisse rendent l'attitude du malade très-aisée.

XIX.

Premières expériences faites sur moi-même.

Avant de quitter Carlsbad, je désirai avoir une idée juste de l'effet sensible de ces vapeurs sur le corps humain, non-seulement pour le décrire exactement dans cet ouvrage, mais pour pouvoir les prescrire avec connoissance de cause, fixer les indications du traitement, prendre les précautions nécessaires, en un mot, étudier cette pratique dans ses plus petits détails. En 1817 je fis aussi sur moi-même le premier essai de mes boîtes, ce qui me fut très-utile dans la pratique. Etant le premier à décrire l'établissement de Carlsbad, et à le faire connoître aux médecins

et aux malades, nationaux et étrangers, les deux expériences suivantes me semblent importantes.

Le 21 septembre, en parfaite santé, sans autre témoin que M. de Hoyer, bailli (*Amtmann*) et caissier de la ville, et son domestique, qui m'assista, j'entrai nu dans la boîte de la cinquième chambre à droite. Le trou du couvercle étant trop large, pour l'épaisseur de mon cou, je m'entourai d'une serviette, mais très-négligemment, ce qui permit aux vapeurs de s'échapper, et empêcha la chaleur de se concentrer dans l'appareil; le thermomètre ne monta qu'à 21° R. Au bout de six minutes, ma respiration commença à s'accélérer, mes joues à s'animer, mes yeux à étinceler, et peu à peu je respirai violemment avec les muscles du bas-ventre, et une agitation qui alarma M. de Hoyer. Hors d'état de la soutenir au-delà d'un quart d'heure, toute la séance ne dura que vingt-cinq minutes. Mon pouls resta à peu près naturel, et je m'étonnai de cette disproportion entre ses battemens et une respiration aussi vivement accélérée. En sortant de l'appareil, ma peau étoit à peine humectée. Je me rhabillai promptement; c'étoit onze heures et demi; je me sentis fatigué, abattu, assoupi; j'éprouvai dans la tête un sentiment de tension et de congestion; j'eus besoin de me reposer près d'une demie-heure, et il me

fallut une longue promenade en plein air, pour dissiper ces symptômes. Après le dîner, je me trouvais mieux, quoique pas tout-à-fait dans mon état habituel. Le lendemain, je ne m'en ressentis plus.

Sans douter que des symptômes aussi violents provinssent de l'inspiration de ces vapeurs, et non de leur absorption par la peau, je crus indispensable de le vérifier par une seconde expérience.

Le 26 septembre, après avoir fait préparer deux demi-lunes de bois mobiles, qui s'enchaussaient dans l'ouverture ronde du couvercle, et s'adaptoient très-commodément à mon cou, je répétai l'expérience, en m'entourant soigneusement d'une serviette. Au bout de cinq minutes, je sentis une chaleur agréable, la vapeur s'attacher à mon corps, et en ruisseler abondamment. Pendant la demi-heure que dura la séance, la température ne devint jamais désagréable, le thermomètre n'indiquant que 26° , le pouls resta naturel, la tête libre, la respiration régulière et aisée. Je ne suai pas, et pendant que tout le corps étoit couvert de vapeur aqueuse, le visage en fut exempt. J'éprouvai, dès le milieu de la séance, un picotement de la peau, que j'attribuai au gaz acide carbonique que contient cette vapeur. Au bout d'une de-

mi-heure, je sortis de l'appareil, sans éprouver aucun des effets qui accompagnèrent et suivirent ma première expérience.

Il est donc évident que les symptômes violens du premier essai furent causés par l'application directe des vapeurs aux organes de la respiration, et nullement par l'absorption de la peau. J'en conclus :

- 1° Que les appareils sont très-bien adaptés à l'application de ces vapeurs ;
- 2° Que la chaleur douce et agréable qu'on y éprouve, et l'humidité dont tout le corps se couvre, réunissent les avantages d'un bain tiède à l'effet médicinal qu'on peut attendre de ces vapeurs.
- 3° Que la différence de température qu'on pourra donner à ces bains, en se servant à volonté d'un appareil plus ou moins éloigné du foyer des vapeurs, est un objet important.
- 4° Que la possibilité d'augmenter leur effet interne, en y ajoutant celui de l'inspiration des vapeurs, pour agir à volonté sur le système vasculaire, et exciter ou augmenter les crises, est un objet digne de toute l'attention des médecins, et qu'un pareil auxiliaire est une acquisition que le temps et l'expérience apprendront à évaluer.

En attendant que ces deux grands maîtres nous éclairent, on peut, je crois, espérer d'ex-

cellens effets de ces vapeurs, soit seules, soit combinées avec l'usage interne des eaux, dans une variété d'affections chroniques, rhumatiques et arthritiques, dans la sciatique et le lumbago, dans les roideurs d'articulations; dans certains cas de sécheresse de la peau, qui influent essentiellement sur les fonctions du canal intestinal, dans les maux d'artreux, dans les taches du foie [Leberflecken], que je n'ai presque jamais vu résister aux fumigations sulfureuses, dans les scrofules, dans divers dérangemens du système lymphatique, en un mot, dans une cohorte de maux impossibles à spécifier d'avance, surtout à Carlsbad, où l'on en voit de si variés et de si compliqués, qu'on les chercheroit en vain dans les systèmes de nosologie les plus complets. Je prends volontiers l'engagement de faire connoître au public, quand il en sera temps, les résultats de ce traitement.

XX.

Analyse des vapeurs, et leur température.

Désirant connoître avec exactitude la proportion de gaz acide carbonique, contenu dans la vapeur dont je venois d'éprouver les effets sensibles sur moi-même, et que nous étions sur le point d'administrer aux malades, je priai M. Nentwich, habile pharmacien à Carlsbad, d'en faire

l'analyse, vu que jusqu'à présent l'on s'étoit borné à celle des eaux et de leur sédiment, sans jamais y soumettre les vapeurs. Voici la traduction de sa réponse :

„La vapeur de la source d'Hygiée, prise
„dans l'appareil de la chambre la plus voisine
„du canal carré, par lequel elle s'élève, examinée le 20 decembre 1826, à une température
„de l'atmosphère extérieure de ± 5 R., donna
„les résultats suivans.”

„1° La température de l'intérieur de l'appareil, conduits fermés, étoit ± 36 R.”

„2° 100 parties de vapeurs, à ± 36 R., refroidie jusqu'à ± 5 R. furent réduites à 83,333, parties d'espace, et ce gaz élastique étoit composé de 4,183 parties de gaz acide carbonique et de 79,150 d'air atmosphérique.”

„3° L'eau, condensée en gouttes, est, à l'exception d'un peu de gaz acide carbonique, entièrement exempte de parties salines.”

Donc.

„La vapeur est composée d'air atmosphérique, de gaz acide carbonique et de vapeur aqueuse; et comme les gouttes d'eau, provenant de cette vapeur, sont tout-à-fait exemptes de parties fixes, on n'a pas à craindre la formation d'une croûte saline, ni sa décomposition, dans les conduits ni dans l'appareil.”

XXI.

Le Säuerling, ou source aigrette.

En décrivant cette source froide, à la fin de mon ouvrage, c'est lui assigner une place tout-à-fait semblable à celle qu'elle occupe en dehors de Carlsbad, où elle se trouve en effet séparée des sources chaudes.

Elle est dans la vallée de la Teple, à peu de distance de la ville, et près de la prairie de Dorothee (Dorotheens-Aue), très-agréablement située, et couverte d'un élégant pavillon. Elle sourd du granit par une fente, dans un bassin assez spacieux, mais si peu abondamment que lorsqu'on le vuide, il lui faut quelques jours pour se remplir de nouveau; et quoique munie d'un tuyau d'écoulement, cette eau s'imbibe entièrement dans la terre, avant de gagner la Teple, qui n'en est qu'à quelques pas de distance. Le gaz acide carbonique s'échappe constamment par la fente qui se trouve au fond du bassin. Cette source a le goût particulier à celles qui contiennent de ce gaz, mais accompagné d'une saveur désagréable. L'on suppose à Carlsbad que ce goût est plus ou moins dominant, dans les différens points du bassin, mais M. Berzelius, qui a aussi analysé cette eau, croit cette différence imaginaire. Il at-

tribue ce goût accessoire à l'abondance de terre siliceuse qu'elle contient.

En 1820, M. le professeur Lampadius, de Freyberg, l'examina. Il trouva, sur mille parties de poids, les substances fixes suivantes :

sulfate de soude	0,091
muriate de soude	0,156
muriate de chaux	0,065
	<hr/>
	0,312

et il évalua la proportion du gaz acide carbonique à 0,88 du volume de l'eau.

M. Berzelius, pour analyser le Säuerling, employa les mêmes procédés, que pour les eaux chaudes. Nous ne transcrivons ici que le résultat de cette analyse de 1000 parties de poids.

sulfate de soude	0,019
carbonate de soude	0,015
muriate de soude	0,010
carbonate de chaux	0,024
carbonate de magnésie	0,013
carbonate d'oxide de manganèse	0,002
carbonate d'oxidule de fer	} . . 0,004
fluat de chaux ?	
phosphate d'argile	
silice	0,047
extrait d'humus (terre végétale)	0,008
	<hr/>
	0,142

On voit par les produits de cette analyse, que le silice forme dans cette eau un tiers des parties fixes du résidu de l'évaporation. La petite quantité de sels contenus dans cette eau, voisine de sources qui en sont beaucoup plus fortement imprégnées, ne permet pas de la mettre au nombre des eaux efficaces de ce genre, d'autant que le peu d'abondance avec laquelle elle sort de son rocher, en limiteroit l'usage.

Berzelius ne mesura pas la quantité de gaz acide carbonique qu'elle contient.

On ne sauroit donc conseiller à aucun malade de venir exprès à Carlsbad, pour une eau aussi foible, tandis qu'il en existe tant d'autres de cette espèce d'une efficacité reconnue. Cependant, quoique cette source fasse rarement partie d'un traitement médicinal, les habitans de Carlsbad en font quelquefois usage dans divers maux de poitrine; et quelques femmes, foibles et atteintes de leucorrhée, se les prescrivent elles-mêmes.

XXII.

Médailles en l'honneur du premier qui écrivit sur nos eaux.

Venceslas Payer, Bayer, ou Beyer, étudia la médecine à Leipsic. L'année de sa naissance et

celle de sa mort n'étant indiquées dans aucun des recueils biographiques que j'ai consultés, il est évident que les deux belles médailles d'argent, frappées en son honneur, et conservées à Vienne, au Cabinet impérial des médailles et des antiques, étoient inconnues aux nombreux écrivains, même aux plus exacts, qui se sont occupés de Carlsbad, et qui ont unanimement reconnu ce médecin comme le premier qui ait traité de nos eaux. L'une et l'autre attestent qu'il mourut à trente-huit ans, et la seconde en indique même la date précise : 11. décembre 1526; d'où il appert, qu'il naquit en 1488, et sans doute à Ellbogen, puisqu'il est nommé dans le titre de son ouvrage : *Wenceslaus Beyer de Cubitu*. Diverses notices nous disent qu'il fut docteur en médecine en 1497, c'est-à-dire, à dix-neuf ans; qu'il publia son ouvrage sur Carlsbad, en 1521, et son *Consilium de Peste* en 1522, in 4°; qu'il devint médecin-physicien de la ville d'Ellbogen, et que, lorsqu'il se fit connoître comme écrivain, il étoit le premier praticien de Carlsbad. Cet ouvrage, dont le titre est : *Wenceslai Payer de Cubitu, Tractatus de Thermis Caroli IV sitis prope Ellbogen. Lipsiæ 1521*, fut réimprimé en 1614, à Leipsic. Cette seconde édition, de 226 pages, *cui adjunctæ sunt ejusdem*

argumenti clarissimorum quorundam medicorum epistolæ a D. Michaelæ Reudenio, Phil. et medico Schlackowaldensi, est devenue aussi rare que la première, et, quoique fondé sur des notions chimiques tout-à-fait erronées, cet ouvrage est encore très-curieux comme document historique et médical.

Nous voyons, par son épître dédicatoire au comte Etienne de Schlick, l'un de ces nobles bohèmes, qui périrent avec leur roi Louis II, à la malheureuse journée de Mohacz, en 1526, que durant les vacances académiques, Payer voyagea en Italie, où son admiration des anciens thermes, dont il vit tant de beaux restes, à Rome et ailleurs, et l'usage que les italiens faisoient de leurs eaux minérales, l'électrisèrent en faveur de celles de sa patrie.

Ces belles médailles sont d'autant plus remarquables, qu'elles prouvent que Beyer est encore digne de figurer à la tête de la longue et imposante liste des écrivains sur Carlsbad, dans laquelle se trouvent des médecins et des chimistes du premier rang.

C'est à Son Excellence M. le comte François de Sternberg, dont le nom présente la plus belle alliance de la noblesse et du savoir, que je dois la première indication de ces médailles, qu'il

avoit vues jadis au susdit Musée impérial, et sur lesquelles il avoit conservé des notes. C'en fut assez pour m'en procurer la description et des empreintes en gyps, qui m'ont servi à faire exécuter les gravures, que je tiens à honneur de faire connoître par la Planche III de cet ouvrage, à ceux que l'histoire de nos thermes intéresse. Les belles pensées exprimées dans les inscriptions, nous prouvent combien Beyer, en décrivant nos eaux, s'illustra aux yeux de ses puissans mécènes, les comtes de Schlick, „qui l'estimèrent plus heureux d'avoir vécu glorieusement que d'être parvenu à un âge avancé.“

Quelque beau que soit le travail des deux bustes de Beyer, on ne sauroit en dire autant du cheval qui se cabre devant la source qu'on voit sortir bouillonnante du rocher, c'est-à-dire, devant le Sprudel. L'imperfection de ce cheval et du cavalier, et celle de l'eau, ainsi que l'explique M. de Steinbüchel, directeur du susdit cabinet impérial de Vienne, a fait croire à quelques savans, qui ont vu les empreintes, que c'étoit un Curtius, qui se dévoue en se jetant dans les flammes. Il me paroît cependant bien difficile d'y trouver ce dernier sens, dont on ne conçoit pas trop l'application aux mérites de l'homme que ces médailles illustrent. Le ca-

d'avre reposant sur une simple civière, les ossements humains, qu'on voit épars sur le terrain, n'ont besoin d'aucune explication, non plus que les deux belles inscriptions, qui ajoutent un grand intérêt à ces médailles. L'adieu que dit Beyer à l'espérance et à la fortune, après avoir trouvé le repos éternel, indique assez ce que ses protecteurs vouloient faire pour son élévation, et la manière dont ils considérèrent sa mort, après une vie si courte, mais si bien employée.

Ces médailles prouvent également l'ancienne renommée de nos eaux, le lustre des Schlick, l'état des lettres en Bohême à cette époque, et le mérite du médecin en l'honneur de qui elles furent frappées. L'oubli dans lequel elles sont restées pendant trois siècles, n'est pas le premier exemple de ce genre, et l'époque à laquelle elles en sortent, ne sauroit être plus favorable que celle où nous voyons Carlsbad embellir par les ornemens du meilleur goût, et amélioré par les établissemens les plus utiles, qui rendront 1826 et 1827 justement mémorables dans les annales de ce sanctuaire d'Hygiène.

Ne doutant pas de l'intérêt que les étrangers prendront à cette découverte numismatique, j'espère leur procurer bientôt le plaisir d'en emporter des *souvenirs*, en fer fondu, peints

sur des gobelets de porcelaine, et gravés sur nos beaux verres de Bohême. Ce sujet, si ancien et si nouveau, vaut bien nos autres *souvenirs*.

Je m'étois proposé d'ajouter à mon ouvrage la liste complète des écrivains sur Carlsbad, depuis Payer jusqu'à moi, mais elle s'est trouvée si volumineuse, que les convenances de mon éditeur m'en ont interdit la publication, omission d'autant moins sensible, que je crois avoir nommé à peu près les principaux auteurs, qui ont contribué à étendre la connaissance de nos eaux, et de Carlsbad en général, sous ses nombreux rapports.

F I N.

EXPLICATION DE LA PLANCHE I.

(Description)

À la place de l'ancien bâtiment du Mühlbrunn, qui contenoit la fontaine et les bains, on a élevé un élégant portique à colonnes de pierres cannelées, de douze toises de long, et de deux et demi de large.

Ce portique est joint au Neubrunn par une colonnade en bois, de sept toises de long, et de deux toises et un pied de large.

Les bains d'eau minérale sont maintenant vis-à-vis du portique, et contigus à la maison du moulin, bâtie en pierres, à la place de l'ancienne, qui étoit de bois. On y trouve six chambres à bain. L'édifice est surmonté d'une salle avec un balcon, pour l'agrément des buveurs d'eau ou des baigneurs, qui veulent se mettre à l'abri du mauvais temps. Le bain de douche fait partie du bâtiment à colonnes.

Le mauvais pont de bois au-dessus de la Tépé, qui conduisoit de l'ancien Mühlbad à la *Kreutzgasse*, a été refait, en laissant plus de largeur à cette rue, grand avantage pour les voitures qui passent le pont.

PREMIERE PARTIE

(non-médicale.)

Dédicace

I.	<i>But de l'ouvrage</i>	Pag.	3
II.	<i>Eloge de Becher</i>	—	5
III.	<i>Antique célébrité de Carlsbad, indépen- dante des systèmes de médecine . . .</i>	—	7
IV.	<i>Faculté médicale à Carlsbad</i>	—	8
V.	<i>Route de Prague à Carlsbad; vélocifères . . .</i>	—	9
VI.	<i>Arrivée en ville par la nouvelle chaussée . . .</i>	—	10
VII.	<i>Impression que fait Carlsbad sur les arrivans, reçus au son des trompettes . . .</i>	—	12
VIII.	<i>Liste des buveurs d'eau et des baigneurs; taxe de séjour; inspection publique; dentiste; pharmacies</i>	—	14
IX.	<i>Privilège pour l'entrée des vins étrangers, à l'usage des malades; tabac, sucre, café, porte-faix; passe-ports, gazettes, poste aux lettres; librairie; piano- fortes à louer</i>	—	17
X.	<i>Maisons à louer; mesures contre le feu, pompes, guets</i>	—	19
XI.	<i>On peut se passer d'un domestique . . .</i>	—	23
XII.	<i>Boutiques et objets d'industrie; incru- stations; femmes qui remplissent les gobelets</i>	—	24
XIII.	<i>Usage de la sauge pour les dents; ca- drans; gobelets</i>	—	28
XIV.	<i>Comestibles et cuisine de Carlsbad . . .</i>	—	30
XV.	<i>Caractère des habitans, leur air de santé; vaccination bien exécutée, et renouvelée avec le vaccin du pis d'une vache de Lombardie</i>	—	32
XVI.	<i>Vins, bière; blanchissage; auberges, restaurateurs; prohibition des jeux de hasard</i>	—	36
XVII.	<i>Prix des logemens suivant la saison, règles à observer</i>	—	40
XVIII.	<i>Théâtre et amusemens publics</i>	—	42

XIX. Promenades à pied et en voiture; inscriptions sur les rochers; poésies sur Carlsbad; environs; voitures à louer, chevaux de selle, chaises à porteurs	— 44
XX. Embellissemens dûs au comte de Findlater	— 52
XXI. Fondation de Carlsbad	— 54
XXII. Calamités publiques par le feu, l'eau et la guerre	— 65
XXIII. Carlsbad fréquenté de temps immémorial par les grands de la terre; anecdotes sur le Czar Pierre-le-Grand	— 70
XXIV. Bienfaiteurs de Carlsbad	— 73
XXV. Hôpital Saint-Bernard	— 77
XXVI. Clergé, religion, enterremens; magistrature; pauvres, collectes gratuites	— 80
XXVII. Distances entre Carlsbad et les principales villes de l'Allemagne	— 85

SECONDE PARTIE

(médicale).

I. Description des sources	— 89
II. Promenade aux eaux	— 103
III. Analyse des eaux	— 105
IV. Sur la crainte des incrustations intestinales	— 114
V. Observations sur les eaux artificielles	— 115
VI. Insuffisance des diverses opinions proposées pour expliquer la chaleur de nos eaux	— 121
VII. Sel de Carlsbad	— 124
VIII. Soude des eaux, perdue dans la Teple	— 127
IX. Exportation des eaux jadis défendue	— 130
X. Manière ancienne et moderne de prendre les eaux, intérieurement et en bain	— 132
XI. Difficultés de la pratique thermale	— 139
XII. Emploi des eaux dans diverses maladies	— 142
XIII. Description d'une crise par les eaux, que j'ai éprouvée moi-même	— 163

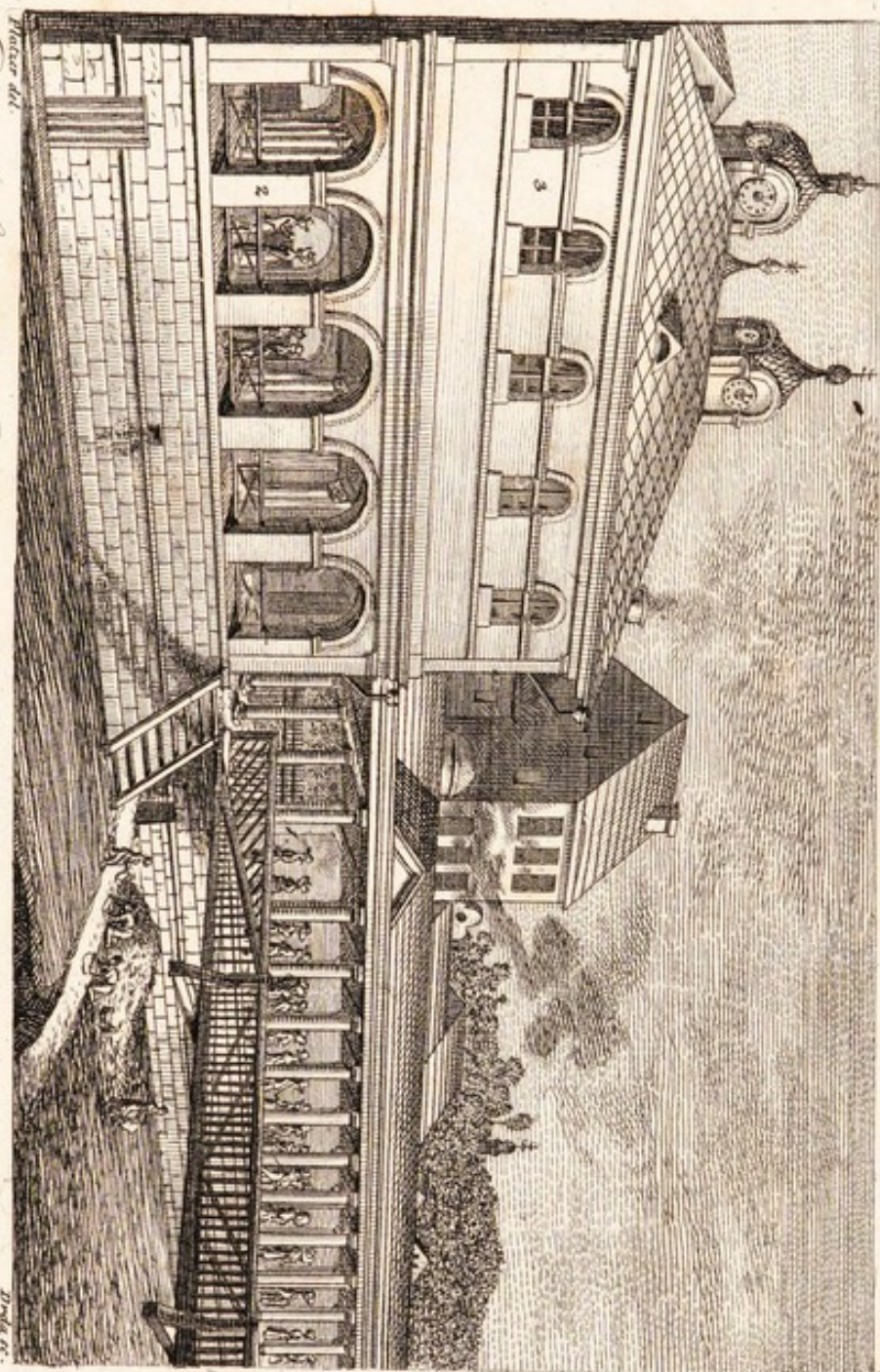
XIV. Malades des Indes Orientales et Occidentales, que j'ai traités à Carlsbad en 1826; médecins non-allemands, qui ont examiné nos eaux, avec l'intention de les faire connoître à leurs compatriotes	168
XV. Expériences sur des dents humaines, mises dans le Sprudel	171
XVI. Régime	175
XVII. Coup d'oeil sur la médecine vaporifique	187
XVIII. Nouveaux bains à vapeurs	195
XIX. Premières expériences faites sur moi-même	197
XX. Analyse des vapeurs, et leur température	201
XXI. Le Sauerling, ou source aigrette . .	203
XXII. Médailles en l'honneur du premier qui écrivit sur nos eaux	205

SECONDE PARTIE

(médicales).

I. Description des sources	89
II. Promenade aux eaux	103
III. Analyse des eaux	105
IV. Sur la méthode de l'incrustation intestinale	114
V. Observations sur les eaux carbonatées	115
VI. Influence des diverses opinions proposées pour expliquer la chaleur des sources	121
VII. Set de Carlsbad	124
VIII. Source des eaux, perdue dans le Tegel	127
IX. Exportation des eaux dans différentes parties	130
X. Mœurs anciennes et modernes de la ville	132
XI. Différences de la pratique thermale	139
XII. Rapports des eaux avec diverses maladies	142
XIII. Description d'une cure par les eaux, que j'ai éprouvée moi-même	147

Die Spindel- & Heyses - Quelle und's Dampfbadgebäude.

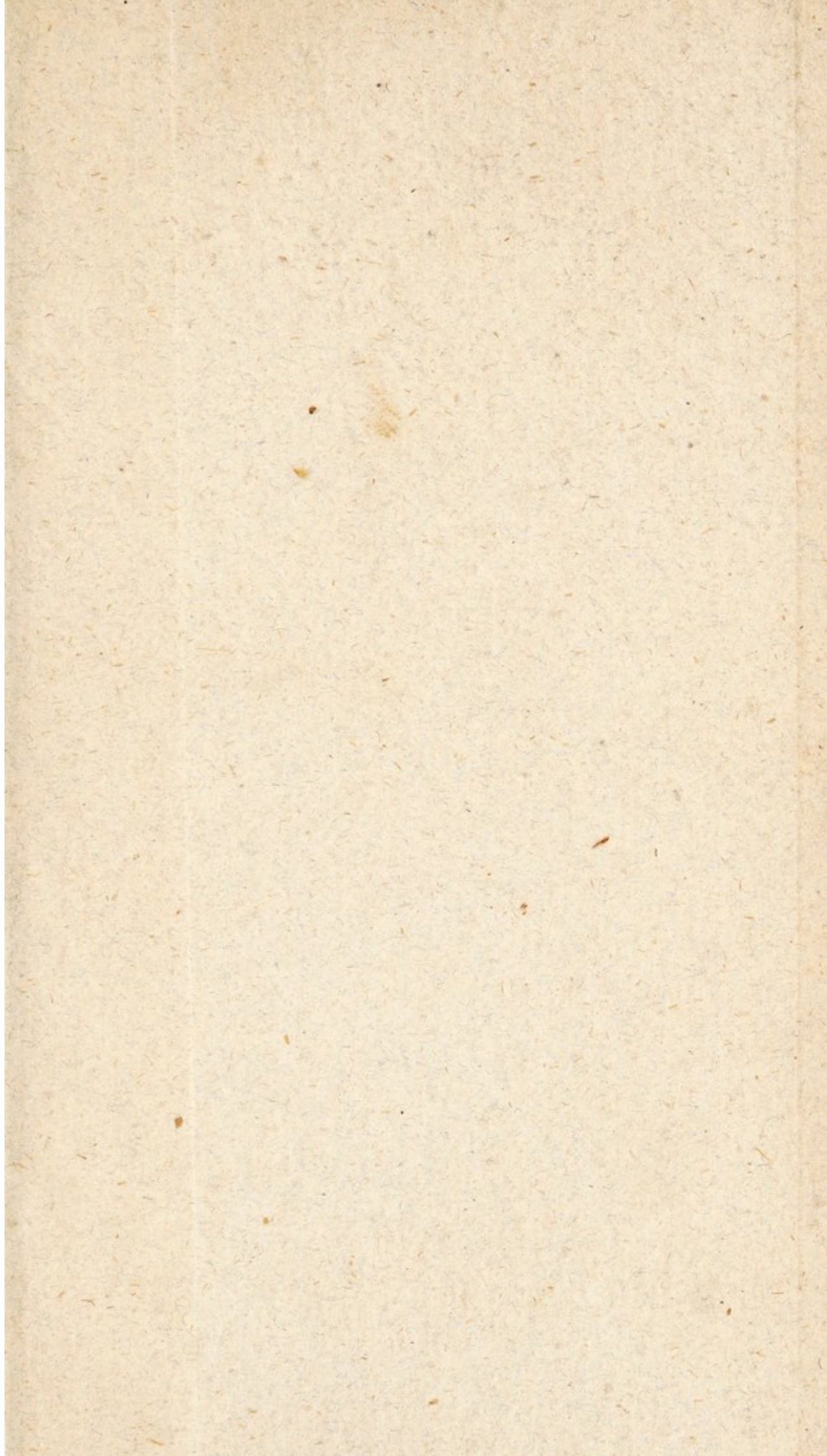




*Jo. Al. Dudo. sc.
1526.*







CARLSBAD,
CHEZ FRANIEK.

1827.
